

Brigade Mondaine [305] – Les saveurs de l'amour

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

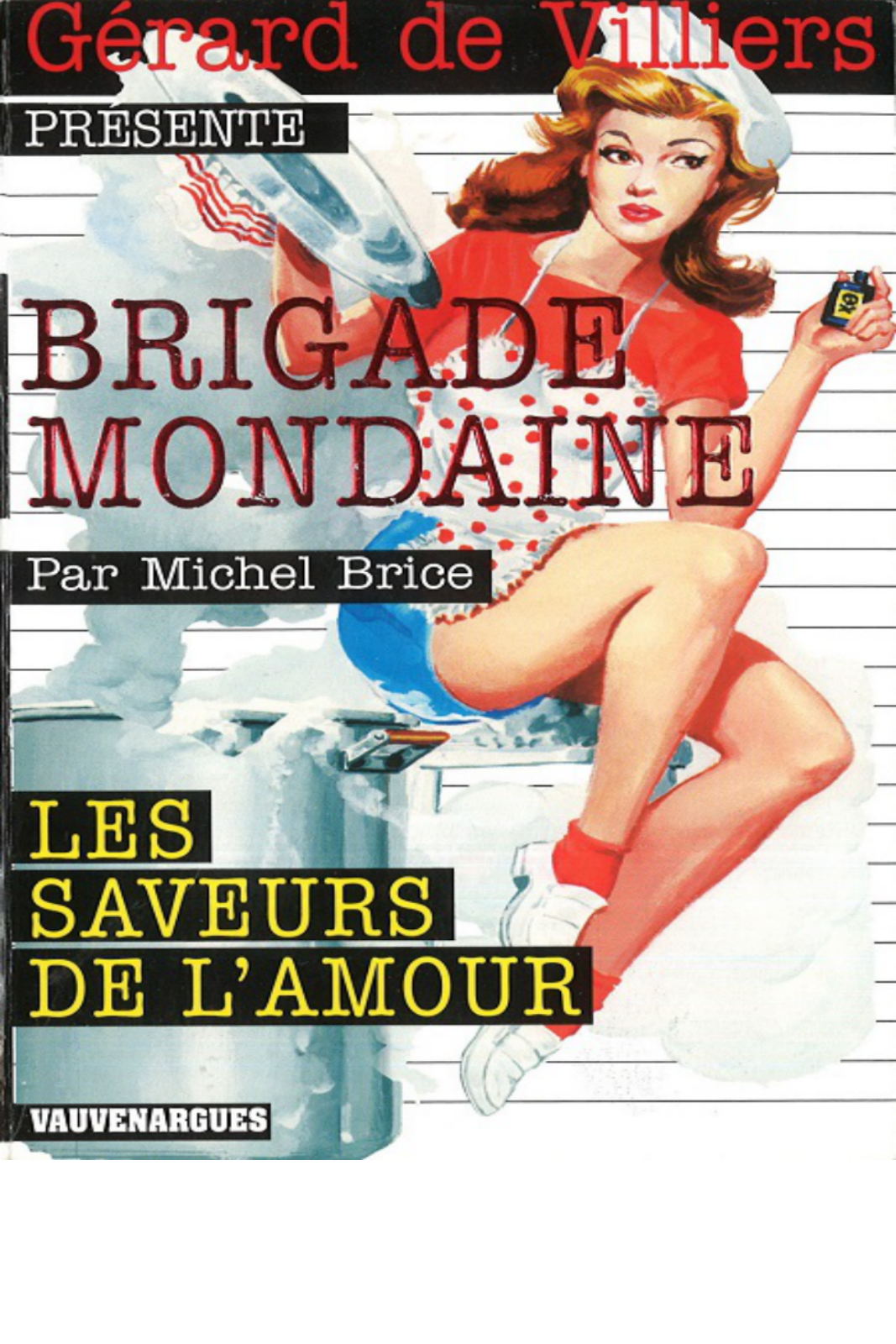
PRÉSENTE

BRIGADE MONDAINE

Par Michel Brice

LES
SAVEURS
DE L'AMOUR

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°305)

LES SAVEURS DE L'AMOUR

Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

QUATRIEME

Karine agenouillée dans cet énorme gâteau n'avait rien à faire pour tuer le temps et le silence. Elle ne cessait de penser et repenser à ce qui allait se dérouler après, lorsqu'elle devrait jaillir en cadeau-surprise.

Dans l'état d'excitation où ils devaient être, tous, il était évident que les invités allaient se précipiter sur elle pour " consommer leur dessert ". À savoir lécher la crème dont elle serait enduite des pieds à la tête. L'idée de toutes ses bouches inconnues la parcourant, la fouillant, explorant les recoins les plus secrets de son corps, déclenchait depuis un moment chez Karine l'adolescente

des sentiments violemment contradictoires.

Le dégoût et l'excitation...

CHAPITRE PREMIER



— Madame est servie !

Un bruissement d'aise et d'excitation parcourut le petit salon où huit personnes étaient rassemblées, cinq hommes et trois femmes, tous une flûte de champagne à la main. Tous les regards s'étaient braqués en même temps sur le jeune homme qui venait de faire la traditionnelle annonce.

Il devait tout juste avoir vingt ans, peut-être moins, son visage avait quelque chose de presque féminin, tant ses traits étaient doux et harmonieux, sous ses cheveux blonds et bouclés. Son corps, à la fois fin et musclé, était totalement imberbe, ainsi que chacun des participants au dîner pouvait en juger.

En effet, il ne portait rien d'autre qu'une sorte de mini string du même bleu que ses yeux, qui laissait entièrement à nu ses fesses pommées et, devant, parvenait à grand-peine à contenir ses attributs virils.

Plus étrangement encore, son cou fin et nu s'ornait d'un nœud papillon noir en soie naturelle.

— Mes amis, je crois qu'il est temps de passer à table, annonça Marie-

Ange Lectoure, une rousse flamboyante et pulpeuse, aux hanches larges et à la lourde poitrine, dont les yeux bleu foncé, presque violets, paraissaient toujours luire d'une sorte d'excitation latente.

Elle avait 45 ans, ce que, en général, les gens qui la rencontraient pour la première fois se refusaient de croire, tant elle paraissait plus jeune.

D'un petit signe de tête, et d'un sourire engageant, elle indiqua à Romain Barry qu'il lui revenait l'honneur de lui offrir son bras, afin de pénétrer dans la salle à manger, affirmant par là qu'il était bel et bien la vedette de la soirée.

Après tout, ne venait-il pas de décrocher sa troisième étoile au Michelin une semaine plus tôt, pour son restaurant des bords de Seine, *Les Trois Glorieuses*, ainsi nommé en hommage à ses trois tantes qui, lorsqu'il était enfant, l'avaient initié aux joies et aux souffrances de la gastronomie ?

Le couple ainsi formé pénétra dans la salle à manger, uniquement éclairée par des candélabres alignés tout le long de la table impeccablement dressée, en son milieu.

Derrière eux, Alain Lectoure, le mari de Marie-Ange, cuisinier lui aussi, mais de moins haute volée que Romain Barry, offrit à son tour son bras à Geneviève Tournon, l'épouse du célèbre banquier londonien, laquelle ne pouvait détacher ses grands yeux sombres du garçon presque nu qui venait de donner le signal du dîner.

C'était une femme d'une petite quarantaine d'années – beaucoup plus jeune que son richissime mari, donc –, brune, élancée, et nantie d'une croupe étonnamment saillante (« ton cul de négresse », disait élégamment Étienne Tournon, au début de leur mariage...). Elle n'était intéressée que par deux choses dans la vie : le luxe et le sexe – dans cet ordre.

En passant près de Sébastien, le garçon au string, elle ne put résister au plaisir d'effleurer du bout de ses doigts impeccablement manucurés la protubérance qui gonflait le string du jeune homme.

Sébastien resta impassible, malgré le très léger frisson qui le parcourut de la tête aux pieds...

Derrière eux s'avancait un troisième couple, formé par Jean-Paul Kirili, député UMP dont on affirmait qu'il serait secrétaire d'État lors du prochain remaniement ministériel, et sa toute nouvelle conquête, Eugénie, une somptueuse Ivoirienne de 24 ans, à qui on aurait donné le bon Dieu sans confession, mais dont le député affirmait qu'elle était « chaude comme l'enfer et vicieuse comme un wagon de putes de l'Est », selon sa manière imagée de s'exprimer lorsque les micros étaient coupés et les caméras éteintes.

Enfin, la marche était fermée par deux hommes que l'on ne voyait toujours qu'ensemble dans les soirées partouzardes les plus huppées : Gérard Léandri, patron d'une boîte de logiciels de jeux électroniques, et Samuel Akroun, qui faisait dans l'import-export, mais nul ne savait jamais très bien ce qu'il importait ou exportait.

La rumeur prétendait que le blond Gérard, au sourire un peu lunaire, et le très brun Samuel, bâti comme un petit taureau, avaient des rapports sexuels entre eux, et qu'ils ne participaient aux orgies « hétéros » que pour donner le change. Les deux intéressés démentaient suffisamment mollement pour que la rumeur suive son petit bonhomme de chemin. De son côté, quand on faisait état de ce bruit devant elle, Marie-Ange Lectoure faisait ironiquement remarquer que, pour de prétendus homosexuels, ils mettaient une ardeur bien singulière à culbuter toutes les jeunes filles qui passaient à leur portée...

Lorsque Gérard Léandri et Samuel Akroun furent entrés dans la salle à manger, le jeune Sébastien y pénétra à leur suite et referma la porte derrière lui.

Eugénie, la seule à venir ici pour la première fois, poussa un petit cri de surprise en découvrant la grande pièce rectangulaire, dont les trois hautes fenêtres étaient entièrement masquées par de lourdes tentures grenat. Ce n'est pas la table superbement dressée, ni la nappe brodée, ni les candélabres qui avaient motivé son exclamation brève.

Non, ce qui avait surpris la splendide Ivoirienne, c'était les quatre filles et les deux garçons qui se tenaient très droits et immobiles, à environ un mètre derrière les hautes chaises, en attente des convives.

Les deux garçons étaient dans la même tenue que Sébastien – string et nœud papillon –, tandis que les filles arboraient une coiffe de dentelle dans les cheveux et avaient ceint un petit tablier blanc de soubrette, lequel laissait à nu leur poitrine et leur ventre, bien sûr, mais aussi leurs croupes juvéniles et, toutes quatre, superbement dessinées.

À l'évidence, tout au long de ce dîner, les plaisirs de la chair allaient se conjuguer avec ceux de la chère.

Dénouée par les doigts agiles de Clotilde Véron, la tunique blanche que recouvrait le corps de Karine tomba mollement à ses pieds. La jeune fille blonde de 19 ans apparut entièrement nue et, instinctivement, ses bras se joignirent devant sa lourde poitrine aux larges aréoles rose pâle.

Avec un mince sourire, la petite brune de 26 ans, aux formes androgynes, qui venait de la déshabiller, lui écarta doucement les bras pour les lui replacer le long du corps.

— Pourquoi te cacher, Karine ? murmura-t-elle, en détaillant son corps parfait de ses petits yeux vifs. Tu es si belle... si désirable... ce serait vraiment dommage.

Tout en parlant, Clotilde effleurait machinalement la peau satinée de l'adolescente, allant même jusqu'à lui agacer les mamelons du bout de l'ongle de son index.

— Et puis, tu sais bien ce qui t'attend, tout à l'heure, non ? reprit-elle. Tu as donné ton accord à notre directrice, il me semble ? Donc...

Les deux femmes se trouvaient dans une petite pièce sans fenêtre, à laquelle on pouvait accéder par deux portes différentes. L'une ouvrait sur un couloir qui donnait directement dans le parc, sur la façade arrière du bâtiment, l'autre permettait d'accéder aux trois cuisines en enfilade. Dans l'une d'elles, en ce moment même, cinq élèves cuisiniers s'affairaient aux derniers préparatifs du dîner, sous le « haut commandement » d'Alain Lectoure lui-même, codirecteur avec son épouse de l'école *Les Papilles de la nation*, qu'ils avaient créée et faisaient vivre ensemble depuis quelques années maintenant. Elle était destinée, disaient leurs diverses publicités, à former les grands chefs de demain en les plongeant directement dans une ambiance professionnelle aussi proche que possible de la réalité du métier de cuisinier, « le plus beau du monde » comme le concluait assez platement leur brochure.

Cette pièce, qui servait d'arrière-cuisine, avait les murs couverts d'étagères, lesquelles croulaient sous les boîtes, bocaux et ustensiles divers. Au centre trônait une table, assez basse, sur laquelle était posé un monstrueux gâteau de près d'un mètre de diamètre, en forme de tour de Babel.

Cette pâtisserie gigantesque, confectionnée l'après-midi même par plusieurs élèves, sous la direction impérieuse d'Alain Lectoure, était à demi emplie de crème fouettée.

Crème dans laquelle Karine allait bientôt devoir s'immerger, nue, juste avant que l'on n'apporte le gâteau aux convives du dîner. Puis, lorsqu'elle entendrait Marie-Ange Lectoure prononcer le mot « surprise », elle devrait en faire sauter le couvercle et en jaillir tout d'une pièce, son corps magnifique ruisselant de la crème blanche et onctueuse.

Ce qui se passerait ensuite, elle le savait parfaitement, la directrice ne lui ayant laissé aucun doute à ce sujet : les convives allaient évidemment vouloir lécher la crème délicieuse à même sa peau. Puis, une chose en entraînant une autre...

Malgré sa plastique de « strip-teaseuse américaine », comme le lui avait dit Marie-Ange Lectoure, Karine Albert se considérait comme une fille plutôt romantique, voire « fleur bleue ». Et elle n'avait accepté de jouer le rôle de la « surprise » qu'à une seule condition :

— Je ne supporterai pas de faire l'amour avec des hommes qui me répugnent. Je veux que vous me juriez que je pourrai choisir mes partenaires...

Marie-Ange Lectoure avait d'abord assez mal pris cette exigence – après tout, les élèves qui participaient à ce genre de soirée étaient suffisamment bien « dédommagés » pour qu'ils ne se mettent pas en plus à avoir des exigences –, mais elle avait fini par céder, du bout des lèvres.

Clotilde Véron, la « gouvernante » de l'école, continuait de faire courir

ses doigts maigres sur la peau satinée de Karine, sans que celle-ci paraisse s'en apercevoir.

— À quel moment, je devrai entrer dans ce truc ? demanda l'adolescente en désignant l'énorme gâteau d'un petit mouvement du menton.

— Eh bien, mais... juste avant que les « porteurs » ne viennent le chercher pour l'amener sur la table, répondit Clotilde. Ne t'inquiète pas, je viendrai t'aider à grimper dedans. D'ailleurs, tiens, je vais aller jeter un coup d'œil pour savoir où ils en sont exactement de leur repas...

Elle quitta la pièce par la porte donnant sur les cuisines. Demeurée seule, Karine prit conscience qu'elle avait un peu froid. Ou, en tout cas, qu'un petit frisson désagréable parcourait son corps nu.

Dans la salle à manger éclairée par les candélabres, et dont Clotilde Véron venait d'entrebâiller la porte, l'ambiance était nettement à la surchauffe.

Parce qu'elle ne voulait pas se faire remarquer de ses patrons, la gouvernante de l'école n'osait pas ouvrir plus grand la porte. De ce fait, seule une partie de la grande table entraînait dans son champ de vision.

La première chose qu'elle remarqua fut que, absent au tout début de la soirée, Monsieur Émile, le principal habitué de ces petites soirées, était finalement arrivé. Son visage tout en longueur et d'une incroyable maigreur, qui le faisait ressembler au comédien Daniel Emilfork – d'où son surnom de « Monsieur Émile » – était éclairé par son habituel petit sourire froid et supérieur, vaguement méprisant. Pour l'heure, il était occupé à suçoter des pointes d'asperges blanches qu'avant de porter à sa bouche, il passait délicatement entre les cuisses de la petite Virginie, debout à sa droite, parfaitement immobile avec son petit tablier retroussé sur ses hanches.

Juste en face de lui, Geneviève Tournon sirotait son verre de Puligny-Montrachet 2003, tout en parlant à voix basse avec Samuel Akroun, assis à sa gauche.

Et, dans le même temps, avec un naturel parfait, comme si elle n'avait aucune conscience de ce qu'elle faisait, sa main droite masturbait lentement et régulièrement la verge dressée du jeune Sébastien, sur lequel elle avait « flashé » avant même d'entrer dans la salle à manger. Le jeune homme avait le visage très rouge et semblait faire de louables efforts pour ne pas laisser trop vite jaillir sa semence parmi les verres et les assiettes, sur la nappe brodée.

Clotilde Véron pouvait également voir que Gérard Léandri avait carrément allongé sur le dos la jeune Samira, sur la table devant lui, qu'il avait placé ses cuisses sur ses propres épaules et qu'il avait la bouche plongée dans le buisson noir et bouclé de son intimité. Traitement que la jeune beurette semblait apprécier, à en juger par les soupirs profonds qu'elle poussait sans

discontinuer.

Il faut dire que, pour ajouter encore à son excitation, Eugénie, la belle Ivoirienne amenée par Paul Kirili, était penchée sur elle et mordillait alternativement les pointes de ses seins, que Samira avait fort proéminentes et hypersensibles.

Clotilde put encore apercevoir Romain Barry, le chef triplement étoilé, qui, à l'écart de la table, entre deux des fenêtres aveuglées, pénétrait à grands coups de reins l'intimité de la blonde et mince Sylvie, qu'il tenait fermement par ses hanches étroites.

La gouvernante referma doucement la porte et, après avoir traversé la salle de service, revint vers la première des trois cuisines, la plus grande, où l'agitation des apprentis cuisiniers commençait à se calmer un peu.

— Où en est-on ? demanda-t-elle à Antoine Bécclère, 23 ans, à qui, pour ce dîner, Alain Lectoure avait attribué le rôle envié et redouté à la fois de chef de cuisine.

— Je vais faire servir les bouchées au fromage et la salade de pousses d'épinards, répondit le jeune homme, sur un ton très professionnel. Ensuite, on ira chercher le gâteau et ce sera terminé. Il n'empêche que j'aimerais bien comprendre pourquoi on est obligé de...

— Ne cherchez pas à comprendre, Bécclère ! l'interrompit sèchement Clotilde Véron. Contentez-vous de servir un dîner impeccable, ce sera déjà beau !

Elle savait très bien ce que voulait savoir le jeune homme : pourquoi, lorsque les plats étaient prêts à être servis en salle, ils devaient les déposer dans la pièce séparant la cuisine de la salle à manger, puis se retirer et sonner afin d'avertir les serveurs et serveuses qu'ils pouvaient venir les prendre. Dans aucun restaurant on ne travaillait comme ça.

Seulement, dans aucun restaurant non plus, les membres du personnel de salle ne servaient aux trois quarts nus et participaient à des orgies sexuelles entre deux plats qu'ils apportaient ou desservaient. Et, de ça, les élèves affectés à la cuisine n'avaient nullement été mis au courant par les Lectoure.

Clotilde Véron traversa rapidement les trois cuisines qui, dans la journée, servaient de « terrains d'entraînement » aux apprentis cuisiniers et pâtissiers des deux sexes, formés par *Les Papilles de la nation*.

Lorsqu'elle pénétra dans la pièce sans fenêtre, où trônait l'énorme gâteau, Karine Albert était toujours debout près de la table, immobile, le visage n'exprimant aucun sentiment particulier. Clotilde laissa son regard errer un moment sur son corps sculptural, lequel tranchait étonnamment avec le visage de l'adolescente, pas encore tout à fait sorti de l'enfance. Ses yeux caressèrent la lourde poitrine aux aréoles larges et rose pâle, et aux mamelons invisibles, descendirent le long du ventre parfaitement plat, jusqu'au buisson d'or fin qui ombrail les replis nacrés de sa jeune intimité.

— Il va être temps d'y aller, ma belle... annonça la gouvernante, en allant chercher le petit escabeau dépliant qu'elle avait préparé.

Docilement, Karine monta sur la chaise se trouvant près d'elle et, de là, sur la table où se trouvait le gâteau. Lorsqu'elle arriva, son escabeau à la main, Clotilde s'avisa que son visage était juste à la hauteur du pubis doré de la jeune élève. Durant une fraction de seconde, elle fut prise de l'irrésistible envie de plonger son visage entre les cuisses rondes de Karine, afin de goûter ce jeune fruit féminin.

Elle se contint. En se disant qu'après tout, d'autres occasions lui seraient sans doute données de plonger ses lèvres et sa langue dans le sexe de l'adolescente. Il lui suffirait pour cela de se glisser dans la salle à manger, tout à l'heure, lorsque les esprits et les sens seraient trop échauffés pour seulement remarquer sa présence...

La gouvernante monta à son tour sur la table et posa l'escabeau au pied du gâteau, après l'avoir rapidement déplié. Puis, elle prit la main droite de Karine, afin de l'aider à y grimper. Non sans effleurer au passage sa poitrine ferme et ample de sa main restée libre.

En découvrant l'intérieur du gâteau, dont l'armature était faite de carton recouvert de papier sulfurisé afin de le rendre parfaitement étanche, Karine fit la grimace :

— Vous ne m'aviez pas dit qu'il y aurait autant de crème, là-dedans ! Je vais en avoir jusqu'au cou, moi !

— C'est le but, ma petite ! répondit gentiment Clotilde, en l'aidant à enjamber le bord circulaire du gâteau. Il faut que nos invités aient de quoi lécher... et lécher absolument partout ! Ne te plains donc pas : ça peut se révéler très agréable, toutes ces langues sur ton corps !

— Mouais... fit Karine, pas convaincue, en plongeant une jambe dans la crème onctueuse et légère. Merde, mais c'est froid, en plus ! Comment je suis censée me tenir, moi, là-dedans ? Accroupie ?

Clotilde réfléchit une seconde avant de répondre :

— Je pense qu'à genoux serait mieux, au moins dans un premier temps : tu fatigueras moins si jamais l'attente se prolonge un peu. Tu n'auras qu'à repasser en position accroupie lorsque les garçons viendront chercher le gâteau, de façon à pouvoir jaillir tel un diable hors de sa boîte !

— Bon, bon, OK, grogna Karine, en prenant la position suggérée par la gouvernante. Mais vous n'êtes peut-être pas obligée de me mettre le couvercle tout de suite, si ?

— Mais non, bien sûr, idiot ! les garçons le mettront au dernier moment !

Clotilde Véron tapota gentiment la joue pâle de Karine, dont, à présent, seule la tête dépassait de la crème chantilly. On aurait dit qu'elle était posée dessus.

— Je te laisse un moment, annonça la gouvernante, je vais voir si les invités sont prêts pour le dessert et, si oui, je t'envoie tes « porteurs »...

Clotilde retraversa une nouvelle fois les différentes cuisines. Dans celle qui était en service, les apprentis cuisiniers étaient maintenant tout à fait désœuvrés. Deux avalaient debout une assiette de viandes froides, tandis que les autres s'étaient servi un verre de vin.

Ils savaient qu'ils n'auraient pas à s'occuper du dessert, que les élèves choisis pour assurer le service en salle iraient le chercher directement eux-mêmes.

Ils n'attendaient plus que l'autorisation de retirer tabliers et toques et de rentrer chez eux.

Autorisation que Clotilde, conformément aux instructions d'Alain Lectoure, leur donna sur-le-champ. Aussitôt, ils s'égaillèrent telle une volée d'étourneaux.

— N'oubliez pas d'être là dès huit heures demain, afin de tout nettoyer ! leur cria-t-elle, tandis qu'ils disparaissaient de la cuisine avec une certaine précipitation.

Lorsqu'elle fut assurée que les cuisiniers avaient bien quitté l'école, Clotilde sortit à son tour de la cuisine, dont elle laissa la porte ouverte : plus besoin, désormais, de cacher ce qui se déroulait dans la salle à manger.

De fait, se doutant bien que plus personne ne serait en état de faire attention à elle, elle en ouvrit cette fois la porte en grand. Elle fut frappée en plein visage par une chaleur lourde, moite, saturée de parfums de transpiration et de sécrétions diverses -ces dernières si violemment sexuelles qu'elle en eut presque le souffle coupé.

Le premier tableau qui lui sauta aux yeux fut celui formé par Eugénie, la jeune Ivoirienne, Samuel Akroun et Geneviève Tournon, la femme du banquier.

Cette dernière était allongée de tout son long sur le sol, entièrement nue, jambes écartelées. À genoux devant elle, les reins cambrés au maximum, la Noire lui léchait fiévreusement l'entre-cuisse, lui arrachant des cris de mourante à chaque coup de langue donné sur son clitoris rouge et dardé. Des cris partiellement étouffés car, simultanément, Geneviève Tournon engloutissait entre ses lèvres la verge frémissante d'Emmanuel, l'un des élèves recrutés par les époux Lectoure pour le « service » -lequel serveur semblait aux anges et prêt à jaillir dans la bouche de cette « bourgeoise » avide.

Dans le même temps, ce petit taureau de Samuel, presque aussi velu qu'un gorille, était agrippé aux hanches d'Eugénie et la sodomisait sans trop de douceur.

De là où elle se trouvait, Clotilde pouvait voir le gros piston de chair dure et noueuse dilater l'anneau fragile des reins de la splendide Ivoirienne.

Parfois, Samuel Akroun faisait entièrement ressortir sa verge, laissant béant et tuméfié l'anus de la jeune femme, avant d'y replonger d'un seul coup de reins puissant et de toute sa longueur.

Devant ce spectacle sauvage, presque bestial, Clotilde sentit une brusque chaleur embraser son ventre et, machinalement, elle porta la main à son propre sexe, par-dessus sa jupe grise stricte, presque austère.

Pour tenter de calmer ses esprits, elle choisit finalement de détourner ses regards. Mais ce fut pour tomber sur un autre genre de tableau. La gouvernante découvrit sa patronne dans une situation qui lui tordit l'estomac de jalousie.

Marie-Ange Lectoure était allongée sur le dos, en travers de la grande table, sur la nappe froissée et maculée, la croupe presque entièrement dans le vide. Ses jambes reposaient sur les épaules de Romain Barry, le chef triplement étoilé, lequel s'enfonçait voluptueusement dans son sexe offert avec des grognements rauques, la tête renversée en arrière.

Mais ce n'était pas tout.

Virginie et Samira, deux des quatre « serveuses » du dîner, étaient montées sur la table et s'étaient placées à genoux, cuisses écartées, de chaque côté de la directrice. Chacune s'occupait de l'un de ses seins, en martyrisant fermement les pointes incroyablement saillantes, ainsi que Marie-Ange le leur avait ordonné. En même temps, celle-ci fourrageait des deux mains entre leurs cuisses, violant tour à tour leur sexe et leur anus de plusieurs doigts.

Enfin, la tête de la directrice pendant dans le vide de l'autre côté de la table, elle avait une vue en contre-plongée saisissante sur les membres tendus et gonflés de Paul Kirili et de Gérard Léandri qui, négligemment, côté à côté, se masturbaient juste au-dessus de son visage empourpré et grimaçant de plaisir.

Clotilde se mordit la lèvre inférieure de contrariété. En fervente lectrice du marquis de Sade qu'elle était, Marie-Ange Lectoure avait toujours adoré les figures sexuelles élaborées, à condition de les composer elle-même et d'en occuper le centre, comme en ce moment.

Seulement, c'était des figures dont elle, Clotilde, se trouvait exclue ; et, ça, elle avait de plus en plus de mal à le supporter, compte tenu de l'espèce de passion exclusive, presque malsaine qu'elle vouait à ses deux patrons.

Par association d'idées, Clotilde chercha des yeux Alain Lectoure. Elle le découvrit un peu à l'écart, appuyé contre l'une des boiseries du mur, les yeux fixés sur le groupe dont sa femme occupait le centre, un petit sourire mi-ironique, mi-attendri flottant sur ses lèvres de jouisseur.

Agenouillée devant lui, la brune Chantal était occupée à engloutir son membre énorme entre ses lèvres écarquillées, mais c'est à peine s'il semblait s'apercevoir de ce qui se passait entre ses cuisses musculeuses.

Une série de soupirs rauques et de halètements incita Clotilde, dont la

main droite était à présent crispée sur son bas-ventre, à reporter son attention vers le groupe ordonné autour de Marie-Ange Lectoure.

Les coups de reins de Romain Barry, qui pilonnait son ventre, s'étaient brusquement accélérés. Il suffisait de voir son visage crispé, écarlate, pour comprendre qu'il était à deux doigts de se répandre dans le ventre brûlant de sa partenaire.

Marie-Ange, elle, sous l'accélération des coups de verge qu'elle encaissait, s'était mise à haleter avec une sorte de fureur que Clotilde lui connaissait bien : c'était le signe que l'orgasme était en train de monter en elle.

Les deux « serveuses » offraient quant à elles un contraste saisissant. Autant Virginie restait passive sous les doigts féminins qui la fouillaient, autant Samira se tortillait en tous sens, poussant de petits cris aigus qui clamaient à tous le plaisir qu'elle prenait à ce « viol » pratiqué par la main experte de la directrice.

Quant à Kirili et Léandri, les mouvements de leurs poignets sur leurs membres respectifs étaient devenus plus rapides, presque frénétiques.

— Allez-y, salauds ! éructa soudain Marie-Ange, d'une voix à peine reconnaissable. Jouissez ! Inondez-moi de votre foutre comme une basse putain !

Cette voix rauque, sauvage, parut agir sur les deux hommes comme un coup de fouet érotique. Avec un ensemble parfait, ils accélérèrent brusquement le mouvement, et leurs deux jets de semence laiteuse jaillirent exactement en même temps, zébrant le visage, le cou et la naissance de la poitrine de Marie-Ange. Laquelle, sous cette douche chaude, se tordit en hurlant, ravagée par le plaisir qui déferlait en elle.

Comme dans une réaction nucléaire en chaîne, son orgasme provoqua celui de Barry qui, rugissant, le corps tendu comme un arc, se déversa d'abord à l'intérieur de son ventre, avant de faire ressortir son membre du sexe tuméfié de Marie-Ange pour arroser son buisson ardent de deux autres longs filaments blanchâtres, qui s'accrochèrent à sa toison comme des fils d'araignée à de fins branchages.

Se concentrant sur son propre plaisir, Marie-Ange Lectoure abandonna les deux filles que ses doigts fouillaient avec ardeur. Virginie en profita pour redescendre de la table. Mais Samira, possédée par le désir que les attouchements de sa directrice avaient fait naître, plongea sa main entre ses cuisses un peu grasses et, écartant les lèvres charnues de son sexe béant, elle astiqua avec vigueur son petit bouton dardé, au milieu des poils noirs, jusqu'à ce que l'orgasme la propulse littéralement à la renverse sur la nappe, faisant basculer deux verres de vin blanc au passage.

Le visage maculé de sperme, dont elle attrapa quelques gouttes du bout de la langue avec une visible gourmandise, Marie-Ange Lectoure haletait encore,

bien après que Romain Barry se fut retiré de son ventre.

D'autres cris et soupirs firent tourner la tête à Clotilde, pourtant fascinée par le spectacle violemment érotique que lui offrait le corps pantelant de sa patronne.

Du côté du second groupe aussi, on arrivait à la conclusion logique et espérée.

Le premier à jouir fut le jeune Emmanuel qui se répandit impétueusement dans la bouche de Geneviève Tournon, laquelle le but à longs traits, avidement, sans en laisser perdre une seule goutte. Elle-même fut secouée, tordue, arquée, peu après, sous l'effet du plaisir que lui donnaient la langue agile et les lèvres pulpeuses d'Eugénie.

Quant à elle, la sculpturale Ivoirienne, lorsqu'elle sentit que Samuel Akroun se répandait dans ses entrailles dilatées, elle glissa sa main sous son ventre et, astiquant furieusement son clitoris étonnamment proéminent, elle parvint au plaisir presque en même temps que lui.

Seul, dans son coin, Alain Lectoure continuait de se faire sucer par sa jeune partenaire, sans paraître se décider à répandre sa semence entre ses lèvres accueillantes.

Dans l'intervalle, Marie-Ange avait finalement repris ses esprits et était descendue de la table où elle venait de jouir à pleine gorge. Une serviette de table à la main, elle s'employait à faire disparaître de son visage et de sa gorge, les traces du plaisir que Léandri et Kirili avaient déversé sur elle.

— Mes amis, que diriez-vous de reprendre nos places pour le dessert surprise ? claironna-t-elle, en balayant ses invités du regard. Ce petit intermède m'a donné faim, pas vous ?

Aussitôt, Alain Lectoure repoussa sans ménagement la jeune Chantal, qui s'évertuait des lèvres et de la langue à lui procurer quelque plaisir, et vint reprendre sa place à table, bientôt imité par les autres invités.

— Tu n'as pas honte de te laisser enculer par un homme que tu ne connais pas ? fit Paul Kirili à l'adresse d'Eugénie, en prenant un air fâché.

En retour, l'Ivoirienne lui offrit un éclatant sourire, et posa sa main sur sa cuisse :

— C'est plus fort que moi : j'adore avoir une belle grosse bite dans le cul, mon doudou d'amour ! répondit-elle avec une désarmante simplicité.

Réplique qui fit éclater d'un rire bref Léandri et Akroun, les deux inséparables.

Tout le monde s'était plus ou moins rajusté, sauf Marie-Ange Lectoure, qui venait de se réinstaller à la place d'honneur, aussi nue qu'au jour de sa naissance.

Mais beaucoup plus désirable.

Elle parut soudain s'aviser de la présence de Clotilde Véron dans la salle à

manger. Elle fronça d'abord le sourcil, avant qu'un petit sourire froid, méprisant, presque cruel ne vienne étirer ses lèvres brillantes.

— Eh bien, la guenon ? cracha-t-elle d'une voix glaciale. Qu'est-ce que tu fiches ici à te rincer l'œil ? Occupe-toi donc plutôt du dessert, espèce d'idiote !

Clotilde sentit le sang se retirer de son visage, mais elle réussit à rester impassible.

Déjà, elle détestait ce surnom de « la guenon » que lui avait trouvé Marie-Ange, et que son mari avait aussitôt repris. Mais c'était la première fois qu'elle le lui envoyait en pleine figure devant témoins. Et, c'était encore plus gênant, devant des élèves de l'école.

Sentant qu'elle ne parviendrait pas à retenir les larmes brûlantes qui lui montaient aux paupières, la gouvernante quitta brusquement la pièce.

— Mais qu'est-ce qu'ils foutent, bordel ?

Karine n'avait fait que murmurer ces quelques mots, mais, à l'intérieur de son gâteau formant caisson, sa voix résonna étrangement à ses propres oreilles.

Elle avait l'impression d'être là, agenouillée, depuis au moins une heure – tout en sachant que c'était évidemment impossible. Mais la crème onctueuse dans laquelle elle était immergée jusqu'au cou lui donnait la sensation de flotter dans une sorte d'apesanteur ouatée : sensation plutôt agréable au début, mais qui, à présent, parce qu'elle durait, commençait à la mettre un peu mal à l'aise.

Et puis, comme elle n'avait rien d'autre à faire pour tuer le temps et le silence, l'adolescente ne cessait de penser et repenser à ce qui allait se dérouler après, lorsqu'elle devrait jaillir de son gâteau géant.

Dans l'état d'excitation où ils devaient être ; tous, il était évident que les invités allaient se précipiter sur elle pour « consommer leur dessert ». À savoir lécher la crème dont elle serait enduite des pieds à la tête.

L'idée de toutes ces bouches inconnues la parcourant, la fouillant, explorant les recoins les plus secrets de son corps, déclenchait depuis un moment chez Karine des sentiments violemment contradictoires.

Le dégoût et l'excitation.

Et le pire, c'est qu'elle ne parvenait pas à déterminer lequel l'emportait sur l'autre.

Du fond de sa cellule crémeuse, elle soupira, fataliste. De toute façon, c'était trop tard pour tergiverser ; encore plus pour faire machine arrière.

Elle avait accepté les propositions de la directrice, lorsque celle-ci l'avait fait venir dans son bureau, une semaine plus tôt, elle avait acquiescé lorsque

Marie-Ange Lectoure avait énoncé la somme qu'elle toucherait à la fin de la soirée, et elle n'avait pas bronché lorsque celle-ci lui avait expliqué ce qu'on attendrait d'elle.

Donc, ce n'était plus le moment de faire sa mijaurée. Sauf que, tant qu'à faire que « d'y passer », Karine aurait bien aimé que ça se fasse le plus vite possible. Elle n'allait pas passer la nuit dans ce gâteau, tout de même !

Au même moment, elle entendit la porte s'ouvrir et en ressentit un net soulagement : pas trop tôt...

— C'est vous, Mademoiselle Clotilde ? demanda-t-elle, en se redressant. J'ai bien cru que vous m'aviez oubliée, à force de poireauter !

Au tremblement de la table sur laquelle reposait le gâteau – et donc elle-même –, Karine eut l'impression que l'on était en train de grimper dessus, ce qui la surprit.

Elle leva les yeux vers l'ouverture, juste à temps pour voir s'encadrer un visage, qui la fit sursauter.

— Ah ? C'est vous ? Mais qu'est-ce que vous faites ici au lieu d'être avec les autres ? eut-elle le temps de dire.

Pour se calmer, Clotilde Véron fit deux ou trois allers-retours entre la salle à manger et la porte de la pièce où se trouvaient le gâteau et Karine.

Lorsqu'elle revint enfin dans la salle à manger, Marie-Ange Lectoure et son mari furent tous les deux frappés par le visage sombre, buté, comme cadennassé à double tour de leur gouvernante. Mais, l'un comme l'autre, et sans s'en parler, mirent cela sur le compte de la rebuffade qu'elle venait de subir publiquement.

— Dois-je faire apporter le dessert, Madame ? demanda Clotilde d'une voix éteinte, presque absente.

— Mais oui, Clotilde, vous pouvez... répondit Marie-Ange, en s'efforçant à l'amabilité pour compenser son agression gratuite de tout à l'heure.

La gouvernante fit signe aux quatre garçons désignés pour le service de la suivre. Ce qu'ils firent sans discuter. Une fois dans le couloir menant à la pièce sans fenêtre, elle s'arrêta et se retourna vers eux :

— Vous n'avez pas besoin de moi, je vous attends ici. Faites bien attention en glissant les portants de bois dans les encoches à ne pas endommager le gâteau. Et de descendre ensuite le tout en le laissant bien à plat ! Et puis, dernière chose, n'oubliez pas de mettre le couvercle en place...

Les quatre garçons se mirent en marche, sous la conduite d'Emmanuel, qui, étant le plus âgé des quatre – mais pas de beaucoup... –, faisait figure de chef.

Celui-ci fronça les sourcils en pénétrant dans la petite pièce, les trois

autres dans son dos :

— Qu'est-ce qu'elle nous raconte, la p'tite mère ? Il est déjà en place, son couvercle !

— Ça doit être une sorte d'Alzheimer précoce, répondit le petit Fabien, sa mère blonde lui barrant l'œil gauche.

— Bon, allez, au boulot ! conclut le « chef ». Et pas de conneries, hein ? De la douceur ! Si on leur nique leur gâteau, les Thénardier risquent de devenir moins caressants avec nous, je vous le dis, moi !

En silence, les quatre élèves glissèrent les deux longues barres de bois dans les encoches métalliques qui avaient été fixées à la plaque soutenant le gâteau. Puis, ils se placèrent chacun à une extrémité et le soulevèrent ensemble, lentement et sans à-coup.

— Putain, je l'aurais pas cru aussi lourde, la petite mère Karine ! gémit Fabien, tout en faisant glisser le gâteau vers la droite de la table.

— Avec le cul et les nichons qu'elle a, moi ça ne m'étonne pas qu'elle pèse son petit poids, répondit Kevin, un grand brun athlétique et frisé.

— Ça va, t'as pas trop chaud là-dedans ? claironna Damien. T'as pas bouffé toute la chantilly, au moins ?

Mais il ne reçut aucune réponse.

— C'est la digestion, elle doit roupiller ! rigola Kevin.

— Bon, ça suffit les conneries, on y va ! leur intima Emmanuel. Et gaffe en passant la porte !

Au bout du couloir, Clotilde leur ouvrit la porte de la salle à manger à deux battants et ils y pénétrèrent sous une salve d'applaudissements et d'exclamations enthousiastes de la part des invités.

Clotilde Véron remarqua que « Monsieur Émile », comme on l'appelait, avait regagné sa place.

Le gâteau fut déposé au milieu exact de la table, les quatre garçons ôtèrent prestement les barres de bois et se reculèrent le long du mur, tandis que Marie-Ange Lectoure, toujours entièrement nue, se levait de sa chaise.

De là où il était, à moins de deux mètres d'elle, Kevin ne put s'empêcher de loucher sur ses seins lourds et légèrement tombants, ainsi que sur le flamboyant buisson qui ornait son ventre un peu bombé.

Il se sentait du goût pour les « vieilles », et particulièrement pour celle-là, que son prestige de directrice rendait encore plus « bandante » à ses yeux. Du coup, il était un peu déçu de ne pas avoir pu lui prouver l'attrance qu'il ressentait pour elle, alors que c'était presque uniquement pour ça qu'il avait accepté, en plus du fric, de participer à ce dîner.

Mais, bon, la soirée n'était pas finie. Et il ne doutait pas que le dessert allait rapidement relancer les ardeurs érotiques de tout le monde...

— Mes amis, cette soirée a commencé sous les meilleurs auspices, et ce n'est qu'un début ! dit alors Marie-Ange Lectoure, avec un grand sourire. En dehors des petits... « amuse-bouche »...

— Dites plutôt des « amuse-queue » ! l'interrompit Samuel Akroun avec un rire gras et bref.

— ... J'espère que vous avez apprécié le repas qui vous a été servi, poursuivit la directrice en ignorant l'interruption. En voici maintenant le clou, l'apogée. Mes amis, vous allez tout de suite pouvoir vous régaler de notre dessert *surprise* !

Elle avait presque crié le dernier mot et, les avant-bras levés, mains ouvertes, s'appêtait déjà à applaudir ce qu'elle savait devoir se produire maintenant.

Sauf qu'il ne se produisit rien.

— C'est quoi, la surprise ? demanda un peu sottement le chef Romain Barry.

Marie-Ange Lectoure fronça les sourcils, l'air mécontent, les lèvres pincées.

— Et voici venu le moment du dessert *SURPRISE* ! répéta-t-elle en appuyant outrancièrement sur le dernier mot.

Mais il ne se produisit toujours rien. Avec un grincement de dents rageur, la rousse grimpa sur sa chaise, puis sur la table et, d'un geste brusque, fit sauter le couvercle du gâteau.

Aussitôt, les convives réunis autour de la table la virent devenir livide. Ses lèvres se mirent à trembler convulsivement, ses yeux s'exorbitèrent.

Et si Gérard Léandri n'avait pas eu le réflexe de bondir pour l'attraper par le bras, il est probable que Marie-Ange aurait dégringolé de la table.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe, bon sang ? demanda Alain Lectoure, avec une inquiétude presque palpable dans la voix.

C'est alors que Clotilde Véron vit Monsieur Émile se lever de sa chaise et grimper tranquillement sur la table. Son visage en lame de couteau n'exprimait rien de particulier. Ses mâchoires proéminentes et resserrées, qui le faisaient ressembler à une sorte de « poisson corail » humain, dessinaient un vague sourire. Il se pencha au-dessus du gâteau.

Puis, le visage toujours aussi calme, il se tourna vers le directeur de l'école :

— Alain, je pense qu'il est préférable de mettre un terme à cette soirée : raccompagne tes élèves jusqu'au perron.

— Mais enfin, je...

— Fais ce que je te dis !

Émile avait parlé sans hausser le ton, mais avec une telle intensité que les

garçons et les filles préposés au service, n'attendirent même pas l'ordre d'Alain Lectoure pour disparaître de la salle à manger.

Clotilde prit l'initiative de les raccompagner jusqu'au vestiaire où se trouvaient leurs affaires « civiles ». Elle resta avec eux le temps qu'ils mirent à se changer – ce qui fut très vite fait –, puis elle les accompagna jusqu'au perron de la propriété, une grande maison du XIX^e siècle, en briques rouges, au toit d'ardoise hérissé de petits clochetons de toutes les formes et de toutes les tailles.

Puis, lorsqu'ils eurent tous disparu sur leurs mobylettes ou dans leurs voitures, elle se dépêcha de revenir vers la salle à manger.

— Bon, est-ce qu'on pourrait au moins savoir ce qui se passe ici ? était en train de tonner Paul Kirili, d'une voix moins assurée qu'il ne le croyait lui-même.

Sans prendre la peine de lui répondre, Émile plongea son bras maigre et long comme une patte d'araignée à l'intérieur du gâteau. On entendit une sorte de remous épais. Un clapotis légèrement spongieux.

Lorsqu'il ressortit le bras du gâteau, chacune des personnes présentes – à l'exception de Marie-Ange Lectoure qui savait déjà – eut l'impression de plonger en plein dans un cauchemar impossible et pourtant bien réel.

Ce qui venait d'apparaître hors du gâteau, juste après le poing serré d'Émile, c'était une sorte de boule ruisselante de crème chantilly. Une boule inerte, où l'on parvenait à distinguer un œil fermé et l'esquisse d'une bouche.

C'était la tête d'une fille morte.

Morte noyée dans plusieurs dizaines de litres de crème chantilly.

CHAPITRE II



— On se débouche un flacon, en attendant ?

Le lieutenant Géraldine Hébert, la plus jeune recrue des Affaires recommandées, la section reine de la célèbre Brigade mondaine, secoua ses boucles rousses et adressa un sourire en coin à son amie, Justine Sandillon, journaliste, et même grand-reporter, de son état :

— Mais tu ne penses donc qu'à boire, ma pauvre fille ! Tu vas finir toute couperosée et avec « les nichons sur la brioche », comme dirait Gabin dans *La Traversée de Paris* !

— C'est vraiment l'hôpital qui se fout de la charité ! répliqua Justine, en essayant de prendre un air indigné. Franchement, Didine, certains soirs, ce que tu descends j'aimerais pas devoir le remonter à vélo !

— Sauf que moi, ce n'est pas tous les soirs, que je me technicolor la tronche ! Et arrête de m'appeler Didine, sinon je t'en colle une !

— Et dire qu'on appelle ça une copine... soupira comiquement la journaliste, avec un air profondément accablé. Bon, cela étant dit, on se la fait péter, cette bouteille ?

Les deux jeunes femmes se regardèrent et éclatèrent de rire en même temps. Les gens qui ne les connaissaient pas auraient volontiers parié leur chemise sur le fait qu'elles étaient sœurs – certains les pensaient même jumelles.

Même cheveux roux et frisés, mêmes yeux vert émeraude, même visage sensuel et rieur, même silhouette pulpeuse. Au chapitre des différences, la policière affichait un centimètre et demi de plus que la journaliste sous la toise, cependant que celle-ci marquait entre un et deux kilos de plus sur la balance – ce qu'elle n'aurait reconnu pour rien au monde, même sous les tortures les plus raffinées.

D'autre part, lorsqu'elle souriait, Géraldine Hébert arborait à sa joue

droite une adorable petite fossette, dont Justine Sandillon était dépourvue. En dehors de ces menus détails, elles étaient copies presque conformes, y compris au moral, étant toutes deux d'un caractère enjoué, facilement moqueur, d'une curiosité sans cesse en éveil et d'une intelligence vive.

— Bon, Ok, je mets un flacon en circulation, mais c'est toi qui t'occupes de tout, finit par dire Géraldine.

— Tu nous fais un plan feignasse ?

— Tout juste ! Le chablis est dans le frigo, demande à Jonathan où est le tire-bouchon...

Lorsque Justine Sandillon eut disparu de la grande pièce en longueur qui servait à la fois de salon, de salle à manger et de bureau, Géraldine Hébert se pelotonna dans son fauteuil avec un petit soupir d'aise.

Elle s'apprêtait à passer une soirée exactement comme elle les aimait. Dans une dizaine de minutes à peu près, la porte de son petit appartement allait s'ouvrir pour laisser entrer Liselotte Faarup, la jeune Danoise dont elle partageait les jours (et surtout les nuits...) depuis près de deux ans, et qu'elle n'était pas loin de considérer comme la femme de sa vie, même si l'expression lui faisait peur par tout ce qu'elle comporte d'engagement définitif et de risques de souffrance.

Ensuite, sa meilleure amie, Justine, avait répondu « présente ! » à son invitation à dîner, et c'était l'assurance d'une soirée fertile en fous rires.

Enfin, son « fiancé », Jonathan Kepler, s'était mis aux fourneaux, ce qui garantissait un dîner savoureux. Jonathan, 20 ans tout juste, garçon mince et avenant, mèche blonde retombant sans cesse sur l'œil, Géraldine Hébert l'avait rencontré par le plus grand des hasards, au cours d'une enquête particulièrement périlleuse.

Immédiatement, le jeune homme s'était amouraché d'elle, au point de lui déclarer très sérieusement qu'elle était la femme de sa vie et que, « plus tard », quand il aurait un vrai boulot, il l'épouserait. Géraldine avait eu beau faire valoir leur différence d'âge – pas si grande, il est vrai – et surtout le fait qu'elle était irréductiblement « féminophile » (elle avait elle-même forgé ce mot pour remplacer « lesbienne » qu'elle trouvait très laid), rien n'y avait fait.

Depuis quelques mois, cependant, Jonathan Kepler parlait moins de leur futur mariage à Géraldine. Depuis qu'il avait rencontré Jamila Lakhdar et que l'adolescente, d'origines tunisienne et guadeloupéenne, tombée raide amoureuse, était venue s'installer chez lui.

De plus, depuis deux ou trois semaines, Jonathan Kepler avait d'autres motifs d'excitation : passionné de gastronomie, rêvant de devenir un « grand chef », il venait enfin d'intégrer l'une des meilleures écoles de cuisine de la région parisienne, *Les Papilles de la nation*, située à Saint-Cloud, pas loin du fameux parc de cette ville.

Enfin, pour en terminer avec la rêverie de Géraldine Hébert, il convient

d'ajouter que, sur le plan professionnel, tout se passait au mieux pour elle, son « entente cordiale » (comme elle disait) avec ses deux supérieurs hiérarchiques de la Brigade mondaine, le commandant Boris Corentin et le capitaine Aimé Brichot, n'ayant jamais été aussi parfaite, aussi harmonieuse qu'en ce début d'automne.

Justine Sandillon revint de la cuisine, une bouteille dans une main, deux verres à pied dans l'autre – et un sourire gourmand sur ses lèvres pulpeuses :

— Je l'ai goûté pour voir s'il ne serait pas un peu bouchonné : il est de première bourre !

— Ben oui, c'est quand même un premier cru de chez Fourchaume, hein ! J'ai pas pour habitude de servir de la pisse de chats à mes invités, moi !

La jeune journaliste reprit sa place dans le canapé, face à son amie, et emplit leurs deux verres, avec une dextérité de barmaid professionnelle.

— Je n'ai évidemment pas eu le droit de soulever le couvercle des gamelles, mais au fumet, je crois que Jonathan nous prépare une bouffe d'anthologie, annonça Justine, après avoir choqué son verre contre celui de Géraldine.

— M'étonne pas : il était déjà doué avant, mais j'ai l'impression que ses cours aux *Papilles de la nation* le font progresser à toute vitesse, répondit Géraldine, avant de tremper ses lèvres dans le vin lumineux et doré.

— Elle est cotée, cette école ? voulut savoir Justine.

— Apparemment oui. D'après Jonathan en tout cas. Il a l'air d'en être très content, jusqu'à maintenant.

— Ça pourrait être intéressant, un reportage sur une école de cuisine, rêvassa Justine, qui ne cessait jamais complètement d'être journaliste... tout comme son amie ne cessait jamais tout à fait d'être flic. C'est un truc qui intéresse toujours les lecteurs, ça : l'envers du décor, le dessous des cartes...

— Tu n'as qu'à en parler à Jonathan...

— Ouais, c'est ce que je vais faire, approuva Justine Sandillon. D'ailleurs, j'ai pris sur moi de lui proposer de venir boire un godet avec nous...

— Et ?

— Il termine sa mousse de langoustine aux lamelles de truffe fraîche et il arrive, m'a-t-il dit.

Géraldine Hébert ouvrit des yeux ronds :

— De la mousse de langoustine aux lamelles de truffe fraîche ? Mais il est fou, il va me ruiner !

— Vous frappez pas, Mademoiselle Géraldine, dit alors la voix grave de Jonathan Kepler, qui venait de surgir de la cuisine, en s'essuyant les mains après son tablier blanc. La truffe, je l'ai même pas payée...

En Géraldine Hébert, le policier reprit le dessus et elle fronça les sourcils :

— Jonathan... ne me dis pas qu'après à peine un mois de cours, tu as déjà commencé à voler ton école !

Le jeune apprenti cuisinier prit un air indigné parfaitement hypocrite :

— Voler ? Moi ? Portnawak ! Non, c'est juste qu'hier, en quittant l'école, je me suis aperçu que j'avais une demi-truffe dans ma poche. C'est un autre élève qui m'aura fait une blague à la con, je vois pas d'autre chose.

— Oui, c'est l'explication la plus probable... glissa Justine Sandillon, nettement ironique.

— Ce serait assez du genre de ce crétin de Kevin, d'ailleurs... Enfin, bref de bref : comme j'étais déjà dans le métro pour rentrer, j'ai eu la flemme de faire demi-tour pour aller la remettre en cuisine. Après, évidemment, plutôt que de la laisser perdre tous ses arômes...

— Évidemment... fit Géraldine, pas dupe une seconde... mais ravie de manger de la truffe. Et sinon, ça se passe toujours bien aux *Papilles* ? Je te sers un verre ?

— Non, je préfère pas : ça risque de me flinguer le goût et j'ai encore un ou deux assaisonnements à rectifier avant le début du service, répondit Jonathan Kepler en s'asseyant sur le canapé à côté de Justine Sandillon.

— Alors, cette école ? le relança celle-ci, pensant à son vague projet de reportage.

— Ouais, ça se passe plutôt bien... répondit le jeune homme, dont le sourire avait brusquement disparu et dont les traits s'étaient tendus.

— Ben dis donc, on ne le dirait pas, à voir ta tête ! s'exclama Géraldine Hébert. Tu as des problèmes ?

— Non, non, aucun problème... répondit Jonathan, le front baissé. C'est juste que...

— Ben vas-y, accouche ! le poussa Justine. Sors ce qui te tracasse, ça ira mieux après...

— Vous allez me dire que c'est des conneries et vous foutre de ma gueule... marmonna le futur « grand chef », avec un léger haussement d'épaules.

— Comme si c'était notre genre ! s'exclamèrent en même temps les deux rouquines.

— Allez, raconte, merde ! ajouta gentiment Géraldine Hébert, avec un sourire engageant, qui fit apparaître la petite fossette de sa joue droite.

— C'est à cause de Karine... finit par murmurer Jonathan, en relevant la tête.

— Karine ?

— Karine Albert, une élève des *Papilles*, entrée cette année, comme moi. Une blonde très mignonne et gaulée comme Scarlett Johansson...

L'actrice fétiche de Woody Allen occupait une place de choix dans le panthéon érotique de Jonathan Kepler, depuis qu'il l'avait vue à la télévision dans le film de Sofia Coppola, *Lost in translation*...

— Bon, eh bien, qu'est-ce qui lui arrive, à ta Karine ? le relança Géraldine.

— Justement, j'aimerais bien le savoir... murmura Jonathan. Elle a disparu !

Justine Sandillon eut un petit sursaut et faillit renverser un peu du vin dont elle était occupée à remplir les verres :

— Comment ça, disparu ?

— Ben... comme je le dis. Avant-hier, à l'école, il y avait un « dîner d'hôtes », où elle devait participer au service, et...

— Un dîner d'hôtes ? l'interrompt Géraldine.

— Oui, il y en a régulièrement, expliqua Jonathan. Des déjeuners aussi. Le directeur et la directrice invitent des gens de l'extérieur et leur offrent un repas gratos. C'est fait pour placer les cuisiniers et les serveurs dans les conditions réelles de leur futur job.

— D'accord... Et, donc ? Karine ?

— Eh bien, le lendemain du dîner en question, elle est pas venue de la journée. J'ai appelé sur son portable et je suis tombé sur sa messagerie... J'ai laissé un message lui demandant de me rappeler, j'ai retenté ma chance au moins trois fois dans la journée : rien !

— Elle était peut-être malade ? suggéra Géraldine.

— Ouais, c'est ce que j'ai pensé, répondit Jonathan. Sauf que, ce matin, Clotilde Véron – c'est la gouvernante de l'école – nous a annoncé officiellement que Karine Albert ne reviendrait plus, parce qu'elle s'était trouvé un vrai boulot dans un grand hôtel, à Tokyo, au Japon.

— Ça se peut, un truc comme ça ? s'étonna Justine Sandillon, en reposant son verre vide sur la table basse.

— Oui, c'est possible, admit Jonathan. Il y a pas mal de professionnels qui viennent nous faire un cours ou deux, ou des conférences, des trucs de ce genre. Et quand ils repèrent quelqu'un qui les intéresse, il arrive qu'ils essaient de le débaucher... et qu'ils y parviennent. Les responsables de l'école aiment pas trop, mais bon.

— Dans ce cas, intervint Géraldine Hébert, je ne vois pas ce qui te tracasse, au sujet de cette Karine...

— Ce qui me tracasse, Mademoiselle Géraldine, c'est que Karine ne m'ait rien dit là-dessus. Alors qu'on était très potes, elle et moi.

— En gros, tu voulais te la taper et faire cocue cette pauvre Jamila ! glissa Justine.

Jonathan prit un air vertueux et indigné, d'une très belle hypocrisie :

— Mais non, pas du tout ! C'était juste que je la trouvais très sympa, c'est tout !

— Mouais... insista Justine, sourire aux lèvres, sympa comme Scarlett Johansson, oui !

— Bref, coupa Géraldine, d'après toi, elle n'aurait pas pu décrocher ce contrat japonais sans t'en parler...

— Obligé ! Elle se confiait pas mal à moi, Karine, affirma Jonathan avec force. Elle n'aurait sûrement pas quitté l'école sans me le dire !

Il ajouta, un ton en dessous, et avec un petit air un peu gêné :

— Et puis, y a autre chose : je l'aime beaucoup, Karine, mais je dois bien avouer que c'était loin d'être l'élève la plus douée, parmi les nouveaux. Du coup, je ne vois vraiment pas pourquoi un pro l'aurait recrutée, elle...

Le silence s'installa brusquement dans la pièce, uniquement perturbé par la moto qui passait, deux étages plus bas, dans la rue de Charonne.

Géraldine Hébert réfléchissait à ce que venait de leur raconter Jonathan Kepler. Effectivement, ce brusque départ de « Scarlett Johansson » était un peu bizarre.

Et encore plus bizarre le fait qu'elle ne réponde plus aux appels sur son téléphone portable.

Le lendemain matin, juste avant huit heures, le commandant Boris Corentin fut le premier à pousser la porte du bureau des Affaires recommandées.

Durant quelques secondes, il fut tenté de faire demi-tour, pour aller s'offrir un double café bien serré au comptoir du *Bar du Palais*. La veille au soir, alors qu'il avalait une entrecôte frites dans une brasserie de la place de la République, avant de rentrer dans son studio de la rue de Turbigo, il avait été gentiment abordé par une touriste espagnole, qui lui avait demandé avec un délicieux accent ce qu'il y avait de mieux à faire, le soir, à Paris.

Après lui avoir détaillé les charmes de la vie nocturne parisienne, Boris n'avait pas eu trop de mal à persuader la jeune Pilar que la plus intéressante de toutes les activités parisiennes consistait à passer la nuit dans le studio d'un célibataire endurci, rue de Turbigo.

Résultat de ce « galop » franco-espagnol : le commandant Corentin, orgueil et fierté de la Brigade mondaine n'avait pas été autorisé à fermer l'œil avant trois heures du matin. Et après avoir donné moult preuves de son ardeur au rapprochement entre les peuples.

Boris Corentin s'installa à son bureau et mit son ordinateur iMac sous tension. Bizarrement, depuis deux ou trois semaines, la Brigade mondaine

était aussi tranquille que durant les deux mois d'été. Comme si, cette année, les pervers, les désaxés, les maniaques sexuels en tous genres avaient oublié de rentrer de vacances. Curieux...

L'ordinateur était encore en train de « mouliner » pour se raccorder au serveur central du 36, lorsque la porte du bureau s'ouvrit, pour laisser entrer une Géraldine Hébert au regard plutôt éteint et à la mine de papier mâché.

— Bonjour, Petit bonhomme ! claironna Boris Corentin, en se levant de son fauteuil à roulettes.

— Pas si fort, Grand chef, je t'en supplie ! geignit sa jeune collègue. J'ai un métro dans la tête, là...

— Tu veux que je te fasse dissoudre un sachet d'aspirine ? Du « 1000 », comme pour un homme... Ça devrait suffire à faire stopper la rame...

Géraldine s'arracha un pâle sourire :

— Pas la peine : si la rame s'arrête, les portes vont s'ouvrir, les gens vont descendre, ça risque d'être encore plus atroce !

Boris Corentin se planta devant le bureau de Géraldine, tandis que celle-ci se laissait tomber dans son fauteuil avec un faible gémissement :

— En somme, tu as fais la bringue hier soir ? Ou peut-être devrais-je dire : cette nuit...

— C'est pas de ma faute ! protesta faiblement la jeune femme. C'est cette ivrogne de Justine qui a insisté pour qu'on débouche la troisième bouteille de chablis...

— Mais vous étiez combien, au juste ?

— Ben... quatre...

Boris Corentin haussa les épaules et eut une petite moue indulgente :

— Trois bouteilles à quatre, sur une soirée, ce n'est pas la mort du petit cheval non plus !

Géraldine Hébert eut un geste vague de la main :

— Ouais... sauf que Jonathan est resté à la flotte et que Liselotte n'a bu qu'un demi-verre...

— Ah, évidemment, ça nous ramène à trois bouteilles à deux, ce qui est exagéré ! Car je suppose que la troisième bouteille, vous l'avez terminée, Justine et toi ?

— Ben évidemment, tiens ! Tu nous prends pour des gâcheuses de nourriture ?

Géraldine Hébert inspecta soudain la pièce d'un regard balayant et rapide.

— Mémé n'est pas là ?

— Il arrivera un peu plus tard, répondit Boris Corentin, qui était tout de même en train de verser un sachet d'aspirine dans un verre. Jeannette est partie pour quarante-huit heures chez sa mère et, du coup, c'est lui qui doit

conduire le petit Charles à l'école avant de rappliquer ici.

Il alla remplir à demi le verre à la fontaine du couloir et revint pour le tendre à Géraldine :

— Avale ça, Petit bonhomme, c'est un ordre !

— Bien, commandant...

Tandis que Géraldine avalait le breuvage, Corentin posa une fesse sur le coin de son bureau :

— Au fait, tu ne m'as pas encore dit : ça se passe comment pour ce bon Jonathan, à sa nouvelle école de cuisine ?

Géraldine finit de boire avant de répondre :

— Plutôt bien, on dirait. Il a l'air de s'accrocher vraiment. C'est marrant que tu abordes le sujet, d'ailleurs, parce que, hier soir, je lui ai promis de te parler d'un truc qui le tracasse.

— Vas-y, je t'écoute...

En quelques phrases, Géraldine Hébert relata à son supérieur hiérarchique les inquiétudes de Jonathan Kepler, à propos de son amie Karine.

Quand elle eut terminé, Boris Corentin eut une petite moue dubitative :

— Disparition, disparition... Faudrait peut-être voir à ne pas s'emballer, Petit bonhomme ! Tu me dis bien que cette histoire d'embauche est plausible, non ?

— Oui, mais Jonathan...

— ... est persuadé que la dite Karine lui en aurait parlé, je sais. Seulement, ça, c'est ce qu'il croit, lui ! Parce que, comme tous les petits machos de son espèce, il s'imagine que cette fille – qu'il connaît depuis moins d'un mois – n'a déjà plus aucun secret pour sa petite personne ! Or, elle peut très bien, au contraire avoir gardé pour elle ce qui lui arrivait, ne serait-ce que pour ne pas susciter de jalousie chez les autres élèves. Ou même parce que ses futurs employeurs lui ont demandé de ne pas ébruiter l'affaire...

— Oui, tu as raison, c'est possible... murmura Géraldine après un moment de réflexion. Je me suis peut-être emballée un peu trop vite, sur ce coup...

— C'est exactement l'impression que j'ai, Petit bonhomme ! De toute façon, elle doit bien avoir des parents, de la famille, cette Karine, non ?

— Je suppose, oui...

— Eh bien, tant que personne ne nous signale qu'elle a disparu, on se doit de considérer qu'elle n'a pas disparu : c'est aussi simple que ça.

Géraldine Hébert ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais finalement se tut. Au fond, elle devait bien admettre que Boris Corentin avait certainement raison : elle s'était un peu emballée pour rien.

Il ne lui restait plus qu'à oublier l'existence de Karine Albert...

CHAPITRE III



Alain Lectoure traversa le grand salon bibliothèque à grandes enjambées nerveuses, en direction du bar roulant en acajou. Il saisit la bouteille de « pur malt » Macallan et s'en servit une solide rasade.

— C'est ton troisième... observa doucement sa femme, debout dans l'embrasure de l'une des trois grandes fenêtres donnant sur le parc et, au-delà, sur Paris, en contrebas.

— Et alors ? rétorqua le cuisinier d'un ton rogue, en se laissant tomber dans l'un des trois profonds fauteuils de cuir havane. Tu trouves que je n'ai pas de bonnes raisons de vouloir me détendre un peu les nerfs ?

— L'alcool n'a jamais détendu les nerfs de personne... et surtout pas les tiens ! fit Marie-Ange Lectoure d'un ton suave, presque maternel.

De l'autre côté de la fenêtre, le vent soufflait de plus en plus fort, tordant les branches des arbres parsemant le parc, et dont certains commençaient déjà à perdre leurs feuilles. Au-dessus de Paris, le ciel était très bas et couleur de plomb. L'été était bel et bien terminé.

Marie-Ange Lectoure resta un moment abîmée dans la contemplation de ce parc où, enfant, elle avait joué, couru, rêvé. Certains des arbres, à présent majestueux, elle se souvenait avoir vu son père les planter.

Son père...

Il reposait à jamais auprès de sa mère, désormais, au-delà de ce même parc, dans le petit cimetière qui s'étendait de l'autre côté de la petite route longeant le mur arrière de la propriété. Et où ses parents avaient prévu de longue date de se faire enterrer, lorsqu'ils disparaîtraient, l'un puis l'autre.

Sauf qu'ils n'avaient pas disparu l'un *puis* l'autre, mais l'un *et* l'autre. Et à une date beaucoup plus proche que ce qu'ils pouvaient croire...

Marie-Ange secoua ses pensées mélancoliques et traversa lentement la grande pièce plongée dans une semi-pénombre, afin de rejoindre la partie salon. Elle avait revêtu pour la soirée une robe que son mari aimait particulièrement. Légère, très ample, d'un noir légèrement brillant, fendue très haut sur la cuisse droite et ouverte par un col tombant sur le devant, ce qui permettait d'apercevoir la naissance de sa lourde poitrine – voire un peu plus, selon les mouvements qu'elle faisait.

Une fois de plus, Alain Lecture se dit qu'il avait la chance d'avoir épousé une femme absolument sublime, et sur laquelle le temps semblait n'avoir aucune prise : à bientôt 45 ans, elle était aussi belle et désirable qu'à 30.

« Plus, même ! songea-t-il. Ces minuscules rides au coin de ses yeux, l'arrondissement de ses hanches, le discret fléchissement de ses seins : tout cela la rend encore plus bandante que quand je l'ai connue... »

Marie-Ange se laissa gracieusement tomber dans l'immense canapé qui faisait face aux fauteuils et replia ses jambes sous elle, tout en souriant à son mari. Et sans paraître s'apercevoir que sa robe s'était complètement ouverte, lui offrant une vue plongeante et délicieuse sur la peau laiteuse de ses cuisses pleines et rondes, presque jusqu'à la lisière de sa petite culotte d'un vert très pâle.

— Finalement, je crois que tu as raison, murmura-t-elle, de son affolante voix de gorge, qui réussissait à être en même temps veloutée et légèrement rauque : un petit verre me fera du bien, à moi aussi. Tu me sers un porto, mon chéri ?

Habitué à considérer les désirs de Marie-Ange comme des ordres, Alain Lecture se leva aussitôt et se dirigea vers le bar, afin d'accéder à son souhait. Il en profita pour se resservir – discrètement... – une rasade supplémentaire de Macallan, avant de revenir vers le canapé.

Se penchant pour donner son verre à Marie-Ange, il eut une vue plongeante sur les deux globes charnus de ses seins, dont il put constater qu'ils étaient libres de tout soutien – ce que Marie-Ange pouvait encore parfaitement se permettre, malgré sa quarantaine bien écornée.

Bien qu'une brusque envie de se ruer sur elle lui passât par la tête, il alla se rasseoir sagement dans le fauteuil qu'il venait de quitter : Marie-Ange n'aimait pas qu'il prenne des initiatives trop brusques, dans ce domaine. En

tout cas quand ils n'étaient que tous les deux. Dans les petites soirées qu'ils organisaient régulièrement, c'était autre chose : elle n'était pas ennemie, alors, d'une certaine brutalité...

Le regard d'Alain Lectoure s'éteignit d'un coup. Le fait d'évoquer mentalement les « petites soirées » l'avait brutalement ramené à celle de la veille.

Depuis près de vingt-quatre heures, cela faisait pas loin de cent fois qu'il se repassait le film des événements, sans parvenir à comprendre ce qui avait pu se passer.

Comment cette Karine Albert avait-elle pu se noyer à l'intérieur du gâteau d'où elle était censée jaillir, une fois arrivée sur la table ?

Et s'était-elle noyée *seule* ?

Ou bien l'avait-on *aidée* ?

— Encore heureux qu'Émile ait été là... soupira alors Marie-Ange, prouvant par cette réflexion que ses pensées suivaient exactement celles de son mari.

Alain Lectoure approuva d'un signe de tête : en effet, c'était un vrai coup de chance. Presque un miracle.

D'abord, coup de chance que, après la quasi défaillance de Marie-Ange, il ait eu le réflexe de monter sur la table pour voir ce qui avait pu provoquer ça.

Ensuite, Émile avait fait preuve d'un sang-froid parfait, en lui demandant de faire sortir les élèves participant à la soirée, avant d'extraire le corps de Karine Albert de la crème et du gâteau qui la contenait.

Après ça, c'est encore lui qui avait fait comprendre en quelques phrases bien senties à tous les invités que leur intérêt était d'oublier dès à présent ce qu'ils venaient de voir. En leur faisant valoir que si les choses tournaient mal, ils seraient immanquablement considérés comme complices et que leurs noms seraient tramés en place publique. Un langage que tous ces personnages plus ou moins en vue étaient parfaitement à même de comprendre...

Enfin et surtout, c'est lui qui s'était chargé du corps, après l'avoir passé au jet pour le débarrasser de la crème qui le maculait entièrement.

Qu'en avait-il fait ? Alain Lectoure ne voulait même pas le savoir. La seule chose qui importait était qu'il ne réapparaisse jamais : pas de corps, pas de meurtre ; pas de meurtre, pas d'emmerdes – il s'en tenait là.

La seule chose, dans toute cette affaire, qui restait totalement inexpliquée était la suivante : qui donc avait pu machiner cette horreur et pourquoi ? Car, lorsqu'il lui en avait parlé, Émile avait été catégorique :

— Il ne peut en aucun cas s'agir d'un accident, ôtez-vous cette idée de la tête dès maintenant. En admettant même qu'elle ait eu un problème quelconque – crampe, début de crise cardiaque, etc. – la fille aurait tout de même pu se redresser et, de la tête, faire sauter le couvercle du gâteau qui était

simplement posé. Donc, pas de doute : on l'a noyée de force. C'est un meurtre !

Lecture n'avait pas songé une seconde à discuter ce verdict : Émile, dans ces matières, savait de quoi il parlait, on était obligé de lui faire confiance.

Mais alors revenaient tournoyer les deux mêmes lancinantes questions.

Qui ?

Pourquoi ?

Car Alain Lecture ne doutait pas que cet horrible « incident » – c'est le mot qui, tout de suite, lui était spontanément venu à l'esprit... – ne fût dirigé expressément contre lui ; ou contre l'école, ce qui revenait au même.

C'est encore Émile qui avait eu l'idée de génie, pour expliquer la soudaine disparition de Karine Albert, d'inventer cette histoire d'embauche soudaine, dans un hôtel japonais. Évidemment, ça ne pourrait pas tenir très longtemps, il y aurait forcément des gens – ne serait-ce que ses parents pour s'inquiéter de ne plus recevoir la moindre nouvelle d'elle. Mais le principal était d'expliquer pourquoi elle avait quitté l'école : ce qui avait bien pu lui arriver ensuite n'était plus du ressort des époux Lecture et ne pourrait donc pas leur être imputé.

Du moins, tant qu'on ne retrouverait pas le corps de Karine, ce qu'Émile lui avait garanti.

— Je suppose qu'avec tout ça, on va devoir annuler la petite soirée prévue pour la semaine prochaine... finit par soupirer Alain Lecture, en relevant lentement les yeux en direction de Marie-Ange.

— Il n'en est absolument pas question ! trancha celle-ci d'un ton catégorique.

Lecture fut pris de court par la réaction inattendue de sa femme et posa sur elle des yeux stupéfaits :

— Comment ça, pas question ? Mais enfin, mon amour, tu te rends compte de...

— Je me rends surtout compte de ce qu'une telle annulation nous ferait perdre comme argent ! le coupa-t-elle avec une certaine sécheresse. Un argent dont nous avons dramatiquement besoin, je te le rappelle !

— Oui, bien sûr, je sais, mais tout de même il serait...

— Il serait quoi ? l'interrompit-elle de nouveau. Il serait « imprudent » dans les circonstances actuelles, et bla-bla-bla et bla-bla-bla, c'est ça ?

— Euh... oui, en gros, c'est ça. Reconnais que ce qui s'est passé hier soir n'incite pas à...,

— Mais enfin, mon pauvre Alain, il ne s'est rien passé hier soir ! Émile nous l'a bien expliqué, non ? Rien ! Une petite soirée entre amis, c'est tout ! Par conséquent, il importe de se conduire comme si tout était normal. Simplement parce que tout est normal !

La voix de Marie-Ange se radoucît soudain. Elle se fit même caressante, presque enjôleuse, pour ajouter :

— Alain, fais-moi confiance. Fais-moi confiance une fois de plus. Est-ce que tu as jamais regretté une seule de mes décisions ? La moindre de mes initiatives ? À commencer par la toute première...

Son mari se tut et baissa les yeux. Non, c'était vrai, Marie-Ange avait raison : il n'avait jamais regretté de suivre ses avis, ni de se plier à ses initiatives. Et, comme elle venait de le dire, surtout pas la première...

Celle qu'elle avait prise, 21 ans plus tôt.

La première fois qu'Alain Lectoure vit Marie-Ange Saint-Clar, il la trouva franchement impressionnante ; c'est à peine, même, s'il osa la regarder.

Il avait 17 ans, n'était qu'un apprenti cuisinier, un marmiton, tandis qu'elle était déjà une splendide femme de 24 ans, élégante, cultivée – une héritière assurée d'elle-même et certaine que le monde entier devait s'incliner devant elle.

Issu d'une très modeste – pour ne pas dire misérable... – famille des Landes, Alain était entré en apprentissage dès l'âge de 15 ans, dans un restaurant de Dax, tenu par un certain Fernand Latour, homme d'une cinquantaine d'années dont la voix de stentor et les brusques accès de colère terrorisaient la plupart de ses employés, et notamment ceux qui travaillaient directement sous ses ordres, en cuisine.

Fernand Latour était une manière de tyran, mais c'était un excellent chef, et il savait reconnaître ce talent lorsqu'il le découvrait chez ses « esclaves ». C'est ce qui c'était passé avec le jeune Alain Lectoure que, sans cesser de le rudoyer, il avait pris sous son aile.

Au point que, lorsqu'il avait fait faillite, un an plus tard, et décidé de monter à Paris pour tenter sa chance comme traiteur à domicile, il avait emmené l'adolescent dans ses bagages.

De ce jour, la vie d'Alain avait radicalement changé. Il avait tout de suite adoré ce nouveau mode de travail consistant à se rendre chez les uns ou chez les autres – presque toujours des gens riches vivant dans des appartements somptueux ou des maisons immenses –, afin de leur préparer à domicile un repas digne de ce nom..

C'est ainsi qu'un après-midi de printemps, Fernand Latour et son jeune second de 17 ans – il les avait fêtés cinq jours plus tôt – s'étaient retrouvés sur les hauteurs de Saint-Cloud, dans la superbe propriété des Saint-Clar, avec pour mission de préparer un dîner pour douze personnes.

Alain Lectoure s'en souvenait comme si c'était hier : il était un peu moins de six heures du soir, il était occupé à préparer un sabayon pour le gratin de fruits prévu au menu, lorsque cette superbe jeune femme rousse avait fait irruption dans la grande cuisine familiale.

Il se souvenait tout aussi bien du frisson qui s'était emparé de lui lorsque son regard avait croisé celui de l'arrivante – bleu foncé, magnifique, intense...

— Bonjour, Messieurs, je suis Marie-Ange, la fille de la maison. Ma mère m'envoie vous demander si tout se passe bien et si vous n'avez besoin de rien...

La voix était chaude, douce, enveloppante. Alain Lectoure eut l'impression qu'en prononçant ses mots anodins, Marie-Ange ne s'adressait qu'à lui. Et qu'elle s'était arrangée pour glisser d'autres mots, audibles seulement par lui, sous ceux qu'elle disait à haute voix...

Jusqu'à l'heure du dîner, Marie-Ange était revenue plusieurs fois en cuisine. Dont une fois pour leur apporter une carafe d'orangeade bien fraîche. Tandis qu'elle servait Alain, sa lourde poitrine s'était un court moment appuyée contre son bras nu – il travaillait en jean et maillot de corps. Aussitôt, l'adolescent avait senti son sexe s'ériger à toute vitesse, puissamment, irrésistiblement. Il s'en était senti un peu gêné.

Mais sa gêne avait tourné à la confusion la plus affreuse, lorsqu'il s'était aperçu que les yeux presque violets de Marie-Ange étaient fixés sur la grosse bosse déformant son jean et qu'un petit sourire trouble flottait sur ses lèvres pulpeuses et presque trop rouges.

Ensuite, tout en continuant de s'affairer, Alain s'était morigéné sérieusement :

« Écoute, mon petit vieux, arrête de fantasmer pour rien : cette femme n'est pas pour toi ! tu n'existes même pas, à ses yeux ! Non mais, regarde-la, bon dieu ! Belle, classe, sûrement riche, et bandante à faire se retourner un mort ! Et toi, à côté ? Un gamin qu'elle doit mépriser, avec ton accent de plouc, ta carrure de rugbyman à la noix, et ces poils de singe qui te sortent de partout ! De toute façon, une fois que tu seras sorti de cette baraque, tu ne la reverras jamais, alors... »

Alain avait pourtant revu Marie-Ange, trois semaines plus tard. Et de cette deuxième soirée, toute sa vie future avait découlé.

Madame Saint-Clar avait de nouveau fait appel à Fernand Latour, pour un dîner de quatre personnes seulement. Comme il était déjà pris ce soir-là, mais qu'il ne voulait pas refuser à cette cliente, et que d'autre part le dîner était modeste, Latour avait décidé d'envoyer son second tout seul « au front », estimant qu'il était désormais capable de s'en sortir sans lui.

Très excité, se demandant avec une sorte d'angoisse si la fille de la maison serait présente, Alain Lectoure était arrivé à Saint-Cloud peu après cinq heures, le dîner étant prévu pour neuf heures. Il avait été accueilli par Marie-Ange, qui arborait une mine désolée.

Elle lui apprit alors que ses parents venaient d'être obligés de partir, que le dîner était annulé, mais qu'il était trop tard pour le prévenir (pas de portables encore, à cette époque !). Alain s'apprêtait déjà à repartir, lorsque Marie-Ange

le saisit par le bras, le faisant frissonner :

— Dites, je pense à une chose : pourquoi est-ce que vous ne feriez pas le dîner tout de même ?

— Mais... pour qui ? balbutia le jeune cuisinier. Puisqu'il n'y a personne...

Marie-Ange prit un air piqué, démenti par la lueur amusée qui flottait dans ses grands yeux bleu sombre :

— Personne ? Je vous remercie, c'est aimable ! Et moi, alors ? Ce que je vous propose, c'est de préparer le même dîner que celui qui était prévu, mais pour deux au lieu de quatre. Cela vous convient-il ? Bien entendu, vous serez payé la même chose que si mes parents avaient été là...

Et Alain Lectoure, trop heureux de pouvoir rester, s'était retrouvé à la cuisine. En se demandant qui pouvait bien être le deuxième convive du repas qu'il se mit aussitôt à préparer. Et craignant, au fond de lui-même, qu'il ne s'agisse d'un quelconque « fiancé » de la superbe rousse qui le mettait dans tous ses états.

Durant les trois heures où Alain s'activa en cuisine, Marie-Ange vint le voir cinq ou six fois. Elle se montrait de plus en plus gentille, presque caressante, ne perdant jamais une occasion de lui poser la main sur l'avant-bras ou l'épaule, de l'effleurer de la hanche...

Le jeune cuisinier banda presque continuellement, jusqu'à la douleur.

Lors de son dernier passage en cuisine, Alain eut le souffle coupé lorsqu'il la vit apparaître. Elle avait troqué son pantalon et son chemisier assez sage contre une longue tunique blanche, brodée au col et aux poignets, suffisamment transparente pour qu'il puisse constater qu'elle ne portait rien dessous.

Marie-Ange s'arrêta à deux mètres de lui, en prenant soin de se placer entre la lumière et lui. Un sourire trouble flottant sur ses lèvres gonflées, elle se laissa complaisamment admirer. Hébété, ne sachant plus où il en était, Alain ne faisait qu'avalier une salive dont il n'avait plus une goutte depuis longtemps. Et il ne se souciait plus de l'énorme bosse qui déformait son jean d'adolescent encore vierge.

Enfin, Marie-Ange fit trois pas en avant, ses grands yeux bleu violet plongés dans les siens, comme pour l'hypnotiser. Ce qui était inutile puisqu'il l'était déjà.

D'un geste très naturel, elle avança le bras droit et du bout des doigts, effleura le sexe d'Alain, à travers son jean.

— Tu as l'air bien à l'étroit, là-dedans, mon pauvre chéri... murmura-t-elle de son affolante voix de gorge.

Puis, sans que le jeune homme ait trouvé le temps ni la force de réagir, elle se laissa tomber à genoux devant lui, sur le carreau humide de vapeur, et

entourant ses hanches de ses bras, appuya sa joue et ses lèvres contre la bosse proéminente et dure de son pantalon.

Quelques secondes plus tard, Alain sentit comme dans un rêve que des doigts agiles le dégrafaient, et son membre lourd, aussi long que massif, jaillit à l'air libre avec l'impétuosité d'un ressort trop longtemps bandé.

— Je le savais ! ronronna Marie-Ange d'une voix gourmande. J'étais certaine que tu étais monté comme un mulet ! Je sens qu'on va passer une excellente soirée, tous les deux...

Elle se tut brusquement. Pour la simple raison, qu'elle venait de faire coulisser la verge qui la narguait entre ses lèvres douces et chaudes.

Alain crut qu'il allait jouir instantanément, tant la sensation était affolante – d'autant plus affolante qu'elle était pour lui totalement inédite : aucune fille encore n'avait seulement touché, effleuré son sexe. Alors, pour ce qui était de le prendre dans sa bouche...

Sans trop savoir pourquoi, il se sentit obligé de dire quelque chose. Et la seule phrase qui lui vint fut :

— Mais... et votre invité... pour le dîner...

Marie-Ange Saint-Clar interrompit sa fellation et leva les yeux avec un petit rire :

— Mon invité ? Mais c'est toi, mon bel étalon ! Je n'ai jamais attendu personne d'autre !

Et, de nouveau, elle avait englouti son membre viril entre ses lèvres voraces...

Alain Lecture poussa un profond soupir et sortit de sa rêverie avec difficulté. Ce fut pour constater que sa femme le regardait avec un petit sourire attendri.

— Tu étais reparti en cuisine ? lui demanda-t-elle.

Un jour, au moins six ans après cette première soirée, Alain lui avait avoué qu'il revivait très souvent, en pensée, cette « première fois », et que cela l'excitait toujours autant. Depuis, Marie-Ange désignait cela par l'expression « repartir en cuisine », par allusion à cette première fellation, à cette « pipe fondatrice », comme elle disait avec un peu d'ironie, administrée par elle sur le carrelage de la cuisine parentale.

Au lieu de répondre, Alain quitta le fauteuil et prit les deux verres vides sur la table basse :

— Je t'en ressers une goutte ?

— Allez, pourquoi pas ? soupira Marie-Ange. Après tout, la journée est finie, les élèves sont partis : pourquoi ne pas se laisser un peu aller, hein ?

Tout en versant les alcools, Alain Lecture « repartit en cuisine ». Cette première soirée passée en tête-à-tête avec Marie-Ange avait été un pur miracle, un enchantement absolu. Passionnée, déchaînée, voluptueuse,

perversive même (aux yeux de l'adolescent novice qu'il était en tout cas...), elle lui avait fait découvrir tous les attraits du corps féminin et les plaisirs inouïs que l'on pouvait en tirer.

En fin de soirée, alors qu'ils étaient tous les deux ivres d'érotisme partagé, elle l'avait même incité à la sodomiser, malgré la taille plus que respectable de son sexe infatigable. Et elle en avait hurlé de plaisir.

À partir de ce jour, Marie-Ange et lui ne s'étaient plus jamais perdus de vue. La jeune femme, l'héritière, s'était passionnée pour ce rôle de pygmalion qu'Alain lui demandait plus ou moins de jouer avec lui. Comme il était intelligent et avait soif d'apprendre, elle l'avait initié à la littérature, notamment à la lecture du marquis de Sade, pour lequel elle avait une dilection particulière, non dénuée de perversité. Elle lui avait aussi enseigné les usages du monde de luxe et de raffinement dans lequel elle était née et avait grandi.

Mais leur grande affaire, leur « ciment » absolu, c'était le sexe. Sous toutes ses formes. Ensemble, ils exploraient sans cesse de nouvelles voies, le plus souvent sous l'impulsion de Marie-Ange, qui semblait n'en avoir jamais assez.

Lecture se souvenait avec une certaine émotion du jour – c'était environ un an et demi après leur rencontre – où Marie-Ange était arrivée chez lui, dans son petit deux-pièces de Montparnasse, avec une certaine Sophie de 19 ans, blonde et d'apparence timide.

Ce fut la première fois qu'ils firent l'amour avec une autre personne. Alain revoyait encore Marie-Ange écartier avec autorité les fesses de Sophie et l'inciter de la voix à la pénétrer vigoureusement -ce qu'il avait fait sans qu'elle ait besoin de le supplier...

Six mois plus tard, c'est un jeune couple d'étudiants qu'elle lui avait amené. Alain avait un peu renâclé lorsque Marie-Ange avait exigé qu'il sodomise le garçon devant son amie. Mais il avait fini par céder à son caprice, et, ma foi, il s'en était très bien trouvé. D'autant que le jeune homme en question avait paru apprécier hautement le traitement qu'on lui infligeait. Et que, pendant ce temps, le spectacle de Marie-Ange se faisant lécher par la petite brune, compagne de son partenaire, lui avait paru particulièrement excitant...

Parallèlement à cette liaison torride, Alain LECTURE faisait son chemin dans le monde de la restauration. En 1995, il s'était même mis à son compte et les affaires ne marchaient pas trop mal, pour un chef dont le nom était encore inconnu.

La seule chose qui le contrariait un peu, c'est que Marie-Ange refusait de prendre un appartement avec lui. Elle semblait attachée à la propriété familiale d'une manière presque obsessionnelle. Au point qu'il était bien rare qu'elle passât toute la nuit avec lui : le plus souvent, et même s'il était très

ard, elle préférerait se rhabiller et rentrer dormir à Saint-Cloud...

Tout avait basculé en 1998. Le 5 avril de cette année-là, le petit bimoteur qui emmenait M. et M^{me} Saint-Clar de Fort-de-France à Saint-Barthélemy s'écrasait dans les flots bleus de la mer des Caraïbes. Il n'y eut aucun survivant.

Dans les mois qui suivirent, Édouard de Lun, l'associé de Philippe Saint-Clar dans sa société d'articles de luxe, manœuvra si habilement, et avec une telle absence de scrupule, que Marie-Ange se retrouva finalement – et tout à fait légalement... -dépouillée de tout son héritage, à l'exception de la propriété de Saint-Cloud et d'un peu plus de treize millions de francs qui se trouvaient sur le compte personnel des époux disparus.

Le chagrin de Marie-Ange fut terrible, à tel point que Lecture, totalement désespéré, crut bien qu'elle allait basculer dans la folie.

Ce fut alors que, en désespoir de cause, poussé par un amour sincère auquel se mêlait une certaine dose d'abnégation (car il croyait vraiment qu'elle était en train de devenir folle), il la demanda en mariage.

Contre toute attente, non seulement Marie-Ange accepta avec empressement et gratitude, mais ce mariage lui permit de surmonter le plus gros de sa souffrance.

Leur seul vrai point de discorde, durant quelques mois, fut la propriété de Saint-Cloud. Lecture tenait pour une folie ruineuse de prétendre la garder, mais Marie-Ange ne voulait pas entendre parler d'une vente.

L'idée même qu'elle pourrait vivre ailleurs que dans cette maison où elle était née, où ses parents avaient vécu heureux, suffisait à l'amener au bord de l'hystérie.

Finalement, un soir que le sujet arrivait de nouveau sur le tapis, ce fut elle qui trouva la solution.

— Je crois que j'ai eu une idée, dit-elle à Alain. Puisque, soyons lucides, le restaurant ne marche pas si bien que cela, en tout cas ne décolle pas, et qu'en plus tu en as un peu marre... Oh ! ne nie pas, je t'en prie ! Je vois bien que tu n'as plus ton enthousiasme des débuts, va !

Alain Lecture dut convenir que c'était assez vrai : les illusions des premiers temps étaient loin...

— Donc, tu vas vendre le restaurant, reprit Marie-Ange. Avec l'argent qui reste de mes parents – un peu plus d'un million d'euros, je suis passé à la banque ce matin exprès pour savoir exactement –, on va totalement réaménager la maison et on va ouvrir une école de cuisine !

— Une école de cuisine ? répéta Lecture, pris de court par l'idée de sa femme.

— Mais oui ! Toi, tu es tout à fait habilité à te charger de la partie pratique, et moi je m'occuperai de l'intendance ! répondit Marie-Ange, qui

paraissait tout excitée. J'y ai pensé parce que, depuis quelque temps, tout le monde veut apprendre à cuisiner, ça devient très à la mode ! Et puis, tu connais plein de chefs, qui ne refuseront pas de venir donner des cours ici et dont les noms nous serviront de publicité, de garantie de sérieux. Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

Alain Lectoure n'était pas a priori enchanté à l'idée de devenir « prof de bouffe », suivant l'expression qui lui était alors venue spontanément à l'esprit.

Seulement, il avait compris que ce qui était important aux yeux de Marie-Ange, c'était de ne pas quitter la propriété de Saint-Cloud, où ses parents avaient vécu et près de laquelle ils étaient enterrés. Et que la perspective de ne plus même avoir à la quitter du tout, d'y travailler autant que d'y vivre, avait quelque chose de profondément rassurant pour elle.

Alors, il avait dit oui.

Les Papilles de la nation avaient ouvert leurs portes en septembre 2003. Très vite, les élèves avaient afflué et l'école s'était mise à tourner à un honnête régime de croisière. Marie-Ange exultait, elle semblait revivre. Au point que, très vite, alors qu'ils les avaient totalement abandonnées depuis le deuil de Marie-Ange, Alain et elle avaient renoué avec leurs pratiques sexuelles « hors normes ».

L'euphorie avait duré deux ans. Jusqu'à ce que Marie-Ange s'avise que les bénéfices dégagés par l'école suffisaient tout juste à couvrir les énormes frais d'entretien de la propriété, impôts fonciers, réparations diverses, etc. Et qu'il ne leur restait absolument rien en propre.

C'est alors qu'elle avait eu sa deuxième idée « de génie », celle d'organiser les fameuses « petites soirées », où se rencontreraient certains élèves soigneusement (et prudemment !) sélectionnés et de riches amis, prêts à payer très cher pour participer à ces dîners érotiques.

Et, pendant quatre ans, tout avait merveilleusement fonctionné. Jusqu'au triste « incident » de la veille...

Alain Lectoure revint vers le canapé et tendit son verre à sa femme, avec un sourire un peu triste. Marie-Ange comprit aussitôt que son mari avait besoin de réconfort, ce qui réveilla aussitôt l'étrange sentiment maternel qu'elle avait toujours plus ou moins eu pour lui, qui était né dès le premier soir, dans la cuisine, et qui ne s'éteignait jamais tout à fait, même au plus fort de leurs débordements érotiques.

Du plat de la main droite, elle tapota le cuir du canapé :

— Viens t'asseoir un peu près de moi, mon chéri. J'ai besoin de sentir ta chaleur.

Au moment où Alain prenait place tout contre Marie-Ange, deux coups timides furent frappés à la porte du salon, juste en face du canapé.

Instinctivement, après avoir frappé, Clotilde Véron approcha son oreille de la porte de chêne massif et sculpté afin de guetter l'appel d'une voix.

Il était près de huit heures du soir, elle avait fini sa journée et, comme tous les soirs, venait avertir ses patrons qu'elle rentrait chez elle, à Montreuil. Ou, plutôt, elle venait solliciter la permission de s'en aller.

Comme une vulgaire domestique.

— Oui, entrez ! fit la voix sèche de la directrice.

En abaissant la poignée métallique de la porte, Clotilde s'aperçut que sa main tremblait légèrement, et elle s'en voulut de ce tremblement.

Elle découvrit ses patrons assis l'un contre l'autre dans le canapé, lui entourant ses épaules à elle de son bras gauche, et sa main droite posée sur sa cuisse largement dénudée.

Clotilde sentit une bouffée de chaleur lui sauter au visage et, une fois de plus, elle s'en voulut de cette réaction qu'elle ne pouvait pas contrôler.

— Tout est prêt pour demain, Madame... Je pense que je vais rentrer chez moi...

« Tout est prêt pour demain » : Clotilde employait toujours cette formule un peu bizarre pour signifier la fin de sa journée. Et, lorsque ses patrons étaient ensemble, comme maintenant, c'était toujours à Marie-Ange qu'elle s'adressait, sans bien savoir pourquoi.

— Voyons, tu as bien le temps, entre un moment ! répondit celle-ci, avec un petit sourire un peu froid.

Clotilde sentit les battements de son cœur s'accélérer et ses jambes se mettre à trembler imperceptiblement. Elle savait très bien ce que signifiait, chez sa directrice, le soudain passage du vouvoiement au tutoiement.

Elle s'avança d'un pas et referma la porte derrière elle. Elle était certaine que si, à cet instant, elle avait dit quelque chose comme : « Madame, pardonnez-moi, mais il faut vraiment que j'y aille », Marie-Ange Lectoure n'aurait sans doute pas cherché à la retenir.

Seulement, c'était le genre de phrase que Clotilde Véron n'avait encore jamais osé prononcer. En avait-elle jamais eu envie, d'ailleurs ? Elle préférait ne pas trop approfondir ce genre de question...

— Eh bien, approche, n'aie pas peur ! s'exclama Marie-Ange. On ne va pas te manger.

— Ça... faut voir ! dit alors Alain Lectoure, en glissant ostensiblement sa main entre les cuisses dénudées de sa femme, tout en plongeant avec insistance ses yeux dans ceux de leur gouvernante.

Clotilde se mordit la lèvre inférieure. Elle venait de prendre conscience que, malgré elle, contre sa volonté, ses yeux avaient glissé vers la braguette de son patron.

Pour vérifier s'il bandait !

Elle continua d'avancer et s'arrêta à un mètre du canapé, le mollet contre le bord de la table basse.

Sans cesser de sourire, Marie-Ange décroisa lentement ses jambes et reposa ses pieds sur le parquet ancien, genoux largement écartés. Aussitôt, la main de son mari partit en direction de son entrejambe, sous le regard fixe, comme hypnotisé de Clotilde.

En cet instant précis, elle aurait souhaité plus que tout au monde pouvoir détourner la tête avec naturel. Mais elle savait bien qu'elle en était incapable.

— Mais... tu n'as pas mis de culotte ? feignit de s'étonner Lectoure, lorsque ses doigts rencontrèrent la toison flamboyante et soyeuse de son ventre.

Il ajouta d'un ton faussement sévère :

— Ce n'est pas une chose à faire, lorsque l'on est amenée à fréquenter des jeunes gens ! Je suis sûr que c'est une erreur que notre chère Clotilde ne commettrait pas, elle !

Le sourire de Marie-Ange s'élargit, tandis qu'elle maintenait la gouvernante sous le feu de son regard violet :

— Tu as mis une culotte, Clotilde ?

— Oui, Madame... répondit la gouvernante, en essayant de réprimer les battements désordonnés de son cœur.

— Regarde comme elle rougit, cette petite cochonne ! s'exclama Lectoure, tandis que ses gros doigts poilus fourrageaient sans vergogne entre les cuisses de sa femme. Il suffit qu'on lui parle de culotte pour qu'elle soit dans tous ses états, c'est pas croyable !

— Eh bien, montre ! fit Marie-Ange, en ouvrant davantage ses cuisses pleines.

En se mordant la lèvre inférieure, Clotilde saisit le bas de sa robe grise et la releva jusqu'à ses hanches étroites. Dessous, elle portait une culotte de coton, à peu près aussi sexy qu'une couche pour personne incontinente.

— Mais c'est affreux ! s'exclama Marie-Ange. Comment peux-tu porter des horreurs pareilles ? Après ça, tu t'étonneras d'être toujours célibataire ! Allez, dépêche-toi de m'enlever ça, s'il te plaît !

Le visage de plus en plus rouge, Clotilde lâcha sa robe pour pouvoir se débarrasser de sa culotte. Puis, elle resta immobile, les bras ballants. Ses yeux fixes étaient braqués sur l'entrejambe flamboyant de Marie-Ange, qui s'offrait à l'intrusion des doigts d'Alain dans une pose de plus en plus obscène.

— Eh bien ? Qu'est-ce que tu attends ? siffla la directrice. Le reste aussi ! Allez, à poil, la guenon !

Les derniers mots firent rire Alain Lectoure. Qui, sans cesser de pénétrer le sexe de sa femme de l'index et du majeur, entreprit, de l'autre main, de se

dégrafer lui-même. Marie-Ange lui vint en aide.

Lorsque son sexe épais, noueux et long, raide comme la justice, jaillit du pantalon ouvert, Clotilde ne put réprimer un petit gémissement de gorge.

Elle fit passer très vite sa robe par-dessus sa tête, puis se débarrassa tout aussi hâtivement de son soutien-gorge, aussi peu affriolant que sa culotte.

— Je crois que je n'arriverai jamais à m'y faire ! s'exclama Marie-Ange, tout en masturbant lentement son mari avec deux doigts. Comment peux-tu supporter d'être aussi poilue, ma pauvre fille ? Tu ressembles vraiment à une guenon, tu sais ! Et pas seulement de visage...

Clotilde Véron pâlit sous l'insulte, mais elle ne dit rien. Car, en même temps qu'une partie de son esprit voulait se révolter contre le traitement ignoble qu'on lui faisait subir, une autre, plus secrète, mieux enfouie, en tirait des plaisirs d'autant plus forts qu'ils étaient moins avouables. De fait, elle sentit une brusque chaleur envahir le bas de son ventre.

Clotilde avait toujours été anormalement poilue, ce qui lui avait en grande partie pourri son adolescence. Elle était restée vierge jusqu'à 21 ans bien tassés, simplement par peur de se faire moquer d'elle, voire repousser, si elle se montrait nue devant un garçon.

C'était évidemment entre ses cuisses maigres que sa pilosité était la plus impressionnante. Sa toison noire était dense, épaisse, broussailleuse. Elle remontait quasiment jusqu'à son nombril et, à l'inverse, proliférait sur ses cuisses avant d'envahir complètement la raie de ses fesses. Ses bras et ses jambes étaient presque aussi velus que ceux d'un homme, et ses aisselles arboraient deux énormes touffes sombres, presque aussi denses que celle de son pubis.

Avant d'être embauchée à l'école, elle se rasait les jambes et les aisselles méticuleusement. Mais, depuis maintenant deux ans, Marie-Ange Lectoure le lui interdisait.

— Puisque tu es une guenon, tu dois t'assumer en tant que guenon ! lui avait asséné la directrice, avant d'ajouter d'une voix trouble : et puis, moi, ça m'excite, tous tes poils...

Or, dès le début, Clotilde était tombée sous la complète dépendance érotique, pour ne pas dire amoureuse, de cette diablesse de femme. Elle n'avait même pas envie d'essayer de lui résister. Donc, elle avait immédiatement laissé tomber le rasoir et les cires.

Marie-Ange repoussa la main masculine qui fouillait son ventre et, avançant les fesses jusqu'au bord du canapé, dans une pose résolument obscène, elle fit un petit signe de la main en direction de Clotilde.

— Viens me bouffer la chatte ! lui ordonna-t-elle d'une voix tranquille, comme elle lui aurait dit : « passez-moi le dossier des inscriptions ».

Aussitôt, avec une sorte d'empressement servile, que son propre désir

rendait maladroit, Clotilde Véron se laissa tomber à genoux sur le parquet et, dans cette position s'avança entre les cuisses ouvertes de sa directrice. Lorsque son visage ne fut plus qu'à quelques centimètres du buisson roux et bouclé, elle suspendit son mouvement, les yeux fermés et les narines palpitantes, s'enivrant de ce *profumo di donna*, de ce parfum de femme qui s'exhalait de cette affolante fleur nacrée... et hautement carnivore.

Le parfum intime de Marie-Ange Lectoure l'avait toujours affolée, au-delà du descriptible. Clotilde ressentait encore la stupéfaction qui avait été la sienne, lors de leur premier « contact » érotique.

Elle travaillait aux *Papilles* depuis environ deux mois. Elle se trouvait dans le bureau de la directrice qui, elle-même, s'était installée dans le petit canapé afin d'y étudier un dossier plus confortablement.

À un moment, suite à un geste maladroit, Marie-Ange avait laissé tomber le dossier en question et toutes les feuilles s'étaient répandues par terre. Aussitôt, Clotilde s'était précipitée et agenouillée pour les ramasser, alors que la directrice ne faisait pas mine de bouger du canapé.

Lorsque Clotilde s'était redressée, les feuilles dans une main, elle en était restée bouche bée. Marie-Ange avait fait glisser ses fesses jusqu'au bord du canapé et ses cuisses étaient suffisamment ouvertes pour que Clotilde découvre la petite forêt rousse de son intimité. La directrice lui souriait et une lueur trouble flottait dans ses magnifiques yeux bleus.

Clotilde Véron, jusqu'à ce jour, n'avait jamais été attirée par les femmes. Elle n'avait même seulement jamais pensé qu'elle pourrait éventuellement l'être.

Mais, là, brusquement, sans avoir eu le temps d'hésiter, elle avait entouré les hanches de Marie-Ange entre ses bras et plaqué résolument sa bouche contre le superbe fruit qui s'ouvrait devant elle...

... Exactement comme elle était en train de le faire de nouveau ce soir. Clotilde devina plus qu'elle ne vit Alain Lectoure se lever du canapé, avant de disparaître de son champ de vision périphérique. Elle savait ce qu'il allait faire, et elle sentit aussitôt son intimité s'humidifier.

Lorsque les grosses mains du cuisinier enserrèrent ses hanches étroites, elle eut un long frisson. Comme malgré elle, et sans cesser de lécher avec fièvre la raie de Marie-Ange, Clotilde creusa les reins afin de lui faciliter l'accès à son sexe, totalement invisible sous l'épaisse forêt noire qui l'envahissait.

Le membre épais et dur la pénétra d'une lente poussée régulière, et elle crut qu'elle allait jouir tout de suite, affolée par l'idée qu'elle servait de jouet sexuel à ce couple pervers ; qu'elle n'était entre leurs mains qu'une vulgaire poupée de chiffon, que l'on pouvait jeter après usage.

Mais c'était précisément cela qui l'affolait : leur servir d'instrument de plaisir. Se plier à tous leurs caprices. Et plus le temps passait, plus les caprices

en question étaient dégradants pour elle, et plus ses orgasmes étaient intenses.

Là, par exemple, elle en arrivait presque à regretter que Lectoure se soit contenté de son sexe : elle aurait aimé qu'il la sodomise, comme il le faisait régulièrement. Parce que recevoir son énorme engin entre ses fesses lui faisait mal, et qu'elle adorait l'idée de souffrir par lui et pour lui.

Et sa jouissance – une jouissance toute cérébrale pour le moment – aurait été encore plus intense si, au lieu de rester silencieuse, Marie-Ange avait commenté à haute voix ce qu'elle, Clotilde, était en train de subir, avec les mots cruels et méprisants qui lui fouettaient délicieusement les sens.

En même temps, et tandis que le plaisir prenait naissance au creux de ses reins, une petite voix murmurait à Clotilde Véron, à l'intérieur de sa tête, qu'elle ne pourrait pas supporter cela éternellement.

Qu'il faudrait bien qu'elle réagisse et se libère de cette emprise quasiment démoniaque, que les époux Lectoure avaient sur elle.

D'autant que, désormais, et depuis très peu de temps, elle avait les moyens de le faire.

CHAPITRE IV



Il était neuf heures et demie pile lorsque la sonnette retentit par deux fois. Justine Sandillon eut une petite grimace satisfaite : elle appréciait beaucoup que les gens soient à l'heure aux rendez-vous qu'elle leur donnait – elle-même l'était toujours, et scrupuleusement. Elle l'appréciait encore plus lorsqu'il s'agissait du photographe avec lequel elle devait partir en reportage, ce qui était précisément le cas ce matin.

Vêtue d'une robe gris-perle assez courte et généreusement décolletée, elle alla ouvrir la porte du studio qu'elle occupait près de la porte d'Auteuil.

Elle reçut un petit choc agréable en découvrant dans l'encadrement la silhouette à la fois fine et athlétique, le visage délicatement bronzé et souriant d'Aziz Ouarglah, photographe de 33 ans qui « pigeait » régulièrement pour l'hebdomadaire où elle était elle-même grand-reporter, et avec lequel elle avait rapidement sympathisé.

Elle avait fait même plus que sympathiser, du reste, puisque, environ un mois plus tôt, à l'issue d'une soirée de journalistes un peu arrosée, elle avait terminé la nuit dans son lit – et s'en était fort bien trouvée.

« Putain ! c'qu'il est beau quand même, ce salaud ! » songea-t-elle, tandis qu'Aziz déposait une chaste bise sur chacune de ses joues rondes.

— Comment tu vas, amour de ma vie ? demanda le jeune homme, de sa voix naturellement caressante et chaude.

— Je suis pas l'amour de ta vie, andouille ! répondit-elle avec une certaine tendresse amusée.

Et un peu flattée, tout de même...

— Je viens de faire du café, tu en veux une goutte ? proposa-t-elle. On a un peu de temps devant nous...

— Allez, soyons fous ! répondit Aziz, en déposant près de la table basse son gros sac de cuir contenant son « matos » de photographe, avant de se laisser tomber dans le canapé de velours bronze.

Justine revint de la minuscule cuisine avec une tasse fumante dans chaque main :

— J'ai oublié de te demander si tu prenais du sucre ?

— Non, sans sucre.

— Tant mieux parce que je l'ai pas pris !

Justine prit place à côté de son photographe.

Aussitôt, il laissa négligemment sa cuisse venir au contact de la sienne, sans qu'elle fasse mine de le remarquer. Ils burent chacun deux ou trois gorgées de café en silence. Puis, Aziz :

— Bon, si tu m'expliquais un peu ce qu'on est censé faire, ce matin ? Tu étais plutôt mystérieuse, hier, au téléphone...

La veille, intriguée par la prétendue disparition de Karine Albert, racontée par Jonathan Kepler chez Géraldine Hébert, Justine Sandillon avait décidé de commencer par là l'enquête qu'elle envisageait de faire sur l'école de cuisine fréquentée par le jeune homme, *Les Papilles de la nation*. Mais, comme elle n'avait pas encore « vendu » l'idée à son rédacteur en chef, elle se sentait obligée d'y aller « mollo ».

C'est pourquoi elle avait téléphoné à Aziz, pour lui demander son aide, mais en lui précisant bien qu'il s'agissait d'un service personnel, et qu'il ne serait pas payé – au moins dans un premier temps. Le photographe avait dit oui sans hésiter, ce qui avait fait plaisir à Justine.

— Bon, en gros, on tâche de savoir si cette fille a vraiment disparu ou non, c'est ça ? fit Aziz Ouarglah, lorsque la journaliste l'eut mis au parfum.

— C'est ça.

— Et on commence par quoi ?

— Par la mère de Karine, répondit Justine. Jonathan m'ayant appris que sa copine venait de banlieue, j'ai passé la moitié de la journée d'hier à tenter de « loger » ses parents, et j'ai fini par y arriver : on est attendu par M^{me} Albert à Boulogne, à onze heures et demie...

— Onze heures et demie ? s'étonna Aziz. Mais pourquoi tu m'as demandé d'être ici à neuf heures et demie alors que c'est juste à côté ?

Justine se sentit rosir et elle s'en voulut de cela.

— C'est parce que je voulais te mettre au courant avant qu'on se pointe là-bas... répondit-elle sans le regarder.

Elle ne put s'empêcher de frissonner lorsque la main du jeune homme se

posa sur sa nuque – frisson léger, mais qui n'échappa nullement à Aziz.

Elle reprit sa tasse et but une gorgée de café, histoire de se donner une contenance.

Mais, du coin de l'œil, il ne lui avait pas échappé que le jean de son voisin était en train de gonfler de manière alarmante. Enfin, alarmante n'était pas vraiment le mot juste, d'ailleurs, dans la mesure où Justine Sandillon aurait plutôt eu tendance à s'en réjouir.

Lorsque l'autre main d'Aziz se posa sur sa cuisse dénudée, elle se dit qu'elle ne pouvait plus faire celle qui ne se rend compte de rien.

— Qu'est-ce que tu fais, là ? demanda-t-elle un peu sottement, toujours sans le regarder.

— Je vérifie les raisons que j'ai de m'être mis soudainement à bander comme un satyre, répondit Aziz du tac au tac, avec un naturel confondant.

Et, dans la foulée, il prit doucement la main de Justine pour la poser sur la grosse bosse qui tendait son pantalon.

Elle ne la retira pas.

— C'est là... dit Justine, en désignant un petit immeuble blanc, moderne, de trois étages, situé à mi-parcours d'une petite rue tranquille de Boulogne.

— Eh bien, allons-y, fit Aziz, en lui plaquant la main au bas des reins pour la pousser vers la porte d'accès vitrée.

Après un rapide coup d'œil à droite et à gauche pour constater que la rue était déserte, le photographe laissa glisser sa main plus bas et empoigna doucement les fesses rebondies et fermes de Justine.

— Laisse un peu mon cul tranquille, espèce d'obsédé ! le gronda-t-elle.

Mais elle le fit avec une telle tendresse, et en se cambrant légèrement pour mieux s'offrir à la caresse virile, qu'Aziz poursuivit ses investigations sans désespérer.

Justine était encore sous le coup des deux fabuleux orgasmes qu'elle avait éprouvés entre les bras d'Aziz et sous ses vigoureux coups de boutoir.

La première fois, après la fête, ils avaient trop bu l'un et l'autre pour que cette première étreinte soit vraiment transcendante. Mais alors, là...

« En plus, il a une queue superbe, ce cochon ! songea Justine, de nouveau tout émoustillée, en cherchant sur l'interphone le nom d'Albert. Et il a appris à s'en servir ! Une adresse à retenir...

En s'efforçant de faire abstraction de la main qui continuait de caresser sa croupe rebondie, Justine Sandillon enfonça le bouton de sonnette correspondant au nom d'« Albert » qu'elle venait de repérer.

On lui répondit presque aussitôt, comme si on l'avait guettée depuis l'une

des fenêtres.

— Madame Albert ? Je suis Justine Sandillon. Nous avons rendez-vous...

— Je vous ouvre, Mademoiselle, répondit une voix agréable. Deuxième étage, la porte de gauche...

Lorsque Justine et Aziz parvinrent au deuxième, la porte était ouverte et une femme d'une cinquantaine d'années, blonde, cheveux courts, souriante, vêtue d'une robe bleu clair, les attendait sur le seuil. Elle les fit entrer dans un salon encombré de meubles de toutes sortes et de multiples bibelots mais d'une propreté impeccable, et rangé avec un soin qui trahissait une certaine maniaquerie.

— Est-ce que je peux vous offrir quelque chose à boire ? s'enquit aimablement M^{me} Albert.

— Non merci, Madame, répondirent en chœur Justine Sandillon et son photographe.

— Oh, laissez donc tomber le « madame » et appelez-moi Cécile, je préfère... Bon, en quoi puis-je vous être utile, exactement ?

Justine prit une large inspiration, avant de débiter le petit mensonge qu'elle avait préparé :

— Nous préparons un reportage sur les différentes écoles de cuisine existant à Paris et, dans ce cadre, j'avais pris contact avec votre fille, Karine, pour recueillir ses impressions de « novice » aux *Papilles de la Nation*. Seulement, depuis deux jours, il n'y a plus moyen de la joindre sur son portable. C'est ce qui m'a donné l'idée de m'adresser à vous, Mad... Cécile.

La mère de Karine eut un petit sourire malicieux :

— C'est tout à fait normal que vous n'arriviez pas à la joindre : ma fille a quitté l'école du jour au lendemain. Même son père et moi n'étions pas au courant, c'est vous dire ! Il se trouve qu'elle a fait la connaissance du directeur d'un grand hôtel de Tokyo, lequel vient d'ouvrir un restaurant français. De ce fait, il avait un besoin urgent de personnel venant de chez nous. Pour l'authenticité, vous comprenez ? Et il a « flashé » – comme disent les jeunes – sur Karine, à tel point qu'il a absolument voulu qu'elle reparte avec lui par son avion du lendemain ! C'est lui qui s'est occupé de toutes les formalités dans la journée !

— C'est votre fille qui vous a raconté tout ça ? demanda Justine Sandillon.

— Non... enfin, si, mais pas de vive voix, répondit Cécile Albert. Elle a été tellement débordée, la pauvre, qu'elle n'a même pas pris le temps de repasser ici pour nous dire au revoir ! En fait, on sait tout ça par la lettre qu'elle nous a écrite et fait porter par coursier, le jour même de son départ.

— Elle n'a pas pensé à vous téléphoner avant d'embarquer ? s'étonna Justine.

Sa remarque parut frapper Cécile Albert, dont les fins sourcils se

froncèrent :

— Tiens, c'est vrai, vous avez raison, elle aurait quand même pu faire ça...

Elle se détendit aussitôt et se remit à sourire :

— Mais au fond, ça lui ressemble tellement : Karine a toujours été un peu tête en l'air, vous savez ? Et puis, je suppose qu'elle devait être tellement excitée...

— Cette lettre de votre fille... vous pourriez me la montrer ? demanda doucement Justine Sandillon, s'attendant plus ou moins à un refus.

— Mais oui, bien sûr, il n'y a rien de secret dans tout cela, répondit au contraire Cécile Albert, en se levant. Suivez-moi : je l'ai lue dans la chambre de Karine et elle doit encore être sur son bureau...

Suivies par Aziz Ouarglah, les deux femmes remontèrent un petit couloir, dont la porte du fond était celle de la chambre de Karine. Un lit d'une place, une petite armoire Ikéa, un étroit bureau de même provenance, et, sur les murs, des posters de chanteurs et de groupes dont les noms ne dirent absolument rien à Justine Sandillon.

« Tu commences à te faire vieille, ma fille ! », se dit-elle, plutôt amusée.

— Voyons voir... Où est-ce que je l'ai mise, cette lettre ? murmurait Cécile Albert, en farfouillant vaguement sur le bureau en désordre. C'est curieux, j'étais sûr qu'elle était là...

Soudain, elle poussa une petite exclamation aiguë :

— Ah, mais non, que je suis bête ! Je suis venue la chercher hier soir pour la faire lire à mon mari et je l'ai rangée dans le tiroir à courrier de notre chambre ! Attendez-moi ici, je vais vous la chercher...

Lorsqu'elle eut disparu dans le petit couloir, Justine Sandillon se tourna vers son photographe afin de lui dire quelque chose. Elle le découvrit en train de feuilleter ce qui, à en juger par le format et la couverture fleurie, semblait bien être un journal intime « de jeune fille ».

— Dis donc, t'es pas gêné, toi, comme mec ! lui souffla-t-elle, en prenant un air réprobateur.

Puis, aussitôt :

— Regarde si tu trouves des trucs intéressants, ces jours derniers, je te fais signe si la mère revient...

Elle revint au bout d'une minute ou deux et Aziz reposa précipitamment le journal intime de Karine Albert à l'endroit exact où il l'avait pris.

— Tenez, la voilà ! dit Cécile Albert, en tendant à Justine Sandillon une feuille simple, écrite d'un seul côté, à l'encre bleu foncé.

Aziz Ouarglah s'approcha de Justine, afin de lire en même temps qu'elle par-dessus son épaule. Le texte, d'une écriture allongée et un peu penchée

vers la droite, ne comportait que quelques lignes :

Mes chers parents,

Tout ça va vous paraître un peu fou, mais je m'envole ce matin même pour... le Japon ! J'ai rencontré hier le patron (français) d'un grand hôtel de Tokyo, qui ouvre dans deux semaines un restaurant français et qui a absolument besoin de moi ! Tellement besoin qu'il a voulu que je reparte en même temps que lui, ce qui fait qu'avec toutes les formalités à régler, je n'ai même pas eu le temps de repasser à la maison !

Quand je serai arrivée, je vous dirai où m'envoyer quelques fringues, je vous dirai lesquelles. N'essayez pas de m'appeler en attendant car mon nouveau patron m'a prévenu que mon portable n'aurait pas de couverture : c'est moi qui vous appellerai dès que je pourrai.

Souhaitez-moi bonne chance ! Je vous embrasse très fort tous les deux.

Karine

— Eh bien, dites : ça en fait du changement, ça, en si peu de temps ! murmura Justine, tandis qu'Aziz lui prenait doucement la lettre des mains pour la relire de plus près.

— Ça, vous pouvez le dire ! s'exclama Cécile Albert. Sur le coup, ça nous a fait tout drôle, à mon mari et à moi, mais finalement, on se dit que c'est une drôle de chance que Karine a eue là. Et puis, peut-être que ça nous fera l'occasion de visiter le Japon, qui sait ?

Elle posa sa main sur l'avant-bras de Justine :

— En tout cas, pour votre reportage, je crains qu'il ne vous faille trouver quelqu'un d'autre...

— J'en ai l'impression aussi, sourit Justine, en fouillant dans la poche intérieure de sa veste. Bon, eh bien, je crois que nous allons vous laisser... Tenez, je vous laisse ma carte : ça me ferait plaisir que vous m'appeliez, dès que vous aurez des nouvelles de votre fille. Après tout, l'odyssée d'une jeune apprentie cuisinière au pays du Soleil Levant, ça peut être un excellent sujet de reportage aussi !

Elle se tourna vers son photographe :

— On y va, Aziz ?

Elle fut frappée de l'air sombre qu'affichait le jeune homme, qui paraissait plongé dans ses pensées.

— Je vous raccompagne... dit Cécile Albert, en les guidant vers la porte de l'appartement.

Durant le temps que prit la descente des deux étages, Aziz Ouarglah ne prononça pas une parole. Une fois sur le trottoir, Justine se planta devant lui, les yeux levés vers son visage toujours aussi fermé :

— On peut savoir ce qui ne va pas, beau mâle ? demanda-t-elle avec un sourire enjôleur.

Mais Aziz ne se dérida pas.

— Tu sais ce que c'est, mon hobby, en dehors de la photo ? demanda-t-il abruptement.

— Euh... non. Je te rappelle que je ne suis l'amour de ta vie que de très fraîche date ! Et alors, c'est quoi ?

— La graphologie.

— Hein ?

— Tu as bien entendu, reprit le photographe : je m'intéresse de très près, et depuis un bout de temps, à la graphologie. C'est passionnant, tu sais !

— Euh... oui, sans aucun doute, fit Justine, légèrement désarçonnée par cette embardée. Mais, en l'occurrence, je ne vois pas bien ce que...

Elle s'interrompit net, et ses pupilles se dilatèrent :

— Attends, attends un peu, là ! Est-ce que tu serais en train de me dire que...

— Tu as parfaitement compris, la coupa Aziz Ouarglah, les traits tendus et la voix vibrante : la personne qui a écrit la lettre que nous a montrée Cécile Albert n'est pas celle qui a rempli le journal intime dont j'ai lu quelques pages ! Ce qui ne peut signifier qu'une chose...

— Que cette lettre est un faux, souffla Justine Sandillon, et que, sans doute, Karine Albert n'est jamais partie pour le Japon ! Mais alors... où est-elle ?

CHAPITRE V



En ouvrant la porte du bureau des Affaires recommandées, au deuxième étage du 36 quai des Orfèvres, Géraldine Hébert fut contente de voir que ses deux supérieurs hiérarchiques préférés étaient déjà arrivés.

Le commandant Boris Corentin et le capitaine Aimé Brichot étaient chacun en train de pianoter (ou de « pitonner », comme aurait dit un Québécois...) sur son clavier d'ordinateur, un gobelet de café à portée de main.

— Salut, les garçons ! lança-t-elle, en se débarrassant de son blouson de cuir marron glacé. Il commence à faire plutôt frisquet, non ?

— M'en parlez pas ! renchérit aussitôt Aimé Brichot, qui adorait parler des variations atmosphériques. Ce matin, Jeannette a été obligée de mettre vingt minutes de chauffage dans la salle de bain pour la douche des enfants ! Ça promet pour cet hiver...

— C'est le réchauffement climatique ! ajouta Boris Corentin avec un petit sourire en coin. Sinon, ça va, Petit bonhomme ? Ta soirée a été moins agitée que celle d'avant-hier ?

— Une vraie nonne ! rigola Géraldine. J'étais au lit à dix heures... et les mains sagement au-dessus des draps !

— Je ne suis pas certain que les nonnes dorment toutes avec les mains au-dessus des draps... nota Corentin.

— C'est fini de blasphémer, oui ? fit mine de s'offusquer Aimé Brichot, qui avait toujours gardé au fond de lui une certaine nostalgie du catholicisme de son enfance.

Géraldine Hébert posa une fesse sur le coin du bureau de Boris Corentin :

— Grand chef, j'aimerais bien qu'on reparle sérieusement de ce que je t'ai raconté hier matin... la disparition de Karine Albert, à l'école de cuisine de Jonathan...

— Tu es sûre que ça en vaut la peine ?

— C'est quoi, cette histoire ? voulut savoir Aimé Brichot, occupé à nettoyer ses lunettes de myope, avec la petite peau de chamois qui ne le quittait jamais.

Géraldine commença par faire un résumé à l'intention de Brichot. Puis, elle se tourna vers Corentin :

— Justine est passée me voir en coup de vent, hier soir. Parce qu'elle avait de nouveaux éléments.

— Vas-y, Petit bonhomme, on t'écoute.

Géraldine exposa à ses deux collègues ce qui s'était passé au domicile des parents de Karine et le verdict « graphologique » qu'en avait tiré le photographe Aziz Ouarglah.

Quand elle eut terminé, la mine soucieuse, Boris Corentin garda le silence durant plusieurs secondes.

— Effectivement, finit-il par murmurer, ça commence à devenir très bizarre, cette affaire...

— On pourrait peut-être commencer par en parler à Baba ? suggéra Aimé Brichot, en lissant machinalement la pointe droite de sa moustache.

— Pas con, répondit Boris Corentin, en décrochant son téléphone de bureau.

Dix minutes plus tard, les trois inspecteurs se trouvaient dans le grand bureau de Charlie Badolini, envahi comme il se doit par la fumée des cigarettes que le commissaire divisionnaire s'obstinait à fumer, malgré l'interdiction officielle : il n'était pas corse pour rien...

— Ça va, vous n'êtes pas trop bousculés, en ce moment ? attaqua-t-il, en expédiant un gros nuage bleuté en direction du plafond jauni par des années de tabagisme.

Il avait dit ça d'un ton ironique, presque rogue. Comme s'il reprochait à ses subordonnés la non-activité momentanée des pervers en tous genres.

C'est ce qu'on appelait jadis, dans l'armée : la mauvaise foi du haut commandement...

Boris Corentin saisit la balle au bond :

— Justement, Monsieur le divisionnaire, Géraldine a peut-être trouvé de quoi nous occuper intelligemment...

Charlie Badolini lui adressa un sourire aimable :

— Eh bien, je vous écoute, Mademoiselle Hébert...

Une fois de plus, Géraldine redébobina sa petite histoire, en essayant d'être aussi convaincante que possible.

Quand elle eut terminé, Charlie Badolini prit le temps d'allumer une nouvelle brune sans filtre au minuscule mégot de celle qu'il venait d'achever.

— Évidemment, il y a des éléments troublants, dans tout ce que vous venez de nous exposer... finit-il par dire de sa voix éraillée. Seulement...

Il secoua sa cendre au-dessus du gros cendrier en onyx de son bureau de style Empire :

— Seulement, tout cela ne repose que sur les affirmations d'un photographe qui se proclame graphologue amateur : c'est tout de même léger, non ?

Aimé Brichot, très « chevalier blanc », crut bon de voler au secours de leur jeune coéquipière :

— Monsieur le divisionnaire, il n'est bien sûr pas question de foncer bille en tête avec aussi peu de biscuits. Mais il me semble qu'on pourrait sans grand dommage creuser un peu, discrètement... explorer les marges, si je puis dire...

Le visage fermé, Charlie Badolini se plongea dans ses réflexions, et aucun des trois inspecteurs n'eut l'imprudence d'en interrompre le cours.

— Bon, c'est d'accord, finit-il par dire, en relevant la tête. Puisque je n'ai rien de plus important à vous confier pour le moment, voyez ce que vous pouvez glaner. Mais pas d'excès de zèle, hein ! Vous me tenez au courant...

Ça, c'était l'une des deux ou trois phrases rituelles de Charlie Badolini pour signifier à ses subordonnés : « Il serait temps de vous transporter ailleurs que dans mon bureau, j'ai autre chose à faire... » Ce que firent les trois inspecteurs avec un ensemble presque parfait.

— On commence par quoi ? demanda Aimé Brichot, lorsqu'ils furent de retour aux Affaires recommandées.

— Je suggère que Géraldine appelle à l'école de Jonathan en se faisant passer pour une amie de Karine Albert qui chercherait à la joindre : le but étant d'en savoir un peu plus sur ce fameux hôtel tokyoïte où elle est censée être embauchée.

— On ne dit pas « tokyoïte » ? s'étonna Géraldine.

— On dit les deux ! répondit Boris Corentin, avant de se tourner vers Aimé Brichot :

— Toi, Mémé, tu fouilles dans nos fichiers, histoire de voir si on a quelque chose sur ces *Papilles de la nation*. Quel nom à la con, entre parenthèses...

— Et toi, tu fais quoi ? s'enquit Aimé Brichot.

— Je vais appeler cette chère Justine pour qu'elle me donne les coordonnées de son photographe : j'aimerais bien en savoir un peu plus sur ses conclusions de graphologue amateur...

Géraldine eut un petit sourire ironique, où perçait une petite pointe de jalousie :

— Tu parles, Grand chef ! Dis plutôt que tu as envie de voir cette salope

de Justine en tête-à-tête, oui ! Si tu crois que je ne vois pas clair ! Ben... où tu vas ?

Déjà la main sur la poignée de la porte, Boris Corentin se retourna avec un petit sourire :

— Je vais téléphoner du bar du Palais : ça me fera l'occasion de prendre un café tranquille, loin de tes insinuations mesquines, Petit bonhomme !

Boris Corentin fut de retour une vingtaine de minutes plus tard dans le bureau des Affaires, recommandées, ses coups de téléphone passés. Les deux autres l'attendaient, avec une certaine impatience lui sembla-t-il.

Géraldine attaqua bille en tête :

— Alors, Grand chef ? Tu as obtenu un rencart avec Justine ? Tu lui as fait le coup du dîner en amoureux ?

Elle souriait, bien sûr, et avait pris le ton de la plaisanterie, mais, au fond, Boris Corentin se rendait bien compte qu'elle aurait vu d'un très mauvais œil que son « Grand chef » eût effectivement un rendez-vous avec sa meilleure amie : la « féminophilie », apparemment, n'empêchait pas la jalousie vis-à-vis de l'homme...

— Et quand bien même cela serait ? asticota-t-il sa jeune collègue. Tu aurais quelque chose à y redire ?

— Non, non, bien sûr ! assura Géraldine, sur un ton qui disait exactement l'inverse.

— Bref, cette adorable Justine m'a donné le numéro de son photographe, Aziz Ouarglah – très sympathique, ce garçon, du reste... –, lequel m'a fait l'effet d'être parfaitement sûr de lui : la lettre qu'il a lue ne peut pas, d'après lui, avoir été tracée par la même main qui a écrit le journal intime de Karine Albert. Il se dit prêt à être confronté à tous les graphologues professionnels que l'on voudra bien lui opposer.

— Il faudra peut-être en venir là, d'ailleurs... fit observer Aimé Brichtot, qui dansait d'un pied sur l'autre depuis le retour de Corentin dans le bureau.

— Possible, admit celui-ci. Bon, et de votre côté ? Petit bonhomme, à toi l'honneur...

— Échec total, si l'on peut dire, répondit Géraldine Hébert. On m'a baladée un moment de poste en poste, comme d'habitude, mais j'ai fini par obtenir de parler à la directrice de l'école, une certaine...

Elle jeta un coup d'œil rapide sur le bloc-notes posé devant elle, sur le bureau :

— Une certaine Marie-Ange Lectoure. Elle m'a affirmé que Karine Albert ne leur avait pas communiqué le nom de l'établissement où elle allait désormais travailler.

Boris Corentin eut un léger sursaut :

— Ah ? C'est tout de même bizarre, non ?

— D'après la Marie-Ange en question, pas tant que ça, répondit Géraldine. Karine devait savoir, toujours d'après elle, que l'école déteste perdre ses élèves en cours d'année, ce qui expliquerait qu'elle en ait dit le moins possible.

— Ouais, admettons... Et de ton côté, Mémé ?

— Il y a une touche, déclara Brichot, visiblement ravi d'avoir enfin la parole. On a un dossier sur ces fameuses *Papilles de la nation*, figure-toi !

— Raconte...

— Il y a deux ans, le commissariat de Saint-Cloud a reçu une lettre anonyme prétendant que les responsables de l'école organisaient régulièrement, je cite, des « partouzes avec drogue », où se rencontraient des élèves et des adultes venus de l'extérieur. Le Ciat a fait remonter le dossier jusqu'ici et on a ouvert une enquête.

— Conclusions ? demanda Corentin.

— Rien, *nada*, néant. Apparemment, c'était du vent. L'enquête a conclu à une blague ou à une tentative de vengeance d'un ancien élève, peut-être un qui s'est fait virer ou quelque chose comme ça.

— Qui s'est occupé de l'enquête ?

— Collobert.

— Et tu n'as pas essayé de le joindre pour qu'il nous en dise un peu plus ? s'étonna Boris.

— J'allais le faire quand tu es revenu, imagine-toi !

— Eh bien, fais-le maintenant. S'il est dans les murs, demande-lui de passer ici...

— C'est qui, ce Collobert ? demanda Géraldine Hébert, tout en remontant de l'index ses petites lunettes rondes et cerclées d'or sur son nez retroussé.

— Capitaine Nicolas Collobert, récita Boris Corentin. Entré à la BM il y a sept ou huit ans. Excellent enquêteur, très consciencieux, malin, presque retors, je dirais. Sur le plan humain, c'est une autre affaire : il ne fait pas grand-chose pour se faire apprécier et, du coup, il ne l'est pas tellement. Surtout des femmes, d'ailleurs...

— Il sera là dans cinq minutes, annonça Aimé Brichot en raccrochant son téléphone. Il a juste un coup de fil important à passer avant...

Effectivement, quelques minutes plus tard, deux coups étaient frappés à la porte.

— Oui ! fit Corentin d'une voix sonore.

La porte s'ouvrit sur un petit homme d'une maigreur invraisemblable, au visage tout en longueur.

— Entre, Collobert ! l'invita Boris Corentin en venant au-devant du capitaine. Tu connais Mémé, évidemment. (Les deux policiers se serrèrent la

main.) Est-ce que tu as déjà eu l'occasion de croiser le lieutenant Hébert ? Géraldine, je te présente Nicolas Collobert.

— De la croiser, oui, répondit celui-ci. Et avec grand plaisir encore ! Mais de lui parler, jamais...

Géraldine prit la main qui se tendait avec une certaine réticence, et elle retira très vite la sienne. Elle comprenait d'un coup pourquoi les femmes de la brigade n'aimaient pas le capitaine Collobert.

« Visqueux » : c'était le mot qui lui était spontanément venu à l'esprit, à son propos. Il avait une manière de la détailler, de s'attarder sans en avoir l'air sur certaines parties de son corps, une façon de fixer un peu trop intensément sa bouche qui déplut fortement à Géraldine.

Elle retint le sourire qui lui montait aux lèvres.

Lorsqu'elle lisait, enfant, le Journal de Mickey, elle s'amusait toujours beaucoup des deux signes « \$ » qui apparaissaient dans les yeux de l'oncle Picsou lorsqu'il voyait des pièces d'or ou des billets de banque.

Eh bien, à présent, tandis qu'il lui souriait d'un air mielleux, c'était deux phallus en érection qui venaient d'apparaître dans ceux de Nicolas Collobert.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? s'enquit aimablement ce dernier.

Boris Corentin le lui expliqua en deux mots, mais sans entrer dans les détails, juste pour pouvoir lui poser la question importante, à savoir pourquoi il avait clos son enquête concernant *Les Papilles de la nation*.

— Mais... tout simplement parce qu'il n'y avait rien ! répondit Collobert, l'air très étonné. J'étais même un peu furieux d'avoir passé une semaine là-dessus, à interroger à peu près tout le monde, tout ça pour me retrouver avec une outre gonflée de vent ! Il m'avait semblé, alors, que nos chers collègues de Saint-Cloud auraient pu faire ça eux-mêmes !

— Tu as réussi à savoir qui avait envoyé la lettre anonyme ? demanda Aimé Brichot.

— Rien à faire, mon vieux ! La lettre et l'enveloppe avaient été imprimées sur ordinateur, lequel n'était même pas un de ceux dont disposait l'école à ce moment-là. Du reste, après avoir rencontré Alain et Marie-Ange Lectoure, je me doutais bien que tout cela ne tenait pas : ils sont très sérieux, ne vivent que pour leur école, et ne semblent pas du tout du genre à se lancer dans des conneries pareilles. Du reste, elle est née Saint-Clar, elle est d'une excellente famille, très bourgeoise et tout...

Boris Corentin se retint d'objecter que ça ne voulait pas forcément dire grand-chose...

Il se contenta de remercier Nicolas Collobert pour son aide. Celui-ci sortit, non sans un dernier regard très appuyé en direction de Géraldine Hébert.

— Beurk ! Il est limite dégoulinant, votre pote ! déclara celle-ci dès qu'il

eut disparu. J'avais l'impression qu'il me tripotait avec ses yeux !

Boris Corentin eut un petit sourire en coin :

— Oui, je crois que c'est en gros ce que lui reprochent les femmes de chez nous !

— Et aussi celles des brigades limitrophes ! renchérit Aimé Brichot, en riant franchement.

— J'aimerais pas le croiser la nuit dans une ruelle déserte ! conclut Géraldine, avant d'ajouter : bon, si on passait à la suite du programme ?

— J'allais le dire, appuya aimé Brichot. Que préconise notre « Grand chef », comme dirait certaine ?

Boris Corentin fit mine de ne pas avoir perçu l'ironie de la question de son coéquipier.

— Collobert est peut-être « limite dégoulinant », mais c'est un excellent flic. Par conséquent, on doit pouvoir lui faire confiance, concernant cette vieille affaire de lettre anonyme. Qui, de toute façon, n'a *a priori* rien à voir avec la disparition de Karine Albert...

Il allait poursuivre, mais il en fut empêché par l'intervention de Géraldine Hébert :

— Tu ne penses pas qu'on pourrait quand même essayer de retrouver quelques-uns des jeunes qui fréquentaient les *Papilles de la nation* il y a deux ans ? Histoire de se faire une opinion par nous-mêmes ?

Il y eut un silence dans le bureau, seulement perturbé par le mugissement d'une péniche, sur la Seine toute proche.

— Ouais, on peut en effet faire ça, ne serait-ce que pour ne laisser aucun point d'interrogation derrière nous, finit par admettre Boris Corentin.

Mais il avait l'air de douter fortement de l'intérêt de ce complément d'enquête.

CHAPITRE VI



— Christelle est là, Madame...

Marie-Ange Lectoure finit de rédiger la phrase qu'elle avait commencée, sans se presser, avant de consentir à lever les yeux vers Clotilde Véron. Laquelle, habituée à être traitée de la sorte par sa directrice, attendait patiemment à côté de la porte du grand bureau donnant sur la « cour d'honneur » de la propriété de Saint-Cloud.

— Très bien, faites-la entrer, Clotilde, finit par dire Marie-Ange, en repoussant son fauteuil à un mètre de son bureau en merisier massif.

Clotilde Véron disparut dans le couloir et revint quelques secondes plus tard, poussant devant elle une grande fille brune, aux longs cheveux brillants et épais. Elle avait un visage ovale, de grands yeux noirs très lumineux, des sourcils assez épais et bien dessinés, une bouche presque trop grande et des lèvres superbement ourlées, sur lesquelles flottait une sorte de petit sourire de défi, qui donna aussitôt à Marie-Ange Lectoure l'envie de la gifler.

Regardée rapidement, Christelle pouvait paraître mince, mais si on la détaillait, on s'apercevait que sa poitrine était plutôt abondante, ses cuisses rondes, ses hanches bien marquées et sa croupe parfaitement rebondie.

Elle était vêtue d'une jupe bleue qui lui arrivait à peine à mi-cuisses et d'un tee-shirt sans forme qui, bâillant sur le devant, laissait voir presque la moitié supérieure de sa poitrine. Elle avait une peau magnifique, à la fois laiteuse et satinée, qui appelait la caresse – du moins dans l'esprit toujours en éveil de Marie-Ange Lectoure...

Elle venait d'avoir 20 ans trois semaines plus tôt.

Marie-Ange la laissa s'avancer jusqu'à environ deux mètres de son bureau, puis, d'un geste de la main, sans un mot, lui fit signe de stopper – ce que Christelle fit, sans quitter son agaçant petit sourire supérieur.

Durant une longue minute, Marie-Ange la détailla dans un silence total,

des pieds à la tête, s'attardant ostensiblement sur les parties les plus spécifiquement féminines de son corps élancé. Pour une mise en condition.

Marie-Ange n'avait jamais pensé à Christelle, pour participer à l'une ou l'autre de leurs « petites soirées ». D'abord parce qu'elle la trouvait un peu trop froide, trop distante ; et ensuite parce qu'elle estimait avoir son « quota » de volontaires pour l'année scolaire.

Seulement, il s'était produit deux événements, quasi simultanément, qui avaient changé la donne.

D'abord, il fallait bien songer à remplacer Karine Albert, sous peine de déséquilibre entre les garçons et les filles proposés à la convoitise et aux fantasmes des invités.

(D'autant que, parmi les garçons, l'un venait de l'avertir qu'il ne souhaitait plus participer aux soirées, tout en jurant ses grands dieux qu'il resterait muet comme une tombe à leur sujet. Il fallait donc trouver aussi un nouvel élève pour remplacer celui-là...)

Ensuite, le hasard avait voulu que, la veille, Alain Lectoure découvre Christelle dans l'un des garde-manger – celui où étaient stockés les légumes frais – en compagnie de deux élèves de seconde année.

L'un la pénétrait à grands coups de reins, tandis qu'elle engloutissait la verge de l'autre dans sa bouche, avec une gourmandise et un allant qui faisaient plaisir à voir.

Marie-Ange était très contente du réflexe qu'avait eu alors son mari, d'aller discrètement chercher son appareil photo numérique afin d'immortaliser la scène. Ensuite, se gardant bien de déranger le trio plongé dans son délire érotique, il était venu avertir sa femme.

Tout en demeurant obstinément silencieuse, Marie-Ange Lectoure ouvrit le premier tiroir de son bureau et jeta un coup d'œil appréciateur au tirage sur papier que son mari avait imprimé, à partir de la photo qu'il avait prise de Christelle Maupuis et de ses deux partenaires.

Pas de doute : on la reconnaissait parfaitement bien – presque du travail de pro...

— Vous vouliez me parler ? finit par demander Christelle sur un ton ostensiblement ennuyé, en repoussant ses longs cheveux souples et brillants derrière son épaule. C'est que j'ai pas tout l'après-midi, moi...

« Vas-y, fais ton insolente, ma fille, songea Marie-Ange, plus amusée qu'autre chose. Tu vas vite en rabattre, crois-moi... »

La directrice savait que la photo qui se trouvait dans son tiroir constituait une carte maîtresse. Une heure plus tôt, elle avait repris le dossier personnel de Christelle pour l'étudier soigneusement.

Les Maupuis étaient une famille très stricte, catholique de stricte observance, ne plaisantant pas avec la tenue et la morale. Et, malgré les airs

affranchis qu'elle se donnait, il ressortait de son dossier que Christelle avait toujours filé doux devant l'autorité de son père. Lequel, en plus, était son seul moyen de survie financière...

Marie-Ange Lectoure finit par relever lentement la tête et plonge ses grands yeux bleu foncé dans ceux de son élève. Laquelle soutint son regard.

— J'ai quelque chose à te proposer, Christelle... Quelque chose de très intéressant...

La grande brune s'efforça de ne marquer aucune réaction, mais une petite lueur d'intérêt s'alluma d'un coup dans ses prunelles sombres.

— Nous organisons régulièrement, ici même, à l'école, de petites soirées pour certains de nos amis, triés sur le volet, reprit Marie-Ange. Cela présente un gros avantage pour les élèves que vous êtes, puisque ce dîner, comme tu le sais sans doute, ce sont certains d'entre vous qui le préparent : cela vous fait un entraînement « en temps réel », si je puis dire, pour votre futur métier. Mais ce n'est pas tout...

Marie-Ange sortit la photo de son tiroir et se mit à jouer négligemment avec, mais sans que Christelle puisse voir de quoi il s'agissait : le moment n'était pas venu encore.

— Pour que ces dîners soient pleinement réussis, il faut aussi qu'il y ait des garçons et des filles pour assurer le service en salle. Ceux-là, nous les choisissons avec beaucoup de soin, car, au fond, tout dépend d'eux. Il faut qu'ils soient stylés, agréables à regarder et, surtout, prêts à satisfaire les moindres désirs de nos invités. Comme les critères de sélection sont très sévères, la compensation financière est à la hauteur : cent cinquante euros pour la durée de la soirée.

Christelle allait dire quelque chose, mais Marie-Ange fut plus rapide qu'elle :

— J'ajoute que ce n'est pas le seul avantage. Dans ces dîners, il y a presque toujours des grands chefs, des « étoilés » : se faire remarquer par eux, dans le cadre informel d'une soirée, peut être un très bel accélérateur pour une carrière débutante. Certains élèves qui ont servi à ces dîners, par le passé, m'en remercient encore aujourd'hui, à cause des rencontres décisives qu'ils y ont faites. Alors, qu'en penses-tu ?

— J'en pense, répondit Christelle du tac au tac, que cent cinquante euros pour servir trois assiettes à table, chose qui est comprise dans notre cursus et qu'on est donc censé apprendre gratuitement à faire, ça doit forcément cacher quelque chose. Il est où, le piège, Madame la directrice ?

Marie-Ange Lectoure eut un petit sourire appréciateur : cette fille était plus maligne et plus vive qu'elle ne l'aurait cru : bon point pour elle...

— Il n'y a absolument aucun piège, tout est annoncé d'avance. Je viens d'ailleurs de te le dire, mais tu n'as sans doute pas fait attention : il faut que les garçons et les filles qui assurent le service soient prêts à satisfaire les

moindres désirs de nos invités, hommes ou femmes...

Les yeux de Christelle Maupuis s'agrandirent, elle entrouvrit la bouche, puis un sourire sarcastique apparut sur ses lèvres pulpeuses et brillantes. Marie-Ange sut alors que son élève venait de comprendre de quoi il s'agissait.

— En somme, vous me demandez de faire la pute, lors de vos petits dîners-partouzes, c'est bien ça ? Je présente une assiette joliment décorée à M. le préfet et, pendant que je lui explique le détail de ce qu'il va goûter, il en profite pour me glisser deux doigts dans la chatte !

— On n'est pas obligé de tomber dans la vulgarité, répondit très calmement la directrice, mais en gros c'est quelque chose comme ça, oui...

Christelle Maupuis fit un pas en avant et se pencha vers Marie-Ange Lectoure :

— Eh bien, dans ce cas, il est inutile de compter sur moi pour participer à vos petites cochonneries !

Marie-Ange ne se démonta pas.

— Pourtant, j'ai cru comprendre que tu étais assez chaude et que tu aimais bien te faire sauter, non ? dit-elle en déposant sur le coin de son bureau, juste sous les yeux de Christelle, la photo où on la voyait en pleine action.

Pour la première fois depuis son entrée dans le bureau, Christelle perdit pied. Marie-Ange vit le sang se retirer de son visage, et sa lèvre inférieure se mettre à trembler légèrement, tandis que ses poings se serraient.

— Quel est l'enfoiré qui a pris cette photo ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

— Quelle importance ? répondit Marie-Ange avec une certaine insouciance. Ce qui compte c'est ce que ton père en pensera lorsqu'il la recevra au courrier...

Il y eut un silence lourd dans le bureau. De l'autre côté des grandes fenêtres, le vent sifflait en agitant furieusement les branches des grands arbres.

— Cent cinquante euros, c'est de l'arnaque, finit par murmurer Christelle : j'en veux deux cent cinquante...

Marie-Ange Lectoure réprima son sourire de triomphe : elle avait gagné la partie !

— Tu en auras deux cents, parce que je suis trop bonne et que tu me plais beaucoup, répondit-elle d'une voix nette. Et si tu n'es pas contente, je ne te retiens pas : ton père aura la photo dans deux jours.

Comme elle n'avait livré qu'un dérisoire baroud d'honneur, Christelle céda tout de suite :

— Bon, OK pour deux cents. Mais j'aimerais bien savoir en quoi ça consiste exactement, vos « petites soirées »...

Marie-Ange croisa lentement les jambes, faisant glisser l'un des pans de

sa robe fendue, ce qui dévoila ses cuisses presque jusqu'en haut. Elle surprit le regard de son élève sur sa peau nue et réprima un sourire.

— Je pense que tu l'as très bien compris, en quoi ça consiste. Nous avons des amis très influents, et parfois même haut placés, qui adorent joindre les joies de la chair aux plaisirs de la chère : tes camarades et toi seront là pour les satisfaire sur les deux plans. Ce qu'on attend de vous tient en deux mots qui ne sont contradictoires qu'en apparence : docilité et enthousiasme. Ils se complètent admirablement.

— Bref, si un homme a envie de me baiser, je dois lui présenter mon cul ? résuma crûment Christelle.

— Un homme... ou une femme ! Tu as déjà fait l'amour avec des filles, Christelle ?

La question ne parut pas du tout choquer la belle brune. Elle haussa les épaules :

— Ben oui, comme tout le monde. C'est pas ce que je préfère, mais ça peut être sympa...

— C'est parfait ! Et puis, tu sais, ce que je te disais tout à l'heure, ce n'était pas du flan : les garçons et les filles qui ont participé à ces soirées, les années précédentes, n'ont eu qu'à s'en féliciter, sur le plan de leur carrière ! Je connais même deux filles qui ont fait, grâce à ça, de très beaux mariages. Enfin, beaux, je ne sais pas, mais riches, en tout cas !

Tout en parlant, Marie-Ange surveillait Christelle du coin de l'œil. Et celle-ci lui paraissait de plus en plus intéressée par les perspectives qu'elle lui faisait miroiter. Il lui sembla même, à une certaine rougeur qui venait à présent colorer son visage, que son élève commençait à trouver l'idée non seulement intéressante, mais également excitante.

— Bien, c'est pas tout ça, mais il se trouve que nos amis – qui paient très cher pour avoir le privilège de vous connaître –, sont très exigeants sur la beauté des garçons et des filles que nous leur présentons. Par conséquent...

Marie-Ange tourna la tête vers Clotilde Véron :

— Clotilde, veuillez déshabiller cette jeune fille, je vous prie, que nous puissions apprécier ses charmes...

— Eh ! oh ! ça va pas la tête ? se rebiffa Christelle, en faisant un pas en arrière.

Le visage de Marie-Ange Lectoure se ferma brutalement et son regard devint d'une dureté minérale :

— Bon, maintenant, ça suffit ! siffla-t-elle. Tu as accepté le marché, alors maintenant tu vas jusqu'au bout ! Sinon, tu connais les conséquences !

Sa voix se radoucit brusquement et elle eut un petit sourire trouble :

— Et puis, l'épreuve n'est pas aussi pénible que ça, tu vas voir ! Allons, détends-toi, ma chérie... On est entre femmes, après tout...

Ce disant, elle décroisa lentement ses jambes ; suffisamment lentement pour que Christelle ait le temps de constater qu'elle ne portait rien sous sa robe fendue.

— Vous êtes... vous êtes une vraie rousse ? remarqua la jeune brune, sur un ton nettement moins agressif. J'aurais jamais cru, tiens, c'est marrant...

— Tu auras l'occasion de le vérifier si tu en as envie, répondit simplement Marie-Ange, avec un sourire qui se voulait complice, pour ne pas dire tentateur. Bon, Clotilde, à toi de jouer, ma fille ! Quant à toi, Christelle, approche-toi donc plus près de moi...

En s'entendant de nouveau tutoyer, Clotilde Véron eut un petit frisson le long de la colonne vertébrale : cela signifiait qu'elle allait participer à ce qui devait suivre...

Apparemment résolue à « jouer le jeu » franchement, Christelle fit deux pas en avant, jusqu'à ce que son genou effleure celui de la directrice.

Clotilde vint se placer à sa droite. Puis, saisissant le bas du tee-shirt de Christelle, elle le releva lentement, découvrant d'abord son ventre parfaitement plat, puis la masse laiteuse de ses seins, emprisonnés dans un soutien-gorge presque transparent, qui laissait voir les larges aréoles brunes. Christelle leva complaisamment les bras, pour permettre à la gouvernante de faire passer le vêtement par-dessus sa tête. Puis, un petit sourire faraud aux lèvres, elle regarda Marie-Ange bien en face et rejeta les épaules en arrière afin de faire saillir davantage sa lourde poitrine.

Mais, déjà, Clotilde s'affairait dans son dos à dégrafer son soutien-gorge, lequel partit rejoindre le tee-shirt sur le parquet, aussi silencieusement.

La poitrine ainsi libérée frissonna, ne s'affaissant qu'imperceptiblement, les mamelons braqués sur Marie-Ange, dont les pupilles s'étaient dilatées sous l'effet du trouble qui s'était emparé d'elle.

— Tu as des seins magnifiques... souffla la directrice, en posant machinalement sa main sur le mollet de Christelle, qui se laissa caresser complaisamment. Clotilde, soupèse-les, jauge leur fermeté. Et fais-moi saillir ces jolis mamelons !

Se trouvant déjà dans le dos de Christelle, la gouvernante n'eut qu'à entourer son buste de ses bras pour venir plaquer ses deux mains sur les seins superbes. Elle les palpa doucement, éprouvant leur élasticité ferme, les faisant remonter vers la gorge, les pressant l'un contre l'autre.

Puis, elle saisit délicatement les mamelons encore assoupis entre le pouce et l'index et entreprit de les faire rouler sur eux-mêmes. Presque aussitôt, les deux petits bourgeons de chair se mirent à darder, doublant presque de volume, tandis que Christelle se mordait la lèvre pour ne pas se mettre à soupirer d'aise sous la double caresse.

— À la bonne heure ! s'exclama Marie-Ange d'une voix étouffée. Tu réagis très vite à la caresse ! C'est bien, les hommes adorent ça ! Et pas

qu'eux, d'ailleurs... Je suis presque sûre que tu commences déjà à mouiller ta culotte, petite cochonne de mon cœur !

Sous l'effet de l'excitation qui s'emparait d'elle, Marie-Ange perdait toute retenue. Non sans une certaine fierté, Christelle constata que le visage de la directrice s'était brusquement empourpré et qu'elle la dévorait d'un regard crépitant de désir, dégoulinant de lubricité.

Christelle avait dit vrai lorsqu'elle avait prétendu n'être pas spécialement attirée par les femmes. Seulement, il y avait une chose à laquelle elle n'avait jamais su résister, et c'était au désir qu'elle faisait naître chez autrui. Cela lui donnait une sensation de puissance, de pouvoir sur l'autre. Ce qui la grisait. Si bien que, comme quelqu'un qui s'étourdit d'alcool, il lui en fallait toujours plus.

C'est donc avec une sorte de gratitude mêlée d'excitation qu'elle entendit la phrase prononcée par Marie-Ange Lectoure à l'adresse de la gouvernante :

— Allez continue, toi ! enlève-lui vite sa jupe et sa culotte ! J'ai très hâte de découvrir toutes les merveilles qui se cachent là-dessous...

Clotilde, dont le visage était à peine moins rouge que celui de sa patronne, s'accroupit à droite de Christelle. Elle fit descendre la petite fermeture Éclair latérale qui retenait la jupe sur ses hanches convexes.

Lorsque le vêtement tomba à terre, Christelle ne portait plus qu'une petite culotte arachnéenne, laissant deviner un pubis de jais, impeccablement taillé.

Clotilde tourna vers la directrice son visage empourpré, afin de savoir si elle devait aussi faire descendre cet ultime vêtement le long des cuisses fuselées.

Marie-Ange Lectoure se contenta d'un petit signe de tête pour marquer son assentiment.

Clotilde saisit l'élastique de la petite culotte à deux mains et, avec une lenteur calculée, la fit descendre jusqu'aux chevilles de Christelle. Laquelle se débarrassa de la minuscule lingerie d'un petit coup de pied négligent.

— Est-ce qu'elle mouille ? demanda Marie-Ange, avec une brutalité voulue.

Clotilde glissa sa main entre les cuisses que Christelle écarta complaisamment.

— Non, pas encore, Madame... souffla la gouvernante, de plus en plus rouge.

— Eh bien, branle-la ! ordonna Marie-Ange, tout en ouvrant ses propres cuisses, afin de bien dévoiler aux regards des deux femmes le buisson ardent de son intimité.

Tandis que les doigts de Clotilde commençaient de fourrager doucement dans le sexe de Christelle, Marie-Ange laissa filer sa propre main en direction de son entrejambe et, de l'index et du majeur, écarta les replis nacrés de sa

corolle intime afin de dégager le bouton dur niché tout en haut.

À présent, les doigts de Clotilde Véron produisaient un discret clapotis qui disait assez que Christelle ne restait pas insensible à ses attouchements. Du reste, le visage de la jeune fille s'était vivement coloré, lui aussi, et sa respiration s'était faite d'un coup plus saccadée.

— Tu aimes ça, hein ? murmura Marie-Ange, qui avait carrément plongé deux doigts dans son propre sexe béant et trempé de rosée amoureuse. Tu aimes te faire branler, non ? Tu es une vraie cochonne !

Christelle ne jugea pas utile de répondre. De fait, sous les doigts diaboliquement habiles de la gouvernante, elle sentait le plaisir monter en elle de façon irrésistible et délicieuse. Et la perspective de devoir faire l'amour avec la splendide rousse qui se masturbait juste sous ses yeux, lui semblait de plus en plus enviable...

Comme si elle avait perçu les désirs secrets de son élève, Marie-Ange avança la main vers elle et la posa sur sa cuisse droite. Puis, lentement, elle remonta par-derrière afin de lui caresser les fesses.

Instinctivement, Christelle se cambra, creusa les reins, afin d'inciter la directrice à poursuivre plus avant ses explorations. Ce que celle-ci s'empressa de faire, glissant ses doigts dans la profonde vallée tiède et moite qui séparait les deux hémisphères de chair blanche et douce.

Christelle eut un petit sursaut lorsque le pouce de Marie-Ange viola l'étroite ouverture de ses reins. Mais, aussitôt, elle se mit à exhaler de longs soupirs de plus en plus sonores, cependant que les deux femmes s'activaient chacune sur un orifice de son corps survolté.

Ce fut Christelle qui jouit la première. L'orgasme fut si violent qu'elle fut obligée de s'accrocher au coin du bureau pour ne pas s'écrouler sur le parquet.

Dès qu'elle vit le plaisir submerger son élève, Marie-Ange Lectoure accéléra les mouvements de son poignet, enfonçant carrément tous ses doigts regroupés en faisceau dans le puits dilaté de son propre sexe.

Très vite, ses râles et ses cris de plaisirs se mêlèrent à ceux de Christelle, dont elle continuait de distendre et de pilonner l'anus avec une sauvage énergie.

Au point que Christelle ne savait plus laquelle des deux femmes lui procurait le plus de plaisir, entre celle qui frottait vigoureusement son clitoris gorgé de sang et l'autre qui dilatait de ses doigts son petit orifice d'une manière qu'elle n'aurait pas cru possible.

Christelle s'était déjà fait sodomiser plusieurs fois, par tel ou tel de ses petits copains. Mais elle le faisait surtout pour leur être agréable et elle-même n'en ressentait pas grand plaisir. Tandis que là... C'était divin !

Seule Clotilde n'avait pas joui, s'oubliant elle-même pour ne se consacrer qu'au corps de Christelle.

Lorsque celle-ci eut récupéré un semblant de calme, elle commença de se rhabiller avec des gestes lourds et encore un peu maladroits.

— Il va de soi que tu ne dois parler de tout cela à personne ! avertit Marie-Ange Lectoure, tout en rabattant les deux pans de sa robe sur ses cuisses. Même pas à ta meilleure copine, c'est bien compris ?

— J'ai pas de meilleure copine ! se contenta de répondre Christelle, avec un petit sourire méprisant. De toute façon, j'ai toujours su voir où était mon intérêt...

— C'est parfait, tu peux filer, maintenant ! dit la directrice, d'un ton redevenu sec et autoritaire. La prochaine « petite soirée » aura lieu dans quatre jours, sauf empêchement de dernière minute, bien entendu.

— Je serai prête, répondit simplement Christelle avant de quitter la pièce.

Dès qu'elles furent seules, Marie-Ange tourna la tête vers Clotilde :

— Le problème des filles est donc réglé. Reste celui du garçon. Il est là, le petit blond très mignon que je t'ai demandé de convoquer pour le « sonder » ?

— Oui, il attend dans mon bureau, répondit Clotilde Véron. Je vais le chercher ?

— Mais évidemment ! répondit Marie-Ange Lectoure en se levant brusquement de son fauteuil. On ne va tout de même pas le faire attendre des heures, ce charmant jeune homme ! Cela risquerait de le braquer...

Clotilde allait quitter la pièce, lorsque la directrice la héla :

— Au fait, il s'appelle comment, déjà, notre candidat ?

— Kepler, répondit Clotilde Véron, sans même se retourner. Jonathan Kepler.

CHAPITRE VII



— Putain ! c'est pas de la baraque de RMistes, ça !

L'exclamation d'Aziz Ouarglah fit sourire Justine Sandillon. Qui devait bien admettre qu'elle-même était assez épatée par ce qu'ils venaient de découvrir, au dernier détour de l'allée conduisant de l'entrée du parc jusqu'à la splendide demeure, de style vaguement victorien, qui abritait l'école de cuisine, *Les Papilles de la nation*.

La veille, en fin de journée, elle avait réussi à convaincre son rédacteur en chef que ce reportage sur le « boom » des écoles de cuisine était une bonne idée. Et, naturellement, elle avait décidé de commencer par *Les Papilles de la nation*.

Justine avait également obtenu de pouvoir travailler avec le pigiste Aziz Ouarglah, et elle était ravie à l'idée de l'avoir « sous la main » durant plusieurs jours... voire plusieurs nuits, en cas de fortes affinités.

Elle avait rendez-vous avec Marie-Ange Lectoure à onze heures. Comme elle le faisait parfois, elle avait omis de préciser qu'elle viendrait avec un photographe, ce qui devait permettre à Aziz de se promener un peu dans l'école en toute liberté. Si quelqu'un lui demandait ce qu'il faisait là, il pourrait toujours répondre qu'il était avec elle, que Madame la directrice était au courant, etc.

— Je pense que le mieux est que je me présente seule à l'entrée principale, dit Justine Sandillon, pendant que tu furètes un peu à droite et à gauche. On n'a qu'à dire qu'on se retrouve à la grille du parc quand on a fini...

— Ça marche pour moi ! répondit Aziz avec un grand sourire. Je vais faire quelques repérages de mon côté...

— Et du gringue aux petites élèves ! ajouta Justine, elle-même surprise de sa remarque.

— Tu ne vas quand même pas commencer à être jalouse ? demanda Aziz

sans cesser de sourire, mais avec une petite nuance de moquerie.

— Mais non, je déconne ! Allez, à plus...

Justine suivit du regard la silhouette masculine qui s'éloignait tranquillement vers l'extrémité de la somptueuse demeure, avant de disparaître sur son côté droit. Elle soupira profondément. Celui-là, elle était vraiment contente d'avoir mis la main dessus. Et elle se rendait compte qu'elle n'aurait rien contre le fait de le garder un peu...

« Il faudra que j'en parle à Didine, songea-t-elle.

Elle est toujours de bon conseil, dans ces affaires-là. Et puis, au moins, elle, je suis sûre qu'elle ne me le piquera pas ! »

Parvenue au haut des quatre marches du perron en demi-lune, Justine négligea la sonnette et ouvrit la porte de bois plein. Elle donnait sur un grand hall carrelé, d'où partaient trois couloirs et un grand escalier tournant.

Elle avisa un groupe de trois filles et un garçon, qui débouchait de l'un des couloirs au moment où elle entra. Elle s'avança vers eux, sourire aux lèvres :

— Pardon, vous pouvez me dire où se trouve le bureau de M^{me} Lectoure ?

— Si vous venez pour vous inscrire, j'ai peur que vous soyez un peu à la bourre ! dit le garçon, plutôt mignon dans le genre éphèbe, avec un large sourire.

Sourire que Justine lui rendit :

— Non, je ne viens pas m'inscrire. En fait je suis bien trop nulle en cuisine. Je suis journaliste et je prépare un grand article sur les écoles de ce genre...

— Eh ! c'est génial ! s'exclama une petite blonde potelée. Vous nous interviewerez, M'dame ?

— Pourquoi pas ? Si vous avez des choses à dire...

— Ah, ça, c'est sûr qu'on a des choses à dire ! s'exclama la grande brune avec un petit anneau à la narine gauche, qui se tenait à droite de la petite blonde.

La troisième fille, blonde également, se taisait. Elle semblait même considérer Justine avec une sorte de méfiance hostile et paraissait vaguement mécontente que ses copines lui parlent avec autant de facilité.

— Eh bien, si vous êtes dans le coin quand je ressortirai, je serai ravie d'écouter ce que vous avez à dire ! conclut Justine. Bon, il est où, ce bureau ?

— Ce couloir-là, répondit le garçon. La dernière porte à votre droite : y a le nom dessus, pouvez pas vous planter...

— Merci et... peut-être à tout à l'heure, donc !

Justine Sandillon quitta le petit groupe et suivit le chemin indiqué. En effet, une plaque, sur la dernière porte indiquait que derrière se trouvait bien le bureau de *Madame Marie-Ange Lectoure – direction*.

À travers le bois, on percevait le murmure d'une conversation à une seule voix et coupée de silences, donc probablement menée au téléphone.

Justine frappa trois coups rapprochés. Presque aussitôt, une voix féminine lui dit d'entrer, ce qu'elle fit. Elle se retrouva dans une grande pièce rectangulaire, pleine de livres soigneusement alignés sur leurs rayonnages, et dont les hautes fenêtres donnaient sur un parc magnifique.

Derrière un vaste bureau en bois massif, de couleur claire, se tenait une somptueuse femme rousse, à qui Justine accorda une petite quarantaine. En se disant, amusée, qu'elle aurait sûrement plu à sa copine Géraldine...

Effectivement, Marie-Ange Lectoure était au téléphone. Avec un sourire et un geste de la main, elle lui fit signe d'approcher et de s'installer dans l'un des deux fauteuils qui se trouvaient de l'autre côté de son bureau.

Justine prit place et, n'ayant rien de mieux à faire, se mit à observer sa future interlocutrice. Bien que n'ayant pour sa part aucun penchant « féminophile », Justine devait reconnaître que la directrice des *Papilles de la nation* était vraiment une femme superbe, débordante de sensualité naturelle, et dont les immenses yeux d'un bleu presque violet avaient quelque chose de fascinant, de presque hypnotique.

Cependant, maintenant qu'elle la voyait de plus près, Justine se dit qu'en fin de compte, elle devait plutôt se trouver du « mauvais » côté de la quarantaine...

Marie-Ange Lectoure mit assez rapidement fin à sa conversation – une histoire de livraison de matériel de cuisine qui avait été retardée sans explication – et offrit son superbe sourire à sa jeune visiteuse :

— Vous êtes mademoiselle Sandillon, je suppose ? La journaliste qui va rendre notre école célèbre...

— Oh, ça, n'exagérons rien ! répondit Justine en lui rendant son sourire. On exagère toujours beaucoup le pouvoir de la presse, vous savez ! En tout cas, vous pouvez m'appeler Justine, ce sera moins cérémonieux.

— Et vous Marie-Ange, répondit la directrice, en se levant de son fauteuil. Est-ce que je peux vous offrir quelque chose à boire, Justine ?

— Je suppose que je devrais répondre quelque chose comme : « Jamais pendant le service » ! Mais enfin...

— Porto blanc ? À cette heure-ci, ça ne peut pas nous faire de mal, n'est-ce pas ?

Sans attendre la réponse, Marie-Ange Lectoure s'était levée et se dirigeait vers un petit réfrigérateur encastré que Justine n'avait pas encore remarqué. La journaliste nota que la démarche de la directrice était sensuelle, féline, et qu'elle semblait très consciente des regards de sa visiteuse, qui s'attachaient à elle.

Marie-Ange revint avec deux verres et un grand sourire :

— Tenez ! Trinquons à votre reportage... en espérant qu'il ne sera pas trop dur pour cette pauvre école, que je tente tant bien que mal de faire fonctionner !

— Y a pas de raison... répondit un peu sottement Justine, qui s'en voulut de cette réponse.

Au lieu de se rasseoir de l'autre côté de son bureau, Marie-Ange Lectoure s'installa dans le deuxième fauteuil réservé aux visiteurs, qu'elle orienta de manière à faire face à son interlocutrice. Elle croisa les jambes assez haut et avec une lenteur calculée. En même temps, Justine prit conscience que, sous prétexte d'aller emplir leurs deux verres, elle avait subrepticement défait le bouton supérieur de son chemisier. Si bien que, maintenant, on pouvait voir sans peine le double renflement laiteux de sa généreuse poitrine.

« Ma parole, mais elle me drague, cette salope ! songea Justine Sandillon, plus amusée qu'autre chose. Elle doit me confondre avec Didine, probable... »

C'est alors qu'une pensée saugrenue se forma dans son esprit : elle se surprit à regretter de n'avoir aucune tendance lesbienne, tant cette femme lui semblait attirante.

Pour chasser cette idée bizarre, elle sortit son petit carnet à spirale de sa poche, ainsi qu'un feutre à pointe fine. Et elle releva les yeux vers Marie-Ange Lectoure :

— Je vous propose de commencer par le commencement, afin de me fixer les idées : comment vous est venue l'idée d'ouvrir cette école de cuisine ?

Pendant ce temps, Aziz Ouarglah déambulait dans les couloirs de la grande maison, après avoir fait un tour dans le parc superbe, dont les grands arbres commençaient de se parer des couleurs de l'automne tout proche.

Jusqu'à maintenant, personne ne lui avait demandé ce qu'il faisait là, hormis deux jeunes filles assez mignonnes qui l'avaient abordé sur le perron. Mais, manifestement, elles cherchaient plus à le draguer qu'à savoir ce qu'il faisait dans l'enceinte de l'école.

Il faut dire qu'il y avait beaucoup d'allées et venues, dans cet établissement. Va-et-vient d'élèves, mais aussi, visiblement, de professeurs et de membres du personnel, probablement chargés de l'intendance et de l'entretien.

Aziz avait pris un certain nombre de photos, à la fois dehors et dedans. Grâce à son appareil numérique et à son viseur orientable, il pouvait opérer très discrètement, sans du tout alerter ses « cibles ».

Il était décidé à se dévoiler un peu plus, c'est-à-dire à se présenter en tant que reporter photographe. Simplement parce qu'il voulait faire quelques clichés des cuisines, là où, à son avis, devait se trouver le cœur de l'école. Ce qu'il lui fallait, pour un reportage vivant, c'était de l'action, des élèves en train de « mettre la main à la pâte », ce qui était précisément, ici, l'expression

la plus juste.

Au tournant d'un couloir, Aziz Ouarglah se retrouva presque nez à nez avec deux hommes qui discutaient à voix basse, devant la porte d'un bureau. L'un d'eux le frappa vivement, par son extraordinaire laideur.

Il était de taille moyenne et d'une maigreur presque irréaliste. Mais c'était surtout son visage qui était frappant. Il était tout en longueur, très étroit. Le nez formait une sorte de proue de navire et la bouche, nantie de fortes mâchoires, s'avancait comme le museau d'un poisson corail.

On avait presque l'impression que cette tête avait un jour été prise entre les deux plaques d'une presse hydraulique, qui avait projeté tous les organes vers l'extérieur du visage.

Aziz dut fouiller sa mémoire avant de trouver à qui cet homme étonnant lui faisait penser. Finalement, il trouva : l'inconnu ressemblait à l'acteur Daniel Emilfork, cet étonnant second rôle du cinéma français, qui lui avait toujours fait l'effet d'être à moitié fou.

Profitant de ce qu'il était dans l'ombre, et de ce que les deux hommes, absorbés par leur conciliabule, ne semblaient pas s'être avisés de sa présence, Aziz prit rapidement deux clichés de cet homme étonnant. Pour lui, pour sa collection personnelle, plus que pour le reportage.

Puis, il fit demi-tour et se mit en quête des cuisinés qui, à son avis, devaient se trouver plutôt au rez-de-chaussée.

Justine Sandillon noircissait rapidement les pages de son petit carnet : Marie-Ange Lectoure était du genre bavarde et elle ne se montrait pas avare de détails ni d'anecdotes concernant *Les Papilles de la nation*.

— J'aimerais beaucoup rencontrer votre mari, lorsque nous en aurons terminé... dit-elle, en profitant de ce que la directrice faisait un « blanc » pour reprendre sa respiration.

— Mais bien entendu ! approuva chaleureusement Marie-Ange. Il sera absolument ravi de vous parler de son travail ! Il est tellement passionné...

Elle prit un petit air désolé avant d'ajouter :

— Seulement, pour ça, il vous faudra revenir car, à l'heure qu'il est (elle consulta rapidement sa petite montre en or), il doit déjà être parti pour Paris et je doute fort qu'il rentre avant la fin de l'après-midi...

— Pas grave, assura Justine, en rangeant son carnet dans sa poche. On a tout le temps.

Elle se leva, aussitôt imitée par la directrice, laquelle lui proposa aimablement :

— Vous voulez que je vous fasse faire maintenant le tour du propriétaire. Bien qu'il soit midi et que les cours soient en train de se terminer...

— Non, je préférerais revenir avec mon photographe et pouvoir justement voir les élèves en plein travail : ce sera plus vivant, plus coloré, répondit Justine. Je vous appelle cet après-midi ou demain matin pour prendre un nouveau rendez-vous, si vous le voulez bien. Ça me laissera le temps de mettre mes notes au propre. Et puis, la prochaine fois, j'aimerais bien aussi discuter un peu avec vos élèves...

— Mais naturellement ! Je vous sélectionnerai les plus intéressants, si vous voulez, pour vous éviter de perdre votre temps... répondit Marie-Ange Lecture, avec un empressement peut-être un peu « surjoué ».

— Oui, pourquoi pas... répondit mollement Justine, en suivant la directrice vers la porte du bureau.

Elle avait horreur qu'on prétende lui « mâcher » le travail : en général, ceux qui prétendaient lui faire rencontrer les gens les plus intéressants avaient plutôt dans l'idée d'éviter une confrontation avec des éléments moins contrôlables par eux, ceux qui pourraient dire des choses moins « présentables », voire dérangeantes...

Mais, bon : par expérience, Justine Sandillon savait aussi qu'il fallait toujours faire mine d'entrer dans les vues de ses interlocuteurs. Quitte à les court-circuiter plus ou moins par la suite... et dans leur dos.

Sur le perron, Justine et Marie-Ange se séparèrent excellentes amies. Et même un peu plus, sans doute, du côté de la flamboyante directrice qui, jugea la journaliste, eut une poignée de main un peu trop enveloppante et un peu trop prolongée pour être tout à fait honnête...

En se demandant où en était Aziz de ses « repérages », Justine descendit les marches de pierre du grand perron et se dirigea vers l'allée conduisant à la grille du parc.

Au bout de quelques pas, elle tomba nez à nez avec la grande brune à l'anneau dans la narine, qui faisait partie du petit groupe avec lequel elle avait échangé quelques phrases une heure plus tôt, à son arrivée, dans le hall.

— Je vous guettais... admit la fille avec une simplicité franche. Ça me plaît bien, l'idée d'être interviewée et de lire ce que j'aurai dit dans le journal...

— Encore faut-il avoir quelque chose à dire ! plaisanta Justine, pour la faire réagir.

— Ah ben, ça, c'est sûr que j'aurais des choses à dire ! s'exclama la jeune élève. Seulement, il ne faudra pas citer mon nom, hein ?

— Pourquoi ? C'est si grave que ça, les secrets que vous voulez me confier ?

— Vous voulez pas me tutoyer, plutôt ? demanda la grande brune. J'ai l'impression d'être une vieille, sinon... Au fait, je m'appelle Vanessa...

— Et moi Justine.

Puis, sans rien avoir prémédité, simplement parce que Vanessa lui paraissait « nature », la question fusa de ses lèvres, sans qu'elle puisse la retenir :

— Dis-moi, tu connais une élève qui s'appelle Karine Albert ?

Justine crut voir une lueur d'inquiétude passer dans les yeux sombres de Vanessa. Mais ce fut si fugitif qu'elle n'aurait pas pu en jurer.

— Karine ? Ben oui, évidemment que je la connais ! Pourquoi vous me demandez ça ?

— On m'a dit qu'elle avait trouvé un super boulot au Japon : ça ferait une belle histoire pour mon canard, ça !

À ce moment, une vraie lueur de panique passa dans le regard de Vanessa. Tournant légèrement la tête vers la droite, Justine vit que Marie-Ange Lectoure venait vers elles à grandes enjambées, le visage fermé.

— Faut que j'y aille... souffla Vanessa. Sinon, je vais me faire engueuler...

Elle avait déjà fait un pas en direction de la grande bâtisse, lorsqu'elle se retourna et lâcha très vite, entre ses dents, presque sans desserrer les lèvres :

— Et ça m'étonnerait bien que cette pauvre Karine soit partie pour le Japon...

CHAPITRE VIII



— Vous allez citer mon nom ?

L'inquiétude de Philippe Cambon était palpable. Il ne cessait de croiser et de décroiser nerveusement les jambes, faisant gémir le bois de sa chaise.

Boris Corentin comprit qu'il fallait rapidement le détendre, sinon, il n'en obtiendrait rien.

— Absolument pas ! affirma-t-il avec aplomb. Je suis ici à titre... disons « officieux » : aucune enquête n'étant officiellement ouverte, il n'y a pas lieu que vous apparaissiez nulle part.

Et il ajouta pour faire bon poids :

— D'ailleurs, vous pouvez très bien refuser de me répondre, il ne vous arrivera strictement rien !

Cette autorisation à garder le silence eut pour effet paradoxal de délier la langue du jeune homme.

Contrairement à ce qu'Aimé Brichot et lui craignaient, trouver d'anciens élèves des *Papilles de la nation* – et particulièrement ceux qui s'y trouvaient au moment de l'enquête réalisée par le capitaine Nicolas Collobert – s'était révélé finalement assez simple.

L'un des anciens élèves de l'école des époux Lectoure avait en effet ouvert un blog dans lequel il tentait de créer quelque chose comme une amicale des anciens. De ce fait, il publiait régulièrement des listes d'élèves classés par années, et indiquait, lorsqu'il le savait, où ils travaillaient actuellement.

Après pointage et élimination de ceux qui ne correspondaient pas à ce qu'ils cherchaient, Corentin et Brichot s'étaient retrouvé avec six noms d'anciens élèves. Et, en s'adjoignant les services de Géraldine Hébert, ils s'en étaient pris deux chacun, pour tenter d'en savoir un peu plus.

Le premier qu'avait rencontré Boris Corentin, un certain Damien Bouchard, n'avait rien pu lui apprendre. Sinon que, régulièrement, des dîners étaient organisés pour des gens de l'extérieur, afin que les élèves puissent « se pratiquer » dans les conditions du travail réel. Mais lui-même n'avait jamais été retenu pour y participer.

Ce pauvre Damien Bouchard, s'était dit Boris Corentin, ne devait pas être un élève particulièrement brillant puisque, depuis sa sortie de l'école, le seul travail qu'il avait trouvé était dans une cantine scolaire, laquelle n'est que très rarement un haut lieu de la gastronomie française...

Philippe Cambon paraissait plus prometteur. D'abord parce que, lui, travaillait dans un restaurant assez réputé de Paris, qu'il était donc un « vrai » cuisinier.

Mais surtout parce qu'il venait de dire à Boris Corentin, qu'il avait participé plusieurs fois aux dîners « avec hôtes », lors de ses deux ans de scolarité aux *Papilles*.

— Bon, ça se passait comment, exactement, ces dîners ? le relança Corentin. Vous faisiez simplement la cuisine ou vous participiez aussi au service ?

— Moi, j'ai toujours été en cuisine, que ce soit bien clair, hein ! répondit le jeune homme, avec un peu trop de force et de précipitation.

— Vous avez l'air de vous défendre, remarqua innocemment Boris Corentin. Pourquoi ? C'était si « mal » que ça, de faire le service en salle ?

— J'ai pas à juger... bougonna Philippe Cambon, en baissant le front.

— Vous n'avez pas à juger quoi ? Vous ne croyez pas qu'il serait bon d'être un peu plus clair ? Si vous voulez que je ne me fasse pas d'idées fausses à votre sujet...

La menace proférée par Corentin était voilée, mais le jeune cuisinier la perçut fort bien. Il poussa un gros soupir, avant de relever la tête vers son interlocuteur :

— Bon, OK, je ne vais pas finasser. Après tout, je m'en fous... Ceux qui étaient sélectionnés pour préparer le repas avaient une soirée normale, en cuisine. Rien à dire. Le seul truc vraiment bizarre, c'est qu'on n'avait aucun contact avec ceux qui bossaient en salle.

— Comment ça, aucun contact ? s'étonna Boris Corentin. Mais alors, comment faisaient-ils pour venir chercher les différents plats en cuisine ?

— Ils ne venaient pas, répondit Philippe Cambon, après avoir allumé rapidement une cigarette. On déposait les assiettes chaudes dans une sorte

d'antichambre, puis on revenait en cuisine, on fermait la porte, et on appuyait sur un bouton. Ça déclenchait une petite sonnerie qui avertissait les autres qu'ils pouvaient venir chercher la bouffe et la servir.

Boris Corentin prit le temps d'allumer à son tour une cigarette légère, avant de demander :

— Mais quel intérêt ? Pourquoi est-ce que vous ne deviez pas vous voir, les uns et les autres ?

Philippe Cambon eut un petit sourire ironique :

— Dites plutôt que c'est nous qui ne devons pas les voir, eux !

— Pourquoi ? insista Boris.

— Parce qu'ils ne faisaient pas que servir, dans la salle à manger. Ils étaient là pour satisfaire tous les appétits des invités ! Vous me suivez, là ?

— Bref, si je comprends bien, ces élèves étaient « recrutés » pour servir de chair fraîche dans des partouzes, c'est bien ça ? fit calmement Corentin.

— *Exactly* !

— Il y avait des garçons et des filles ?

— Ouais, les deux : il en fallait pour tous les goûts, hein ! répondit Philippe Cambon, sur un ton sarcastique.

— Et comment se fait-il que vous soyez au courant ? releva Boris. Si j'ai bien compris, tout était prévu pour que ces soirées se passent dans la discrétion...

Le jeune cuisinier haussa les épaules :

— Vous aurez beau faire, vous ne pourrez jamais empêcher une fille de se confier à sa meilleure copine, hein ? Ou à son meilleur copain... en l'occurrence, moi ! C'est mon amie Myriam qui m'a tout raconté. Parce qu'elle assumait pas du tout ce qu'elle avait fait...

Boris Corentin prit le temps d'allumer une nouvelle cigarette avant de poursuivre :

— Est-ce que vous avez entendu parler, à l'époque, d'une lettre anonyme qui serait arrivée à la police, dénonçant ces petites soirées ? Et de l'enquête qui s'en est suivie ?

Philippe Cambon eut un petit sourire de pitié :

— Une enquête ? Vous appelez ça une enquête, vous ? Le flic qui s'en est chargé, je ne l'ai même pas vu une seule fois, moi ! Quant à Myriam, elle n'a même pas été entendue, alors qu'elle était au cœur de l'action, si je puis dire !

Boris Corentin fronça les sourcils. C'était très étrange, cette enquête bâclée, de la part d'un policier aussi consciencieux et pugnace que Nicolas Collobert. À condition que le jeune cuisinier ait raison, bien sûr.

Si lui-même n'avait eu à peu près aucune difficulté à découvrir la réalité des soirées d'orgies organisées aux *Papilles de la nation*, pourquoi le

capitaine de la Brigade mondaine avait-il conclu son rapport par la négative ?

Géraldine Hébert se trouvait dans une pièce assez sombre où régnait un désordre à peu près indescriptible, mais pas désagréable pour autant.

C'était le studio de Corinne Langelot, ancienne élève des *Papilles de la nation*, actuellement au chômage, ainsi qu'elle l'avait dit à Géraldine, en l'accueillant dans son troisième étage de l'avenue Jean-Jaurès.

La pièce en question étant unique, on pouvait comprendre le désordre qui y régnait, lequel résultait d'un encombrement de meubles et d'objets inévitables.

Pour le moment, Corinne Langelot, une petite brune aux cheveux très courts, aux yeux rieurs, au corps délicieusement potelé, s'affairait pour préparer du thé à la bergamote dans la minuscule cuisine attenante.

Elle revint au bout de deux minutes, toujours aussi souriante, et porteuse d'un plateau en rotin, qu'elle déposa sur la caisse en bois qui servait de table basse.

Comme il n'y avait pas de trace de canapé ou de fauteuils, Géraldine Hébert s'était assise sur le lit à une place, adossé au mur faisant face à la porte.

Comme Corinne Langelot se penchait en avant pour emplir leurs deux tasses, Géraldine eut une vue plongeante sur sa poitrine, qui lui parut un peu trop lourde pour son goût personnel, mais néanmoins digne du coup d'œil d'une véritable connaisseuse...

Après avoir tendu l'une des deux tasses à Géraldine, la petite brune vint s'asseoir à sa droite, sur le lit, faisant ainsi remonter très haut sa jupe noire assez courte et moulante. Sa cuisse nue effleura celle de Géraldine, qui en ressentit un petit pincement agréable au creux de la poitrine.

— Bon, alors, vous voulez savoir quoi, au juste ? s'enquit Corinne, en tournant son visage rond et sensuel vers Géraldine, avec un grand sourire.

Au téléphone, lors de leur première prise de contact, Géraldine Hébert était volontairement restée dans le flou au sujet des motifs réels de son enquête : elle ne voulait pas brusquer Corinne Langelot, ni prendre le risque de se voir interdire sa porte, si jamais elle se braquait.

— C'est quoi, votre enquête ? insista la petite brune, en reposant sa tasse de thé sur la caisse.

— En fait, ce n'est pas vraiment une enquête, répondit prudemment Géraldine. Pas officielle, en tout cas. On cherche juste à se rendre compte si une précédente enquête, menée dans l'enceinte des *Papilles de la nation*, a bien été conduite selon les règles, voilà tout.

Le sourire de Corinne Langelot disparut comme par enchantement et

Géraldine Hébert sentit son corps se raidir de manière à peine perceptible.

— Une précédente enquête ? Aux *Papilles* ? dit la jeune cuisinière d'une voix plus tendue. Vous voulez parler de l'affaire de la lettre anonyme ?

— Exactement ! s'empressa de répondre Géraldine, ravie de pouvoir entrer dans le vif du sujet. Est-ce que, pendant que vous étiez à cette école, vous avez entendu parler de soirées, disons... « spéciales », auxquelles certains élèves des deux sexes auraient pu participer ?

— Non, jamais ! répondit Corinne un peu trop vite, et en détournant son regard.

Mue par une impulsion soudaine, comme si une sorte de « sixième sens féminophile » l'avait avertie qu'elle pouvait se risquer, Géraldine prit la main de la petite brune, qui reposait sur sa cuisse nue, dont elle effleura au passage la peau très pâle et délicatement satinée.

— Corinne, tu es en train de mentir... murmura-t-elle, d'un ton de doux reproche, en employant sciemment le tutoiement avec elle. Pourquoi ?

Lorsqu'elle avait pris sa main, elle avait senti sa voisine frissonner. Puis, sa main s'était spontanément ouverte, ses doigts s'étaient écartés, comme pour mieux permettre à Géraldine d'y entremêler les siens.

Bref : se fiant à son expérience, Géraldine Hébert était désormais à peu près sûre de son fait, concernant les goûts sexuels de la jeune cuisinière...

— Je ne vous mens pas ! se rebiffa mollement Corinne Langelot, toujours sans la regarder... mais en lui abandonnant complètement sa main.

— Mais si... répondit Géraldine, sur le même ton à la fois doux et un peu peiné.

Puis, décidant de suivre son inspiration, « à la Boris Corentin », comme elle aimait à dire, elle enchaîna sur le même ton presque caressant :

— Tu sais ce que je pense, Corinne ?

La petite brune haussa les épaules, mais ne dit rien.

— Je pense que non seulement tu étais au courant de ces soirées d'orgie, mais qu'en plus tu y as participé. Au moins à une d'entre elles. Et comme tu es une fille saine, tu l'as mal supporté et ça t'est pénible d'en reparler aujourd'hui. Dis-moi si je me trompe... en me regardant dans les yeux...

Il y eut un moment de silence très tendu, qui parut interminable à Géraldine Hébert. Elle crut même un instant que la petite brune allait se refermer comme une huître et qu'elle n'en tirerait plus rien.

Elle fut d'autant plus surprise lorsque, après une sorte de petit hoquet, Corinne s'effondra littéralement contre elle, entourant son buste de ses bras potelés avant de venir enfouir son visage au creux de son épaule.

À son tour, Géraldine referma ses bras autour de la jeune cuisinière. En s'efforçant de ne pas trop sentir la masse élastique de sa poitrine s'écrasant doucement contre ses propres seins, dont elle sentait les pointes se tendre

malgré elle.

Tout en restant silencieuse, elle se mit à caresser doucement les cheveux courts et ondulés de Corinne, dont le corps était à présent secoué de gros sanglots silencieux.

Lorsque la petite brune se détacha enfin d'elle, son visage était baigné de larmes, et il y avait comme une sorte de supplique muette dans ses yeux.

Doucement, Géraldine avança son visage vers elle. Lorsque leurs lèvres se joignirent, Corinne ferma les paupières et se serra de toute sa force contre sa partenaire.

S'enhardissant quelque peu, et alors que leur baiser durait, s'approfondissait, *s'ensauvageait*, Géraldine posa sa main sur la cuisse nue de Corinne et entreprit de caresser délicatement sa peau tendre et satinée.

Aussitôt, celle-ci ouvrit ses jambes, tandis que sa main partait timidement à la découverte des seins de Géraldine, qu'elle pressa délicatement, l'un après l'autre.

La dernière pensée à peu près cohérente et lucide de Géraldine Hébert, fut qu'elle s'apprêtait à tromper Liselotte pour la deuxième fois, et qu'il était plus que temps de faire machine arrière.

Mais en vérité, il était déjà trop tard. Les sens enflammés, elle fit passer le tee-shirt de Corinne par-dessus sa tête et se rua sur ses seins nus, dont elle se mit à téter goulûment les mamelons bruns, durs et totalement érigés.

La petite se mit à geindre et à soupirer. En même temps, ses doigts s'acharnaient à dégrafer le jean noir de Géraldine. Lorsqu'elle y parvint, celle-ci souleva ses fesses afin de faciliter son propre dépouillement. Son pantalon alla s'échouer sur la moquette élimée, très vite suivi par sa petite culotte blanche à fleurs mauves.

Corinne glissa une main agile entre les cuisses de Géraldine, complaisamment ouvertes. Lorsque ses doigts atteignirent l'orée de la toison rousse, Géraldine eut un violent soubresaut de tout le corps et, à son tour, elle partit à l'assaut de la jupe et de la culotte de sa compagne.

Les membres emmêlés, le corps palpitant, les deux filles roulèrent sur le petit lit. Géraldine faillit crier lorsque Corinne introduisit deux doigts en elle, le pouce dans son sexe trempé et l'index dans le petit œillet niché entre ses fesses rondes.

Plaquant la petite brune sur le matelas, Géraldine accomplit un mouvement de rotation qui amena son visage juste à l'aplomb de la touffe noire et bouclée qui s'étalait impudiquement entre les cuisses largement ouvertes de sa partenaire.

Elle y plongea ses lèvres, s'enivrant du parfum capiteux qui s'exhalait de cette fleur palpitante et nacrée.

L'instant d'après, Géraldine sentit une langue chaude et survoltée

s'enrouler autour du petit bourgeon vibrant et dur de son propre sexe.

Et elle perdit toute notion de la réalité.

Lorsqu'elle arriva à la porte des Affaires recommandées, Géraldine Hébert, s'arrêta et, les yeux mi-clos, prit une profonde inspiration avant d'abaisser la poignée.

Elle se sentait mal.

Son étreinte avec Corinne Langelot avait été superbement réussie, chacune d'elles ayant éprouvé deux violents orgasmes sous les tendres assauts de l'autre.

À un moment, Corinne avait sorti de la caisse en bois un gros vibromasseur et avait presque supplié Géraldine de la pénétrer avec, aussi fort que possible – ce que celle-ci n'avait aucune raison valable de lui refuser.

Elles avaient joui ainsi, Corinne sous les coups de boutoir du phallus artificiel manié par Géraldine, et cette dernière en se caressant avec une frénésie qu'elle n'avait pas connue depuis fort longtemps.

Seulement, lorsque le plaisir avait reflué, que l'excitation s'était enfin tarie, c'est le remords qui avait déboulé en trombe dans le cerveau de Géraldine.

Et il refusait de s'en laisser déloger.

Elle finit par ouvrir la porte du bureau, après s'être composé un visage « naturel ». C'est en tout cas ce qu'elle croyait.

— Eh bien, Petit bonhomme : quelque chose ne va pas ? Tu as l'air toute chose...

Tels furent les premiers mots prononcés par Boris Corentin dès son entrée dans le bureau : comme visage « naturel », c'était probablement raté...

— J'ai dû prendre un coup de chaud dans le métro, répondit-elle d'une voix qui s'efforçait d'être ferme.

— En effet, vous êtes toute pâlotte ! renchérit Aimé Brichot, d'un ton compatissant. Asseyez-vous, je vais vous chercher un verre d'eau fraîche...

— J'aimerais mieux une boisson d'homme ! parvint à sourire Géraldine Hébert.

Sans un mot, Boris Corentin alla tirer de l'armoire la bouteille de whisky qu'il y entreposait pour les « grandes occasions ». Il en servit un demi-gobelet à café, qu'il tendit à Géraldine avec un petit sourire complice.

Celle-ci siffla l'alcool d'un trait, et elle s'en sentit tout de suite beaucoup mieux.

C'est-à-dire que le visage triste de Liselotte consentit enfin à passer à l'arrière-plan de son esprit...

— Bon, on fait le point ? proposa Boris Corentin, en constatant que les couleurs revenaient progressivement sur les joues de leur jeune coéquipière.

— En ce qui me concerne, ça sera vite fait ! grommela Aimé Brichot, l'air renfrogné. J'ai fait chou blanc avec mes deux patients ! L'un n'avait jamais participé à rien, n'était au courant de rien et m'a fait en plus l'effet d'un passable abruti. Quant au second, il avait bien participé à la confection de l'un de ces dîners, mais pour lui tout avait été parfaitement normal : rien vu, rien entendu ! Et de votre côté ?

— C'est nettement mieux, répondit Boris Corentin, qui entreprit de leur relater dans les grandes lignes son entrevue avec Philippe Cambon.

— En effet, c'est curieux, de la part de Collobert, fit remarquer Aimé Brichot lorsque sa flèche se tut. Ce n'est pas trop le genre à bâcler un boulot, d'habitude...

— Il faudra creuser un peu ça, opina Corentin, avant de se tourner vers Géraldine : et de ton côté, Petit bonhomme ? La pêche a été bonne ?

Géraldine Hébert se sentait mieux, le whisky ayant produit l'effet qu'elle attendait de lui. Et c'est sur un ton très professionnel qu'elle entreprit de relater sa rencontre avec Corinne Langelot... moins les épisodes ayant précédé l'interrogatoire proprement dit.

— Mon premier client n'avait rien de particulier à raconter, commença-t-elle, mais j'ai eu beaucoup plus de chance avec la deuxième, Corinne Langelot : elle a participé une fois à l'une de ses soirées. Et pas dans les cuisines : en salle !

— Alors ? firent Boris Corentin et Aimé Brichot exactement en même temps.

— Alors, c'était bel et bien une orgie, dans la plus pure tradition partouzarde ! répondit Géraldine. Avec circulation de cocaïne, qui plus est. Les filles et les garçons « sélectionnés » étaient payés pour leurs « prestations de service », leur scolarité était facilitée, ils avaient l'occasion d'entrer en relations avec des chefs cuisiniers très influents, etc. En échange, ils devaient se prêter à toutes les fantaisies sexuelles que les invités exigeaient d'eux et, bien entendu, ne rien divulguer à l'extérieur de ce qu'ils avaient vécu. Corinne m'a confirmé que tout ça était bel et bien organisé par Alain et Marie-Ange Lecture, les fondateurs et directeurs des *Papilles de la nation*. Des malades de cul, apparemment...

— Est-ce qu'il y avait des mineurs, à ces petites soirées ? demanda Aimé Brichot.

— D'après Corinne, oui. Elle est certaine pour au moins une fille... répondit Géraldine. Mais je ne vous ai pas encore dit le plus beau...

— Eh bien, vas-y pour le plus beau ! l'encouragea Boris Corentin, avec un petit sourire en coin. Tu ne vas pas te mettre à jouer les Mémé, si ?

— Tu sais ce qu’il te dit, le Mémé ?

— Je me doute, oui...

Géraldine se planta devant eux, les poings sur les hanches, l’air faussement piqué :

— Si mes petites histoires de boulot ne vous intéressent pas, dites-le franchement, les garçons, n’ayez pas peur : je rentrerai chez moi direct !

— Allez, vas-y, on t’écoute...

— Eh bien voilà : à la fin de notre entretien, Corinne Langelot m’a affirmé que, lors de l’enquête, elle avait été entendue par Nicolas Collobert.

Et que, comme elle était encore sous le choc de ce qu’elle avait accepté de faire, elle avait craqué et lui avait tout raconté !

Le silence retomba dans le grand bureau. Les paroles étaient d’ailleurs inutiles, chacun sachant très bien que les deux autres se faisaient les mêmes réflexions que lui.

Pourquoi, s’il avait un témoin lui certifiant la véracité de tout ce qui était raconté dans la lettre anonyme, pourquoi le capitaine Collobert avait-il clos son enquête, en prétendant que le dossier ne renfermait que du vent ?

CHAPITRE IX



Lorsque Géraldine Hébert ouvrit la porte de son appartement, elle fut soulagée de constater qu'il était vide. Elle avait besoin de solitude et de silence.

Surtout, même si elle refusait de se l'avouer à elle-même, elle n'avait pas très envie d'affronter le regard amoureux et confiant de Liselotte Faarup, alors qu'elle venait de la tromper pour la première fois.

Elle se débarrassa de son blouson, avant de passer dans la salle de bain. Là, elle se déshabilla entièrement et entra dans la cabine de douche.

Géraldine avait la certitude que son corps entier devait encore être tout imprégné de l'odeur amoureuse de Corinne Langelot. Et qu'il lui fallait absolument s'en débarrasser, avant le retour de Liselotte. Elle tourna le robinet.

Le jet d'eau froide jaillissant de la pomme de douche lui coupa la respiration durant quelques secondes. Mais, juste après avoir repris son souffle, elle eut la sensation étrange d'une véritable ondée purificatrice.

« Purificatrice, mon cul ! songea-t-elle aussitôt, pas dupe d'elle-même. Tu auras beau te récurer dans tous les coins, tu ne pourras pas te champouiner l'intérieur de la cervelle, espèce de grosse pouffe même pas foutue de résister à une stupide pulsion génitale ! Ah, c'est brillant, tiens ! Une vraie bête, voilà ce que tu es, ma pauvre fille... »

Le pire est que, se fustigeant de la sorte, Géraldine avait bien conscience de n'avoir aucun regret véritable de son étreinte avec Corinne Langelot.

Au contraire, repensant à son corps nu, jeté en travers du petit lit, en croyant sentir de nouveau sur ses doigts la fièvre qui battait à l'intérieur de son sexe, elle sentait reprendre naissance au bas de son ventre une certaine chaleur que l'eau cinglante de la douche ne parvenait pas à annihiler.

Géraldine se savonna avec vigueur, presque avec dureté, comme si elle voulait punir ce corps qui, durant près d'une heure, lui avait imposé sa loi. Lorsqu'elle ressortit de la cabine, elle se sentait plutôt mieux.

Au lieu de s'habiller de propre, elle attrapa sa vieille robe de chambre défraîchie, celle qu'elle ne mettait en principe que lorsqu'elle était certaine que personne ne pourrait la voir ainsi accoutrée. Elle comprit qu'elle faisait cela pour tenir Liselotte à distance, en quelque sorte ; ne pas lui paraître trop désirable, car elle ne se sentait pas le courage d'une étreinte avec son amie, alors qu'elle l'avait cyniquement trompée avec une autre fille quelques heures auparavant.

Le coup de sonnette la fit sursauter. Une grimace de contrariété déforma sa bouche durant une seconde : elle n'attendait personne, ce ne pouvait donc être qu'un emmerdeur. Elle faillit « faire la morte », le temps que le gêneur se lasse et reprenne l'escalier dans l'autre sens.

Finalement, Géraldine Hébert se souvint qu'elle était flic et que ce pouvait être important. Avec un soupir, elle se résigna à aller ouvrir.

Dans l'encadrement de la porte, un coude appuyé au chambranle, la tête légèrement inclinée à droite, tout sourire, se tenait Justine Sandillon.

— Je dérange ? demanda la journaliste.

— Mais non... répondit Géraldine, sans grande conviction, en s'effaçant pour laisser entrer son amie.

— Oh, toi, ça n'a pas l'air d'aller très fort, observa Justine, en déposant son sac de cuir près du canapé, avant de se laisser tomber dans celui-ci. Des soucis de boulot ?

— Oui et non... éluda Géraldine Hébert, avec un geste vague de la main droite.

Et puis, d'un coup, elle éprouva le besoin impérieux de se décharger du poids qui l'oppressait. Et quelle oreille serait plus apte à la confidence que celle de sa meilleure amie ?

— Justine, il faut que je te dise un truc...

— Je t'écoute, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Cet après-midi, pour la première fois depuis qu'on se connaît, j'ai trompé Liselotte...

Justine Sandillon eut d'abord l'air surpris, puis incrédule. Enfin, elle éclata de rire. Bondissant du canapé, elle vint plaquer deux bises sonores sur les joues rondes de son amie, recroquevillée dans le fauteuil.

— C'est tout ? Mais c'est rien, ça, ma vieille ! Tu ne vas quand même pas te mettre la rate au court-bouillon pour un simple faux pas, tout de même ? Tu vas me faire le plaisir de relativiser tout ça, ma Didine !

Malgré elle, Géraldine se sentit sourire :

— Je veux bien essayer de relativiser, comme tu dis, mais je ne veux pas que tu m'appelles Didine !

— Allez, raconte ! fit Justine avec un empressement gourmand, en se réinstallant dans le canapé qu'elle venait de quitter. C'est follement excitant, tout ça...

Géraldine Hébert raconta donc à son amie ce qui s'était passé entre Corinne Langelot et elle, sans entrer dans les détails intimes, évidemment.

— Eh ben, tu vois, c'est juste un petit écart érotique, ton histoire, rien de plus ! conclut Justine sur un ton insouciant. Tu te le mets dans ta poche, ton mouchoir par-dessus, et surtout pas un mot à Liselotte : ça servirait à quoi de lui faire de la peine pour un truc sans importance ?

— N'empêche que je culpabilise à mort, depuis cet après-midi... soupira Géraldine.

— Eh bien arrête de culpabiliser, ça ne vaut pas le coup ! Tiens, moi qui te parle, hier matin, je me suis envoyée en l'air avec mon photographie : tu crois que je culpabilise ? Manquerait plus que ça !

— Mais tu n'es pas mariée, Justine...

— Toi non plus, je te signale, fit observer la journaliste avec un certain bon sens.

— C'est tout comme... Enfin... je présume que tu as raison... Tu vois, ce qui me tue c'est qu'en plus je ne regrette même pas ! Et je me demande si, l'occasion se représentant, je ne remettrais pas le couvert avec Corinne...

— Alors, là, c'est de l'acharnement ! rigola Justine Sandillon, en enveloppant son amie d'un regard tout chargé d'une sorte de tendresse amusée.

Puis, jaillissant de nouveau du canapé :

— Je vais nous chercher un truc à boire : je pense que ça te fera le plus grand bien !

Elle revint rapidement de la cuisine, avec une bouteille de vin blanc et deux verres :

— Il va falloir la savourer, celle-là, parce que c'est la dernière, je te signale !

— De toute façon, je n'avais pas l'intention de me piquer la ruche ce soir, rétorqua Géraldine Hébert, tandis que son amie jouait du tire-bouchon, avec beaucoup de *maestria*. Et, sinon, tu fais quoi, en ce moment ?

Justine Sandillon prit le temps d'emplir les deux verres et de se rasseoir dans le canapé, avant de lancer à son amie, sur un ton légèrement mystérieux :

— Tu me promets de ne rien dire à Boris ?

Géraldine fronça les sourcils :

— Ça dépend beaucoup de la taille de la connerie que tu vas m'annoncer...

— C'est pas une connerie à proprement parler : c'est juste que j'ai vendu mon sujet d'enquête à propos des écoles de cuisine, et que j'ai même déjà fait une première visite « officielle » aux *Papilles de la nation* ! Avec interview de la directrice, Marie-Ange Lectoure. Laquelle, entre parenthèses, m'a paru assez portée sur les jolies rouquines aux yeux verts, si tu vois ce que je veux dire...

— Tu as réussi à lui résister ? plaisanta Géraldine, qui commençait à se détendre.

— Sans problème, tu me connais : farouchement *bitophile*, la Justine Sandillon ! J'y étais avec le photographe dont je te parlais il y a une minute, d'ailleurs. Aziz, il s'appelle, Aziz Ouarglah : il faudra que tu m'accordes une consultation privée à son sujet, à ce propos...

— Mademoiselle Sandillon serait amoureuse ?

— Pas si vite, Didine ! Pour l'instant, j'en suis au stade où il me liquéfie la foufoune rien qu'en me regardant, et c'est déjà pas si mal...

— Quelle classe ! quelle élégance ! comme dirait ce cher Mémé ! soupira Géraldine Hébert, les yeux comiquement levés vers le plafond.

— Bref, mon bel étalon a fait pas mal de photos de l'établissement. Tu veux voir ? Il m'en a fait quelques tirages sur papier...

— Allez, aboule !

— Il y a autre chose, dit Justine Sandillon, tout en fouillant dans son sac. Comme j'allais partir, l'une des élèves est venue avec l'intention de me parler. Mais elle a pris la trouille en voyant la directrice venir vers nous. Elle a quand même eu le temps de me glisser : « Ça m'étonnerait beaucoup que Karine Albert soit partie pour le Japon. » Bizarre, non ?

— Ouais, en effet, approuva Géraldine en saisissant le paquet de photos que lui tendait son amie. Il faudrait t'arranger pour revoir cette fille et tâcher d'en savoir un peu plus.

— Je comptais m'en occuper à ma prochaine visite, qui est prévue demain midi. Je suis même invitée à déjeuner dans la salle à manger d'honneur !

Pendant qu'elle parlait, Géraldine Hébert parcourait d'un œil distrait les photos du fameux Aziz. Les premières étaient des vues du parc, ou des clichés de la grande maison prise depuis ce même parc.

Ensuite, on passait aux photos d'intérieur. Elles étaient moins « léchées », plus hâtives, ce qui tendait à prouver qu'Aziz Ouarglah les avait prises plus ou moins à la sauvette. Témoin celle-ci, un peu trop sombre et mal cadrée, qui représentait deux hommes en train de...

Géraldine Hébert eut l'impression que, sous l'effet de la stupeur, son cœur venait de s'arrêter de battre durant un temps presque interminable.

L'un des deux hommes, discutant dans ce qui semblait être un couloir assez mal éclairé, lui était tout à fait inconnu. Mais quant à l'autre, celui qui, en plus, se trouvait de face par rapport à l'objectif, il ne pouvait y avoir le moindre doute.

Ce corps incroyablement maigre, ce visage au nez proéminent et comme écrasé sur les côtés, cette bouche toute en dents proéminentes et jaunâtres : tout cela ne pouvait appartenir qu'à un seul homme.

Un homme dont Géraldine Hébert avait fait la connaissance deux jours plus tôt.

Le capitaine Nicolas Collobert, de la Brigade de répression du proxénétisme, autrement dit la Brigade mondaine.

Géraldine releva la tête :

— Tu dis que ces photos ont été prises quand ? demanda-t-elle à Justine Sandillon.

Celle-ci ouvrait la bouche pour répondre, lorsque trois coups de sonnette prolongés furent donnés à la porte.

— Tu attendais quelqu'un ? s'enquit la jeune journaliste.

— Non, et toi ? répondit Géraldine Hébert du tac au tac, en se levant pour aller ouvrir.

Elle se trouva nez à nez avec une sorte de furie brune, qui pénétra en trombe dans l'appartement, sans même prendre le temps de lui dire bonsoir.

C'était Jamila Lakhdar, la très jeune « fiancée » de Jonathan Kepler, dont Géraldine Hébert avait fait la connaissance dans des circonstances plutôt dramatiques.

À bientôt 17 ans, la jeune fille avait un corps mince, des seins à peine renflés, mais un pubis noir comme l'encre et étonnamment fourni, ainsi que Géraldine avait eu deux ou trois fois l'occasion de le constater, lorsque Jamila, pour une raison ou une autre, venait prendre une douche chez elle, Jonathan et elle habitant à deux pâtés de maisons.

Son visage avait plus ou moins les caractéristiques de celui d'une Noire, mais sa peau était nettement plus claire et elle avait, en outre, d'étonnants yeux d'un vert très clair.

Mi-tunisienne par son père, mi-guadeloupéenne par sa mère, elle avait perdu ses deux parents depuis déjà quelques années et l'un de ses oncles maternels était son tuteur légal, mais se fichait éperdument de ce que sa pupille pouvait bien faire de ses jours ou de ses nuits.

Du reste, quand sa route avait croisé celle de Géraldine Hébert, Jamila Lakhdar se prostituait dans un squat du 18^e arrondissement, sous le « nom de guerre » hautement évocateur de Pipette...

Bien que ses rapports avec les hommes aient commencé sous des auspices peu favorables à l'épanouissement d'un quelconque romantisme, Jamila était tombée folle amoureuse de Jonathan Kepler, dès la première fois qu'elle l'avait croisé chez Géraldine. Et le jeune homme, à la fois attiré par elle et flatté de l'adoration qu'elle lui vouait, s'était « mis en ménage » avec elle. Mais sans perdre tout à fait l'espoir de pouvoir épouser un jour la véritable femme de sa vie, Géraldine...

— Non, mais vous savez ce que ce fils de pute voulait me faire ? rugit l'adolescente, en se plantant au milieu de la pièce, sans même paraître avoir remarqué la présence dans le canapé de Justine Sandillon.

— Pas encore, répondit posément Géraldine, avec une ébauche de sourire, mais j'ai l'impression que tu n'es pas entièrement d'accord avec les projets de ce bon Jonathan. Car je suppose qu'on parle bien de lui ?

— De lui, oui ! De cet enculé de sa race ! Jamais j'aurais cru ça de sa part... dit Jamila en se laissant tomber dans le premier fauteuil à sa portée.

Elle s'avisa enfin de la présence de Justine, qui la contemplait d'un air un peu étonné :

— Ah, vous étiez là ? Pardon... Bonsoir...

Puis, aussitôt, la fureur la réempoigna et elle tourna vers Géraldine un

visage vengeur :

— Vous savez pas ce qu'il a osé me dire, tout à l'heure, en rentrant de son école à la con ? Qu'il avait été pressenti par la directrice – une belle salope, celle-là, entre parenthèses : si je la croise, il ne faudra pas qu'elle s'étonne de se prendre un pain sans comprendre pourquoi !

— Tu ne veux pas essayer d'être un peu plus claire, Jamila ? lui suggéra Géraldine.

— Oui, pardon ! C'est le trop-plein : faut que ça sorte... Donc, cette vieille pute a carrément proposé à Jonathan de participer, contre du fric, à une soirée partouze, au sein même de l'école ! Et vous savez ce qu'il me dit, ce grand crétin qui marche derrière sa bite ? *Je ne sais pas encore si je vais accepter ou non, je me tâte...*

Sous le fouet de son indignation, Jamila jaillit hors du fauteuil et se mit à arpenter la pièce à grandes enjambées désordonnées.

— Il se tâte, ce con-là ! gronda-t-elle, avec une petite grimace amère. Non, mais je rêve ! Eh bien, qu'il continue à se tâter ! parce que s'il compte sur moi pour le faire, il peut attendre encore longtemps, je vous le dis !

Géraldine Hébert et Justine Sandillon restèrent silencieuses, conscientes que l'adolescente avait besoin d'évacuer sa colère. Et puis, elles venaient d'échanger un regard entendu.

Cette proposition faite à Jonathan Kepler, c'était une pièce supplémentaire du puzzle qui se mettait en place.

CHAPITRE X



— Tiens ! notre chère guenon est en train de faire son petit tour de parc, comme tous les soirs... observa Alain Lectoure, debout devant la grande porte-fenêtre du salon, un verre de whisky Macallan à la main droite.

Tous les élèves et les professeurs étaient repartis chez eux, la grande maison était retombée dans le silence, à l'exception du salon où les époux Lectoure s'étaient retrouvés, et qu'emplissaient les accents solennels du requiem de Fauré, dans la version de Carlo Maria Giulini.

Au dehors, le jour déclinait rapidement, le soleil rasant incendiait le feuillage des taillis et une brise molle caressait les branches hautes des grands arbres.

Alain Lectoure fut rejoint à la porte-fenêtre par Marie-Ange, qui, l'entourant de ses bras, se plaqua contre son dos, écrasant ses seins volumineux contre ses omoplates.

— Je me demande quel plaisir cette idiote peut éprouver à tourner comme ça, pendant plus d'une demi-heure, au lieu de rentrer chez elle... murmura Marie-Ange, d'une voix pleine de mépris. Tiens, je crois qu'elle nous a vus !

— Rien d'étonnant, avec la nuit qui tombe et la pièce éclairée, fit observer Lectoure. Eh ! qu'est-ce que tu fais ?

Toujours plaquée contre son dos, sa femme avait entrepris de déboucler la ceinture de son pantalon, puis d'en descendre la fermeture Éclair.

— Puisqu'elle regarde par ici, on va lui offrir un petit spectacle... souffla Marie-Ange.

Et, ayant abaissé le slip de son mari, elle fit jaillir à l'air libre la lourde trompe de chair brune et noueuse qui pointait hors de son ventre incroyablement velu et prenait rapidement de la consistance et du volume.

Elle entreprit de le masturber lentement, afin de l'amener au maximum de sa « forme », ce qui arriva très vite. De l'autre côté de la porte-fenêtre, à une

cinquantaine de mètres de la maison, Clotilde Véron s'était arrêtée de marcher et restait immobile, tournée vers le tableau que les époux Lectoure lui offraient complaisamment, comme hypnotisée.

Marie-Ange se décala d'une trentaine de centimètres vers la droite, sans lâcher la verge dure et épaisse de son mari. Puis, face à l'ouverture, regardant leur gouvernante bien en face, elle écarta l'un des pans de sa robe fendue et, posant un pied sur le barreau supérieur du guéridon situé à sa gauche, elle ouvrit largement sa jambe repliée, afin d'exhiber le buisson roux et bouclé de son ventre.

Sans cesser de caresser la verge puissante d'Alain, elle porta son autre main à son intimité déjà emperlée de rosée et entreprit, de l'index et du majeur, d'ouvrir la corolle de ce superbe fruit mûr afin de dégager le petit bourgeon dur qui se trouvait niché tout en haut.

Dans le parc, Clotilde Véron ne bougeait toujours pas, figée telle une statue.

De la main, Alain Lectoure lui fit signe d'approcher. La gouvernante parut d'abord ne pas comprendre l'invite. Puis, lentement, sans les quitter du regard, elle se mit en marche vers les époux Lectoure.

Comme un papillon de nuit irrésistiblement attiré par les lumières du grand salon.

Lorsqu'elle ne fut plus qu'à trois ou quatre mètres de la porte-fenêtre, Marie-Ange cessa un instant de se caresser pour ouvrir celle-ci.

Elle dirigea vers la mince silhouette de Clotilde le membre viril qu'elle tenait à pleine main et lui ordonna d'une voix sèche et sans réplique :

— À genoux, la guenon ! Suce !

Les époux Lectoure virent leur gouvernante devenir affreusement pâle, se mordre la lèvre inférieure avec force, puis virer à l'écarlate, tandis que des larmes perlaient à ses cils. Cela fit sourire Marie-Ange :

— Arrête de faire ta mijaurée et obéis ! De toute façon, je sais que tu en meurs d'envie, espèce de grosse chienne en chaleur ! Allez, à quatre pattes !

Clotilde Véron crut pendant une seconde qu'elle allait se mettre à hurler, sous les morsures de la honte qu'elle éprouvait à se laisser traiter de cette manière ignoble.

Une honte d'autant plus cuisante que, dans le même temps, elle ne parvenait pas à détacher ses yeux de la lourde verge de son patron, et que son propre ventre était en train de se transformer en une véritable fournaise. Fournaise de plus en plus humide et avide de « combustible »...

Elle savait bien que la seule chose à faire, la seule chose digne, aurait été de tourner les talons, de quitter cet endroit et de n'y plus jamais revenir.

Seulement, il y avait toute une partie d'elle qui refusait avec énergie d'être digne ; qui, au contraire, trouvait sa volupté dans cet abaissement de tout son

être.

Et, pour l'heure, c'était cette partie de son esprit qui avait pris le pouvoir. Et c'est elle aussi qui la fit tomber à genoux devant Alain Lectoure, pour engloutir sa verge dans sa bouche, avec un rôle de plaisir – et même de gratitude.

— C'est vrai que c'est une authentique chienne ! fit remarquer Lectoure, le souffle un peu court en raison des sensations que lui procuraient la langue et les lèvres de la gouvernante, occupée à l'engloutir avec avidité.

Une idée soudaine et nouvelle traversa alors l'esprit déjà surchauffé de Marie-Ange.

— D'ailleurs, je pense que ça va être l'heure de sa promenade, dit-elle d'une voix sourde. Mon chéri, tu veux bien aller chercher son collier et sa laisse, qu'on aille faire un tour de parc tous les trois ?

Dans un premier temps, Alain Lectoure contempla sa femme sans paraître comprendre ce qu'elle attendait de lui. Puis, un sourire vicieux illumina brièvement ses traits un peu grossiers : il venait de comprendre.

— J'y vais, mon amour... dit-il, en s'arrachant à regret des lèvres douces et habiles de Clotilde.

Durant six ans, ils avaient eu un labrador noir, que Marie-Ange, en bonne sadienne qu'elle était, avait tenu à baptiser Noirceuil[1]. L'animal était mort depuis déjà trois ans – une tumeur à la moelle épinière –, mais ses maîtres avaient conservé son collier de cuir noir clouté et la grosse laisse métallique qui s'y fixait. Et qu'Alain Lectoure, comprenant les désirs de sa femme, était allé chercher.

— Allez, fous-toi à poil, la guenon ! gronda-t-elle, en résistant difficilement à l'envie de maltraiter physiquement sa victime consentante et volontaire.

Lorsque cette sorte d'excitation particulière la prenait, Marie-Ange Lectoure se sentait devenir une sorte de seconde M^{me} de Clairwill[2], et il lui venait, du plus profond d'elle-même, des envies de violence qui auraient pu, au paroxysme du délire érotique, la conduire jusqu'au meurtre, elle en était presque sûre. Et cela l'effrayait de moins en moins.

S'étant relevée, Clotilde avait commencé à dégrafer sa petite robe grise, dont l'austérité contrastait violemment avec les activités auxquelles elle consentait à se prêter.

Elle apparut en culotte de coton blanc et soutien-gorge dénué de la moindre fantaisie. Bien que large, la culotte ne parvenait pas à contenir l'incroyable efflorescence brune qui envahissait son ventre et ses cuisses. De même, deux autres touffes noires et épaisses jaillissaient de ses aisselles.

Les yeux braqués sur le ventre de sa patronne, qui avait continué de se caresser négligemment du bout de son index soigneusement manucuré,

Clotilde se débarrassa du haut, puis de sa culotte, et demeura immobile, les bras ballants le long de son corps un peu trop maigre.

— À quatre pattes ! rugit Marie-Ange, en rabattant les pans de sa robe sur ses cuisses. Comme une bonne petite chienne obéissante et soumise à ses maîtres !

Clotilde s'exécuta en silence, juste au moment où la porte du salon se rouvrait, pour laisser entrer Alain Lectoure, porteur du collier et de la laisse de feu Noirceuil.

Sachant qu'elle prendrait plaisir à procéder elle-même au « harnachement » de leur gouvernante, il tendit les deux objets à sa femme, qui en effet s'en empara avec une sorte d'empressement avide.

Elle s'accroupit devant Clotilde et lui passa rapidement le collier autour du cou, avant d'y fixer la laisse métallique, qui cliquetait doucement.

— Et voilà, nous sommes prêtes pour la promenade ! claironna-t-elle en se relevant, le visage empourpré et les yeux lançant des éclairs sauvages.

— C'est dommage qu'elle n'ait pas une queue : l'illusion aurait été parfaite, fit remarquer Alain Lectoure avec un petit rire un peu sot.

Entendant cela, les pupilles de sa femme se dilatèrent encore un peu plus :

— Une queue, tu dis ? Mais... il n'y a qu'à lui en mettre une ! Tiens-moi la laisse, tu veux ?

Marie-Ange fila vers la table basse du salon, ouvrit l'un de ses deux tiroirs et, brandissant un objet long et noir, s'exclama triomphalement :

— La voilà, sa queue !

Il s'agissait d'un godemiché de caoutchouc, d'un réalisme saisissant dans sa sculpture, son modelé, mais nettement exagéré par ses dimensions : il devait bien faire une quarantaine de centimètres de longueur, et son diamètre devait représenter environ le double d'un sexe d'homme de belle taille. Si ce n'est même davantage.

Marie-Ange revint vers son mari et Clotilde, avec un petit sourire suintant tellement de cruauté que même Lectoure en fut frappé, presque inquiet.

Marie-Ange commença par promener l'énorme gland de caoutchouc au milieu de la forêt de poils noirs, effleurant les lèvres humides du sexe, appuyant sur le petit bourgeon de chair dur qui dardait au milieu de cette broussaille pileuse, de cette friche sexuelle.

Puis, lorsque Clotilde commença de manifester, par une respiration plus courte et plus sonore, des signes d'excitation, d'un coup Marie-Ange enfonça l'énorme engin de quinze bons centimètres dans l'anus de la gouvernante.

Clotilde hurla de douleur, tout son corps se cabra sous l'intrusion, avant de se couvrir de sueur. Mais elle ne chercha pas à se dérober.

D'où il se trouvait, Alain Lectoure avait une vue plongeante sur l'anneau de chair horriblement dilaté et il se demanda comment leur gouvernante

pouvait supporter ça. Puis, avec l'égoïsme un peu obtus qui avait toujours été un trait de son caractère, il se dit qu'elle devait sûrement y « prendre son pied », dans ce traitement douloureux et ignoble, puisqu'elle l'acceptait sans broncher...

— Allez, on y va ! claironna Marie-Ange, en saisissant la laisse et en tirant dessus sans ménagement.

Clotilde se mit à avancer tant bien que mal, sur les mains et les genoux, mains et genoux que lui écorchèrent les gravillons de la terrasse arrière de la maison.

De plus, à chaque mouvement qu'elle faisait, le pieu de caoutchouc planté en elle lui envoyait dans le bas du corps des éclairs de douleur.

Mais, au-delà de cette souffrance et de l'humiliation qui allait avec, la partie la plus sombre, la plus incompréhensible de son esprit continuait de se réjouir d'offrir cette souffrance et cette humiliation à ses maîtres, puisque c'est ce qu'ils semblaient attendre d'elle.

Lorsqu'ils furent arrivés dans l'herbe, ses douleurs aux paumes et aux genoux s'apaisèrent nettement. Et Clotilde se sentit embrasée, vis-à-vis de ses bourreaux, par une irrésistible bouffée de gratitude.

Tirant d'un coup sec sur la laisse, Marie-Ange entraîna sa « chienne » vers les arbres et les taillis qui se trouvaient à droite de la maison. Lorsqu'ils y furent, elle s'arrêta et se pencha vers Clotilde, avec un sourire à la fois mielleux et froid qui n'annonçait rien de bon.

— Maintenant, il va falloir faire sa pissette ! annonça-t-elle avec cette voix bête que l'on prend souvent pour s'adresser aux véritables chiens. Tiens, cet arbre me paraît parfait... Allons, lève la patte, sale bête !

Clotilde sentit le rouge de la honte lui empourprer le visage. Non ! elle ne pouvait pas exiger d'elle qu'elle fasse « ça » devant eux ! Pourtant, à la même seconde, elle réalisa qu'elle avait effectivement besoin de se soulager. Non seulement besoin, mais également envie.

Alors, en se demandant si c'était vraiment elle qui agissait ainsi, Clotilde leva lentement sa jambe droite repliée, l'écartant au maximum vers l'extérieur.

Et, au bout de quelques secondes, un puissant jet doré jaillit de son ventre et alla frapper le tronc rugueux du hêtre au pied duquel elle se trouvait.

— Voilà ! c'est une bonne petite pisseuse, notre guenon ! s'exclama Marie-Ange d'une voix féroce. Qu'est-ce que tu en penses, mon chéri ? Oh, mais je vois que le spectacle te fait bander, espèce de salaud ! Eh bien, qu'est-ce que tu attends ? Il n'y a pas que cette petite chienne qui a le droit de se soulager de ses trop-pleins !

Alors qu'elle n'avait pas encore tout à fait fini de se vider, Clotilde sentit les deux grosses mains de Lectoure arracher sans ménagement l'énorme

godemiché de ses reins. Elle dut se mordre la lèvre au sang pour ne pas crier de douleur.

Par comparaison, le membre de chair qui, juste après, s'introduisit en elle par la voie naturelle, lui fut presque un soulagement. Un baume.

D'autant plus que, lorsque son partenaire eut pratiqué quelques brusques allers-retours dans son ventre, Clotilde sentit que l'orgasme ne tarderait pas à fondre sur elle. Comme à chaque fois. Comme toujours.

Mais, tandis que le plaisir montait en elle, il fut soudain rejoint par une autre sensation, nouvelle, étrange, profonde, effrayante aussi.

L'envie de mourir.

Clotilde Véron était étendue sur son lit, ses yeux grands ouverts fixés sur le plafond de sa chambre qu'elle ne voyait même pas.

Trois fois déjà, depuis que les Lectoure l'avaient laissée quitter leur propriété, et qu'elle avait regagné son appartement, trois fois déjà Clotilde Véron avait failli ouvrir sa fenêtre et se jeter tête en avant du haut de son quatrième étage.

Parce que ça ne pouvait plus durer.

Elle était incapable de s'arracher volontairement à l'emprise diabolique que les Lectoure exerçaient sur elle. Mais, désormais, elle n'était plus capable non plus de supporter cette même emprise, qui la réduisait à néant.

Et, soudain, elle entrevit la solution, ce qui la fit se dresser sur son lit. Puisqu'elle ne parvenait pas à quitter les Lectoure, il fallait qu'elle se débarrasse d'eux.

Et, pour ça, elle savait comment s'y prendre. Elle avait le moyen parfait.

Elle hésita encore durant plus d'une minute, avant de descendre de son lit.

Avait-elle le droit de faire ce qu'elle avait en tête ? En avait-elle le droit moral ?

Elle finit par hausser ses épaules maigres : est-ce que tout cela se situait encore dans le champ de la morale ? N'était-elle pas passée depuis longtemps, et à cause des Lectoure précisément, au-delà du Bien et du Mal ?

Et puis, en agissant comme elle était à présent décidée à le faire, est-ce qu'elle ne rendrait pas service à beaucoup de gens ? Et en particulier à toutes ces filles, à tous ces garçons, qui se faisaient piéger par les Lectoure ?

Sans compter que ce serait le meilleur moyen, se dit-elle pour finir, qu'elle aurait de rendre hommage à la mémoire de cette pauvre Karine Albert.

Oui, décidément, elle n'avait pas d'autre choix, pas d'autre voie : elle devait le faire... Et sans même se soucier des conséquences désagréables qui pourraient sans doute en découler pour elle-même.

Son « salut » était à ce prix.

Clotilde Véron se leva, passa sa robe de chambre, alla s'asseoir à son petit bureau sous la fenêtre ; et, saisissant une feuille blanche et un feutre à pointe fine, elle commença à rédiger sa lettre...

CHAPITRE XI



Quatre hommes attendaient, immobiles, au pied de la sépulture encore fraîche. Boris Corentin, Aimé Brichot, le commissaire Violet, de Saint-Cloud, et Francis Rassin, l'un des adjoints au maire de cette même ville.

Ils regardaient les deux hommes munis de pelles s'activer pour rouvrir la tombe d'un certain Fernand Lomagne (1922 – 2009), inhumé six jours plus tôt, et qu'aucune pierre tombale ne scellait encore.

La veille au soir, un gamin d'une douzaine d'années s'était présenté aux plantons qui gardaient l'entrée du 36 quai des Orfèvres, porteur d'une enveloppe sur laquelle étaient écrits ces mots : *À propos de Karine Albert*, sans qu'il soit fait mention d'un destinataire.

Interrogé par les policiers de garde, le jeune courrier avait simplement dit qu'une dame « en foulard », lui avait remis cette enveloppe cinq minutes plus tôt, sur le boulevard Saint-Michel, et lui avait donné un billet de cinq euros pour qu'il vienne la remettre ici, à la police.

On n'avait rien pu en tirer de plus.

Grâce à l'ordinateur central, il n'avait pas fallu très longtemps aux policiers de la PJ pour trouver que cette Karine Albert intéressait la Brigade mondaine, et plus particulièrement le commandant Boris Corentin. Lequel avait été appelé chez lui et était immédiatement revenu au quai des Orfèvres.

La lettre, tracée à l'encre noire, de la même écriture que celle se trouvant sur l'enveloppe, ne contenait que quelques mots, assez déconcertants :

Il arrive que les morts dissimulent d'autres morts...

Si vous voulez savoir où se trouve Karine Albert, adressez-vous au pauvre Fernand Lomagne, cimetière neuf de Saint-Cloud, deuxième allée...

Il avait fallu toute l'efficacité tranchante de Charlie Badolini, pour que les autorités compétentes acceptent finalement la réouverture de la tombe de Fernand Lomagne – qui, avait-on appris accessoirement, avait succombé en moins d'une heure à une rupture d'anévrisme de l'aorte abdominale.

C'est pourquoi Boris Corentin et Aimé Brichot se trouvaient aujourd'hui, dès huit heures du matin, dans la deuxième allée du cimetière neuf de Saint-Cloud, regardant en silence travailler les deux fossoyeurs.

Soudain, l'une des deux pelles produisit un son métallique caractéristique, prouvant qu'elle venait de rencontrer un obstacle : le cercueil en chêne verni de Fernand Lomagne. Il fallut encore près de dix minutes pour le dégager de la terre qui l'emprisonnait et le sortir de sa fosse.

Les deux employés municipaux se penchèrent ensemble pour l'examiner, avant de se relever et de se tourner vers les trois policiers et l'adjoint au maire :

— La bière est intacte, dit le plus âgé des deux.

— Et il n'y a plus rien dans le trou, ajouta son second, après s'y être penché.

L'adjoint au maire, un jeune homme blond qui arborait un air vaguement blasé, fronçait déjà les sourcils, prêt à exhaler sa mauvaise humeur d'avoir été tiré du lit pour rien, lorsque Boris Corentin fit un geste en direction des fossoyeurs :

— Attendez ! dans la lettre anonyme, il est dit « Il arrive que les morts dissimulent d'autres morts. »

— Ce qui veut dire que le corps de Karine Albert doit se trouver plus bas ! s'exclama Aimé Brichot, qui avait saisi au vol la pensée de sa flèche.

— Continuez de creuser, messieurs... se contenta de conclure Boris Corentin.

Trois minutes et cinq coups de pelles plus tard, le plus jeune des fossoyeurs poussa un petit cri étouffé et devint subitement un peu pâlot. Les quatre hommes s'approchèrent de la fosse béante.

Ils découvrirent trois doigts d'une main blême qui devait être féminine, à

en juger par le vernis rouge sang qui subsistait par petites plaques sur les ongles.

— Et voilà, nous y sommes ! constata Boris Corentin, à l'adresse d'Aimé Brichot, assis à sa droite dans la Renault Mégane de service toute neuve qu'il pilotait depuis le 36 quai des Orfèvres. J'espère que notre grand ami Flutiaux aura eu le temps d'opérer.

— Lui qui a horreur d'être bousculé, ce n'est pas ça qui va tempérer son ardeur à se foutre de nous ! nota Aimé Brichot avec un petit sourire en coin.

Les deux inspecteurs de la Brigade mondaine quittèrent leur voiture, que Corentin venait de ranger dans la cour de l'institut médico-légal, situé au bord de la Seine, entre le pont d'Austerlitz et le pont Charles-de-Gaulle, le long de la ligne de métro Bobigny-Place d'Italie. Institut dont l'adresse officielle était : place Mazas, laquelle ne comportait en tout et pour tout qu'un minuscule square.

Tous deux pénétrèrent dans le long bâtiment en petites briques rouges, remontèrent la galerie agrémentée de bustes en marbre un peu rébarbatifs, passèrent devant le bureau du directeur de l'Institut, puis devant la salle dite « des reconnaissances » : c'est là que l'on demandait aux familles, ou aux proches, de venir mettre un nom sur les cadavres à l'identité encore incertaine. Une épreuve qui laissait peu de gens indemnes...

Enfin, les deux policiers obliquèrent à gauche et pénétrèrent dans la partie proprement médicale de l'institut, où l'odeur d'éther se mêlait à une autre, plus fade, plus insidieuse, mais aussi beaucoup plus difficile à supporter.

L'odeur de la mort elle-même.

Au moment où Boris Corentin allait frapper à une porte, une autre, juste à côté, s'ouvrit, pour laisser apparaître un petit homme rondouillard, au visage lunaire et réjoui, le cou sanglé dans un nœud papillon à gros pois et vêtu d'une blouse blanche sanglée sur son petit ventre rebondi.

Le docteur Flutiaux, médecin-légiste de son état, et, malgré ses airs d'éternel petit plaisantin, l'un des meilleurs de sa spécialité sur la place de Paris.

Découvrant les deux inspecteurs, il leva vers le plafond ripoliné de blanc ses bras courtauds et grassouilleux, à l'image de sa personne, cependant qu'une stupéfaction jouée, surjouée même, se peignait sur son visage éternellement poupin, que l'âge commençait à légèrement couperoser, notamment au niveau des joues :

— Mas qui voilà ? Don Quichotte et Sancho Pança, je ne me trompe pas ? Ou bien Robinson et Vendredi ? C'est curieux, je n'arrive jamais à me souvenir...

— Toubib, vous n'avez jamais pensé à poser votre candidature aux *Grosses Têtes* de Philippe Bouvard ? soupira Boris Corentin. Vous auriez toutes vos chances...

— On ne peut pas en dire autant de tout le monde ! rétorqua le médecin légiste, tout sourire dehors. Parce que comme « grosses têtes », hein...

Puis, il redevint instantanément sérieux, car c'était avant tout le plus scrupuleux des professionnels, et il entraîna les deux policiers vers une porte à double battant.

À sa suite, Boris Corentin et Aimé Brichot toujours un peu mal à l'aise lorsqu'il se trouvait dans ces salles respirant la mort – pénétrèrent dans la longue salle carrelée, qui sentait le détergent, l'éther, le formol et beaucoup d'autres choses encore, moins identifiables par un nez non professionnel. Les deux murs latéraux étaient occupés par les tiroirs métalliques, dans lesquels étaient allongés les cadavres en attente d'examen.

Au centre de la pièce, que Flutiaux appelait parfois sa « salle à manger », se trouvaient trois tables métalliques, de la taille d'un lit d'une personne, approximativement.

Deux d'entre elles étaient inoccupées ; sur la troisième reposait le corps d'une jeune femme blonde, qui avait dû être très jolie et nantie d'un corps sculptural.

Sauf que, maintenant, après son séjour dans la terre, ce corps blafard se marbrait de repoussantes plaques allant du verdâtre au violet. En s'approchant, Aimé Brichot s'avisa que les parties les plus tendres du cadavre – lèvres, paupières, replis du sexe... – avaient déjà été attaquées par des bestioles non identifiées – non identifiées par lui en tout cas.

Il crut qu'il allait être obligé de faire demi-tour et dut fournir un gros effort pour se ressaisir.

— Votre jeune amie a été perdue par sa gourmandise, si je puis dire, annonça le docteur Flutiaux.

— Ce qui veut dire, toubib ?

— J'ai commencé par effectuer une ponction à l'intérieur de ses poumons, histoire de savoir un peu sur quel pied danser, répondit le médecin légiste. Et savez-vous, mes bons amis, ce que j'y ai trouvé ?

— De l'eau, risqua Aimé Brichot à tout hasard.

Le docteur Flutiaux le regarda avec un air de profonde commisération :

— Trop facile, mon pauvre ! Trop banal, trop convenu. Non, j'y ai trouvé, tenez-vous bien, de la crème chantilly ! Cette fille, chers duettistes, s'est à proprement parler noyée dans de la crème fouettée !

Un profond silence accueillit cette déclaration pour le moins inattendue. Finalement rompu par Aimé Brichot :

— Et vous expliquez ça comment ?

— Eh ! oh ! protesta le médecin légiste, n'invertissons pas les rôles : moi, je vous dis ce qui est, c'est tout. Après c'est à vous de trouver le pourquoi et le comment. Et là, franchement, je vous souhaite du plaisir. Elle faisait quoi, dans la vie, cette petite dame, au fait ?

— Élève dans une école de cuisine... répondit Boris Corentin, les sourcils froncés.

— Eh bien, voilà ! s'exclama Flutiaux. Vous avez une piste en or ! C'est quasiment du « tout cuit », si je puis risquer cette expression dans ce contexte.

— Vous avez autre chose pour nous ? éluda Corentin, en désignant le corps sur la table métallique.

— Oui, figurez-vous ! Je vous gâte, non ?

Le petit homme rondouillard sortit d'un tiroir derrière lui un petit sachet de plastique transparent, l'un de ceux qui servent à la police scientifique pour recueillir les indices trouvés sur les lieux des crimes. Celui-ci semblait vide.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Aimé Brichot, en ajustant machinalement ses lunettes.

— Une rognure d'ongle, répondit Flutiaux, en lui tendant le sachet. Je l'ai trouvée accrochée dans les cheveux de ma cliente. Pas ordinaire, cette fille, décidément...

— C'est très bien, ça ! s'anima Boris Corentin. Ce ne peut être qu'un ongle de son assassin. Enfin... neuf chances sur dix... Donc, dès qu'on aura un suspect, on pourra se lancer dans des tests ADN comparatifs.

— Ah, parce que vous n'avez même pas un suspect ?

Boris Corentin et Aimé Brichot échangèrent un regard appuyé, mais ne répondirent pas.

Vu les derniers développements dont les avait informés Géraldine Hébert, concernant les photos prises par le photographe graphologue de Justine Sandillon, ils commençaient à en avoir un sérieux, de suspect.

Leur collègue, le capitaine Nicolas Collobert.

CHAPITRE XII



Nicolas Collobert avait du mal à se retenir de saliver, en contemplant la superbe blonde occupée à ôter sa robe fourreau, à moins de deux mètres de lui.

Elle était véritablement somptueuse, avec cette chute de reins sinueuse, une croupe à faire pâlir d'envie n'importe quelle danseuse de samba, et les deux globes merveilleux de sa poitrine, qui, à chaque mouvement qu'elle faisait, semblaient prêts à jaillir hors du décolleté.

Et puis, il y avait sa bouche... Un fruit trop mûr... une grenade éclatée... l'image même de la volupté.

Lors de leur conversation sur Internet, elle avait prétendu s'appeler Natacha. Sans faire le moindre effort pour faire croire à son correspondant que c'était là son vrai prénom.

De toute façon, Nicolas Collobert se fichait bien de savoir si elle s'appelait Natacha ou Huguette.

C'était une pute, voilà tout. Une pute de « haut vol », une pute de luxe, une pute très chère – mais une pute tout de même, ni plus ni moins. Et une pute qu'il allait s'envoyer très prochainement sous toutes les coutures.

Voilà comment Nicolas Collobert, capitaine à la Brigade de répression du proxénétisme, voyait les choses.

À présent, Natacha n'avait plus que sa culotte et son soutien-gorge, tous deux en satin mauve. Elle s'était tournée vers lui et lui souriait d'un air gourmand, mais pas trop.

Nicolas Collobert lui en sut gré : il détestait les putes qui « surjouent » un désir que, de toute façon, elles n'éprouvent à peu près jamais.

— Tu veux que je les garde ? demanda-t-elle, avec une pointe d'accent d'Europe de l'Est, en parlant évidemment de ses sous-vêtements chic.

— Non, enlève... répondit Collobert, assis sur le lit de cette chambre de l'hôtel « Outremer », situé derrière la place de la Concorde, où il avait ses habitudes.

Quatre ans plus tôt, il avait sauvé la mise à Henri Posniak, le patron de l'établissement, en « regardant ailleurs », pendant qu'il évacuait discrètement les deux prostituées mineures qui œuvraient dans son hôtel.

Depuis, il y avait toujours une chambre libre pour le capitaine Collobert. Gratuite, il va sans dire...

Natacha dégrafa son soutien-gorge, qu'elle laissa tomber sur l'épaisse moquette toute neuve. Ses seins frémissaient à peine sous leur propre poids. Nicolas Collobert eut du mal à avaler sa salive en découvrant leurs larges aréoles d'un rose très pâle, piquées en leur centre d'un mamelon à demi saillant.

Puis, avec des gestes naturellement gracieux et élégants, la jeune femme mince et grande – il lui arrivait de « faire » le mannequin dans certains défilés de mode – fit glisser avec deux doigts sa culotte de satin le long de ses interminables jambes, délicatement bronzées.

Les cuisses très légèrement écartées, une main sur la hanche, les reins cambrés pour faire ressortir son admirable poitrine, elle se laissa admirer, sachant très bien que plus l'excitation de son client serait vive, moins il mettrait de temps à jouir, et plus vite elle serait libre.

Il lui était ainsi arrivé, plusieurs fois, de gagner mille euros en à peine plus de vingt minutes...

Nicolas Collobert avait ses petits yeux braqués sur le fin triangle doré et moussu, impeccablement taillé, qui marquait la jonction des deux cuisses fuselées de sa prochaine – très prochaine... – partenaire.

En matière de sexe, Nicolas Collobert avait deux passions : les très jeunes filles et les prostituées de luxe. Il avait toujours été conscient que ce n'était pas avec son physique impossible qu'il pourrait jamais espérer séduire les premières. Et tout aussi conscient que sa paie de capitaine de police ne lui permettait pas non plus de s'offrir les secondes.

De fait, sa vie sexuelle avait longtemps été une sorte de champ de ruines. Ou une vaste humiliation perpétuellement recommencée. Lorsqu'elles comprenaient ce qu'il avait en tête, certaines femmes lui éclataient carrément de rire au nez, trouvant manifestement très drôle qu'un type aussi laid puisse prétendre à coucher avec elles.

Nicolas Collobert en avait conçu une haine vibrante des femmes dans leur ensemble, sans que cela supprime pour autant le violent désir qu'il éprouvait d'elles, ou au moins de certaines d'entre elles.

Et puis, il y avait eu cette chance inouïe : la lettre anonyme concernant *les Papilles de la nation*, l'école fondée et dirigée par Marie-Ange et Alain Lecture – lettre qui avait finalement atterri sur son bureau, à la Brigade

mondaine.

Excellent enquêteur, Collobert n'avait pas été long à comprendre que cette histoire de partouzes impliquant souvent des mineurs et avec circulation de cocaïne, révélée par la lettre, était parfaitement exacte.

Il en était encore à se demander comment profiter de cette affaire pour son compte personnel, lorsque Marie-Ange Lectoure s'était « spontanément » donnée à lui, dans son grand bureau de Saint-Cloud, en lui faisant comprendre assez clairement, après l'avoir superbement sucé, qu'elle attendait un « petit service » en échange.

En clair, elle lui demandait d'étouffer l'affaire ennuyeuse des « petites soirées ».

Nicolas Collobert avait tout de suite vu l'avantage qu'il pouvait tirer du fait que la directrice se plaçait d'elle-même sous sa protection. Et c'est sans grande difficulté qu'il avait obtenu des époux Lectoure de participer désormais à toutes leurs orgies – pour son plaisir personnel – et de toucher un pourcentage sur ce qu'elles rapportaient – pour sa sécurité financière.

Comme, en plus, de par son travail de policier, il lui était très facile de récupérer de la cocaïne gratuitement, il était devenu leur fournisseur attitré, leur revendant à prix intéressant la poudre qu'il avait « confisquée » ici ou là : tout le monde y trouvait son compte.

Ce tableau idyllique s'était nettement assombri environ un an plus tard, lorsque Nicolas Collobert, de plus en plus gourmand sur le plan financier, s'était imaginé pouvoir devenir associé à part entière des Lectoure, en devenant en quelque sorte copropriétaire des *Papilles de la nation*, aussi bien l'école en tant que raison sociale, que la propriété elle-même.

Marie-Ange Lectoure lui avait opposé un refus cinglant, catégorique, définitif.

Définitif ? Pas dans l'esprit de Nicolas Collobert, qui s'était dit qu'il fallait se montrer patient, attendre l'occasion de rendre les époux Lectoure encore plus dépendants de lui, de manière à ce qu'ils ne soient plus en état de rien lui refuser.

Comme cette occasion ne se présentait pas, et qu'il était de plus en plus impatient, Nicolas Collobert avait décidé de la provoquer, de la créer.

Et c'est alors qu'était arrivée la soirée dont Karine Albert devait être la vedette. Le « clou ».

Le clou, elle l'avait en effet été. Mais un clou solidement planté par Collobert lui-même, dans les poignets de ces idiots de Lectoure. Pour les crucifier.

Se glisser dans la pièce où attendait l'énorme gâteau et noyer cette pauvre fille dans la crème où elle baignait ne lui avait posé aucun problème : sa haine des femmes l'avait considérablement aidé à intimor le silence à sa conscience,

ou plutôt à ce qui lui restait de conscience.

— Tu ne te déshabilles pas, mon chéri ? lui demanda doucement Natacha, en faisant un pas dans la direction du lit où il était assis.

Nicolas Collobert s'ébroua pour sortir de ses pensées, et leva vers elle son visage en lame de couteau.

— C'est inutile, répondit-il d'une voix indifférente, presque morne. Tout ce que je veux, c'est te bouffer le cul et t'enculer juste après...

Cette annonce brutale du programme ne parut pas émouvoir outre mesure la prostituée.

— Comme tu voudras, répondit-elle calmement et avec un petit sourire compréhensif. Tu veux que je me mette comment ? À quatre pattes au bord du lit ?

— Oui, ce sera très bien, acquiesça Collobert en se levant pour déboutonner posément sa braguette. Tiens, viens donc me mettre une capote, avant...

Tandis que Natacha s'agenouillait devant lui et extirpait sa verge encore assoupie de son pantalon, Nicolas Collobert revint en esprit à cette soirée de Saint-Cloud.

Tout s'était passé exactement comme il l'avait prévu. Après la découverte du cadavre de Karine par Marie-Ange, il s'était dépêché de prendre les choses en mains – un rôle que, de toute façon, personne ne songeait à lui disputer.

Ce dont il était le plus fier, en fin de compte, c'était la manière dont il s'était débarrassé du corps de sa victime. Il était bien certain que personne n'irait jamais le dénicher là où il l'avait dissimulé.

Sauf, peut-être, dans vingt ans, lorsque viendrait à expiration la concession de Fernand Lomagne...

Un bruit mou de papier plastifié que l'on déchire ramena Nicolas Collobert aux réalités du moment.

Après l'avoir doucement masturbé pour lui faire prendre toute sa raideur, Natacha venait d'extraire le préservatif de son sachet. Elle le fit habilement coulisser le long de sa verge tendue, de taille fort médiocre.

De ça aussi, il avait souffert, lorsqu'il était plus jeune, et surtout plus « idéaliste »...

Puis, lorsque ce fut fait, sans prononcer une parole superflue, la grande blonde grimpa sur le lit, se mit à genoux, les reins cambrés, la tête reposant sur les avant-bras, croupe offerte aux « outrages » annoncés...

Tout en entretenant son érection d'une main négligente, Collobert se laissa tomber à genoux sur la moquette. Son visage était juste à la hauteur de la croupe magnifique de Natacha, qui restait parfaitement immobile, soumise, offerte.

Tout en continuant de se masturber lentement, Collobert se mit à caresser

les fesses somptueuses et douces, glissant parfois un doigt ou deux dans le profond sillon qui les unissait autant qu'il les séparait.

Puis, lâchant sa verge, il saisit les fesses à pleines mains et les écarta autant qu'il le put, faisant apparaître le petit œillet brun et plissé qui s'y trouvait niché.

Le visage un peu plus coloré qu'à l'ordinaire, il y plaqua ses lèvres proéminentes, sans provoquer la moindre réaction notable chez sa partenaire.

Elle n'en eut pas davantage lorsque Collobert força le petit anneau de sa langue, en émettant un sourd grognement, un peu étouffé par les deux fesses qui enserraient son visage.

Et elle n'en eut toujours pas lorsque, s'étant remis debout et ayant empoigné ses hanches souples, Nicolas Collobert viola ses reins de toute la courte longueur de son membre viril, sans ménagement excessif.

Mais Natacha n'en était pas à sa première sodomie, et elle avait accepté en elle, par cette voie-là, des calibres autrement impressionnants.

Du reste, elle n'avait jamais trouvé cette pratique désagréable, même si elle ne lui avait jamais procuré le moindre plaisir tangible. Simplement, la sensation d'une verge allant et venant dans son anus ne lui déplaisait pas. Et il ne fallait pas en attendre autre chose.

De plus, elle trouvait très satisfaisant de tourner le dos à son partenaire : cela évitait d'avoir à surveiller les expressions de son propre visage...

Pour un peu, si la séance s'était éternisée, Natacha aurait presque pu se mettre à somnoler !

Nicolas Collobert, lui, n'aimait rien tant que les sensations offertes par cet anneau de chair étroit qui enserrait délicieusement sa verge – semblait presque la *traire*. Plus que les sensations elles-mêmes, d'ailleurs, il aimait l'idée qu'il était en train de sodomiser (lui-même pensait « enculer ») une créature que, dans la vie de tous les jours, dans des rapports sociaux ordinaires, il n'aurait même pas eu l'idée de regarder ; aux yeux de laquelle il n'aurait eu aucune existence.

Sentant le plaisir monter de ses reins, il s'efforça de le retarder le plus possible. Et, pour cela, il se contraignit à repenser à « l'opération Karine Albert », comme il disait pour lui-même. Et principalement à son aspect le moins rassurant, pour ne pas dire le plus inquiétant.

L'irruption soudaine et imprévue, dans ses petites affaires, de Boris Corentin.

CHAPITRE XIII



Dans le grand bureau enfumé du commissaire divisionnaire Charlie Badolini, l'heure n'était pas à la détente, et encore bien moins à la rigolade.

C'était même « limite cellule de crise », comme l'avait chuchoté en entrant Géraldine Hébert à Boris Corentin et à Aimé Brichot.

Car il s'agissait de rien de moins que de la culpabilité de l'un des leurs, le capitaine Nicolas Collobert, dans une affaire d'orgies et surtout de meurtre.

Boris Corentin avait commencé la réunion en résumant, dans un *speech* assez succinct, tous les éléments qui conduisaient à leur collègue. Et il était apparu aussitôt que le commissaire divisionnaire avait choisi le rôle de l'avocat du diable. Non qu'il soit forcément persuadé de l'innocence de son subordonné, mais parce qu'il voulait pousser les trois inspecteurs des Affaires recommandées dans leurs retranchements ultimes. Afin d'acquérir une certitude absolue.

Car, ensuite, l'affaire cesserait d'être de leur ressort et le dossier de Nicolas Collobert serait transmis à l'IGS, qui reprendrait l'enquête.

Du reste, ni Boris Corentin ni Aimé Brichot ne se sentaient très à leur aise. Il ne leur était pas très agréable d'avoir l'impression de « comploter » contre un collègue, alors que celui-ci avait son bureau à trois portes d'ici...

Seule Géraldine Hébert, peut-être parce qu'elle était plus jeune, ou parce qu'elle ne connaissait pas Collobert aussi bien que les deux autres, seule Géraldine ne semblait pas du tout gênée par la situation.

— Bon, reprenons tout ça calmement, finit par dire Charlie Badolini, après un long moment de réflexion, que nul n'avait cru bon de troubler. Pour l'instant, rien ne prouve que Collobert ait quoi que ce soit à voir avec la mort

de M^{lle} Albert, c'est une première chose...

— Mais la rognure d'ongle trouvée dans les cheveux de la victime pourrait nous éclairer là-dessus... ne put s'empêcher de glisser Géraldine Hébert.

Sa remarque eut l'air d'agacer le commissaire divisionnaire, qui répliqua sèchement :

— Il est évident que nous en viendrons à des tests ADN si cela s'avère nécessaire, Mademoiselle Hébert !

— Pour l'instant, ça ne servirait qu'à mettre Collobert en état d'alerte maximale, renchérit Boris Corentin. Or c'est un excellent flic, qu'il convient de ne coincer qu'à coup sûr. Ou au moins à peu près sûr...

Toujours *fair play*, Aimé Brichot jugea utile de voler au secours de leur jeune coéquipière.

— Il n'empêche, Monsieur le divisionnaire, que Nicolas Collobert a été photographié dans les locaux des *Papilles de la nation* il y a quelques jours, et qu'il était en grande discussion avec un homme qui a été ensuite identifié comme étant Alain Lectoure, le directeur de cette école : on peut tout de même se demander ce qu'il faisait là...

— Et ce n'est pas tout ! intervint de nouveau Géraldine Hébert. Lorsque j'ai montré cette même photo à Jonathan Kepler, actuellement élève de cette école, il a été formel : Nicolas Collobert est bel et bien ce « Monsieur Emile » qui, d'après lui, est toujours fourré à la propriété de Saint-Cloud et semble à tu et à toi avec le couple Lectoure.

— Mais, Mademoiselle Hébert, je ne nie pas qu'il y ait des faits très étranges dans cette affaire ! crut bon de se défendre Charlie Badolini. Je dis que nous sommes en train de mettre en cause, et gravement, un membre de cette brigade, et qu'il convient de ne pas foncer tête baissée dans n'importe quel panneau ! Il nous faut davantage d'éléments.

Ce fut alors que Boris Corentin intervint à nouveau dans le débat :

— En fait, ce qui résoudrait tout, c'est que nous puissions prendre Collobert, s'il est bien coupable de ce dont on le soupçonne, la main dans le sac...

— Vous voulez attendre qu'il tue une deuxième fille ? fit Badolini, un peu sarcastique.

— N'allons pas jusque-là, Monsieur le divisionnaire ! Disons que si nous pouvions le surprendre au beau milieu d'une orgie à laquelle participent des filles mineures et dans laquelle circule de la cocaïne, il deviendrait tout de suite plus... malléable, non ?

Corentin marqua un temps de pause assez court, avant de poursuivre son raisonnement :

— Or, nous avons la chance de savoir que Jonathan Kepler, l'ami de

Géraldine, a été pressenti pour participer à la prochaine soirée donnée par les Lectoure, laquelle doit avoir lieu demain soir. Je propose donc que, dès à présent, nous nous relayons, Mémé, Géraldine et moi, pour filer le train à Nicolas Collobert jusqu'à demain soir : je suis prêt à parier qu'il va nous mener gentiment jusqu'à la propriété de Saint-Cloud...

— Et ensuite, vous ferez quoi ?

Il y eut un moment de silence, durant lequel les trois inspecteurs échangèrent des regards hésitants. Ce qu'ils avaient à « vendre » maintenant au patron de la Brigade mondaine risquait d'avoir du mal à passer...

— Il y aurait une solution, Monsieur le divisionnaire... finit par se risquer Boris Corentin. Tout serait facilité si nous avions quelqu'un dans la place : il pourrait alors repérer le moment où la drogue se met à circuler et venir nous ouvrir la porte, ce qui nous donnerait le droit d'intervenir officiellement.

Charlie Badolini eut un petit haussement d'épaules :

— Et vous allez faire comment, pour « avoir quelqu'un dans la place », comme vous dites ?

Nouveau silence. Puis, la voix d'Aimé Brichot, un ton plus bas que celle de Corentin :

— Il suffirait que Jonathan Kepler retourne voir Marie-Ange Lectoure pour lui dire que, finalement, il est d'accord pour participer à la soirée...

— Il est tout à fait d'accord pour nous rendre ce petit service ! s'empressa d'ajouter Géraldine Hébert.

Charlie Badolini fronça les sourcils, prit sa tête des mauvais jours et s'enferma dans un silence que les trois autres jugèrent interminable. Finalement, le commissaire divisionnaire tourna les yeux vers Géraldine :

— Il est majeur, au moins, votre Jonathan ?

Et les trois policiers, à cette question, surent qu'ils venaient de remporter la manche la plus délicate.

— Bien, je suis d'accord aussi pour que vous ne lâchiez plus Collobert d'une semelle d'ici demain soir, reprit Badolini. Il ne s'agirait pas qu'il s'évanouisse dans la nature, si par hasard il flairait du vilain ! Mais méfiez-vous de ne pas vous faire repérer : c'est un malin, Collobert...

— On ne le sous-estime pas, patron, assura Boris Corentin. Notre avantage est que, à mon avis, il ne se doute pas qu'on est si près de lui. Et qu'il ignore tout des liens entre nous et Jonathan Kepler.

— Pour cette nuit, prenez deux autres équipes de chez nous pour surveiller son domicile, ajouta Badolini. Ou l'endroit où il choisira de passer la nuit...

— Et s'il ne se passe rien demain soir ? demanda alors Aimé Brichot, en lissant la pointe de sa moustache.

— Dans ce cas, on verra à procéder autrement, soupira Charlie Badolini.

En faisant « parler l'ADN », si je puis dire. Et en mettant Collobert face à toutes les contradictions étranges que nous avons relevées. Et en attendant demain, vous comptez faire quoi, à part filer votre collègue ?

C'est alors qu'une idée traversa l'esprit de Géraldine Hébert. Et qu'elle l'exprima aussitôt :

— On doit bien pouvoir récupérer un truc écrit par Nicolas Collobert, ici, non ? Je veux dire : un truc qu'il aurait écrit lui-même, à la main...

— Sans doute, oui... Mais pourquoi donc ? demanda Charlie Badolini, pris de court.

— Je crois que je comprends ce que Géraldine a en tête, intervint Boris Corentin : elle voudrait montrer à notre graphologue amateur, le garçon qui a pris la photo de Collobert et d'Alain Lectoure, afin qu'il détermine si par hasard ce ne serait pas lui qui aurait écrit la fausse lettre de Karine Albert. Je me trompe ?

— Non, Grand chef, c'est exactement ça !

— Aziz, c'est toi ? demanda Justine Sandillon, lorsqu'on décrocha, au bout de quatre sonneries.

— Non, c'est le président Sarkozy : Aziz m'a confié son portable juste avant de monter dans un charter à destination de son pays d'origine.

— Ah, c'est fin, tiens ! rigola Justine, tout heureuse d'entendre la voix chaude de son photographe préféré. Tu pourrais passer chez moi, à un moment ou à un autre ? J'aurais besoin de tes talents...

— Eh ! oh ! doucement, Mamzelle : je ne suis pas qu'un organe reproducteur, tout de même !

— Je parlais de tes talents de graphologue, idiot !

— Alors, si c'est comme ça, ça va. Cela étant, l'organe reproducteur reste à disposition de la clientèle, hein ? On peut même vous proposer un « pack toutes options », chère petite madame, si vous voulez : analyse d'écriture + dîner en comité restreint + initiation au maniement du bâton-qui-rend-folle. Le tout pour une somme extrêmement modique : un ou deux sourires admiratifs et quelques mots tendres. Je précise que l'offre est valable uniquement pour ce soir : après, nous serons sans doute contraints de réviser nos conditions.

— Mufle prétentieux ! soupira Justine, avec un petit rire rentré. Bon, tu peux passer ou pas du tout ?

— Je sors de la Maison de la Radio, là, répondit Aziz Ouarglah : je suis chez toi dans une dizaine de minutes. Ça joue ?

— Contre joue ! rétorqua Justine avant de raccrocher.

Elle se laissa partir à la renverse dans le canapé.

En se demandant si elle avait le temps d'aller passer quelque chose d'un peu plus sexy que son vieux jean « de maison » et le tee-shirt devenu informe, que Géraldine Hébert lui avait rapporté d'Espagne, deux ans plus tôt.

« Dis donc, ma fille : tu ne serais pas en train de tomber un peu amoureuse, toi, des fois ? Comme ça, bêtement, à l'entrée de l'automne ? Vraiment n'importe quoi... »

D'un autre côté, Justine se dit qu'Aziz Ouarglah personnifiait une assez bonne façon de passer l'hiver au chaud.

Et elle bondit du canapé au premier coup de sonnette.

Alors qu'elle s'était juré de faire preuve d'une certaine « réserve féminine », elle se précipita dans les bras du jeune photographe dès que la porte fut assez ouverte pour le rendre accessible à ses assauts.

Leur baiser fut fiévreux, passionné, presque violent, et ils tanguèrent enlacés, tel un couple d'ivrognes, jusqu'au canapé où ils s'écroulèrent. Tandis que sa main droite maintenait solidement la taille de Justine, la gauche s'était faufilée sans peine sous son tee-shirt, avant d'emprisonner son sein avec une mâle fermeté.

Malgré l'affolement qui s'emparait rapidement de ses sens, Justine Sandillon trouva la force de s'arracher aux bras de son amant. Elle eut un petit rire ravi en découvrant la grosse bosse qui déformait le devant de son pantalon.

— Allumeuse ! soupira comiquement Aziz, en se redressant dans le canapé.

— Le boulot d'abord ! s'exclama la journaliste. Le cul de Justine Sandillon, c'est un paradis qui se mérite !

Elle se leva et alla chercher sur son bureau la photocopie que Géraldine Hébert lui avait remise deux heures plus tôt. Il s'agissait d'un extrait du dossier de Nicolas Collobert, un questionnaire de motivation qu'il avait rempli à la main, trois ans plus tôt. Elle tendit la feuille à Aziz :

— Je voudrais que tu examines attentivement ce truc et que tu me dises si ça pourrait avoir été écrit par la même personne qui a rédigé la soi-disant lettre de Karine Albert.

— Prétendue...

— Pardon ?

— On ne dit pas « la soi-disant lettre », mais « la prétendue lettre », répondit Aziz d'un ton docte. Car une lettre ne peut rien dire du tout à propos d'elle-même !

— Tu sais où je me le mets, ton purisme à la noix ?

— Oui, je crois deviner, sourit le photographe. Je compte d'ailleurs aller vérifier très vite s'il s'y trouve bien !

Son sourire se fit gentiment ironique :

— C'est quand même un comble que ce soit moi, le petit photographe, et métèque de surcroît, qui sois obligé de donner des cours de français à la grande journaliste, la styliste impeccable, Justine Sandillon !

— Mais t'as fini de te foutre de moi, là ? fit mine de s'offusquer Justine, en se retenant de rire. Si tu continues sur ce ton, je lance une grève illimitée de la foufoune !

— Tant pis, à la guerre comme à la guerre : je me rabattraï sur une petite pipe, fit négligemment Aziz.

Il redevint sérieux :

— Le problème, vois-tu, c'est que je n'ai pas la lettre en question sous les yeux : juste mes souvenirs. Ça risque d'être un peu délicat...

— Tant pis, essaie quand même... soupira Justine, en se laissant tomber à côté de lui.

Aziz Ouarglah se plongea dans l'étude de la note écrite par Collobert. Pas longtemps ; il releva le nez au bout de quelques secondes seulement et tourna la tête vers Justine :

— Pas de doute, déclara-t-il d'un ton catégorique : la personne qui a écrit ça a également écrit la lettre de Karine Albert !

— Mais comment tu peux en être certain aussi vite ? s'étonna Justine Sandillon.

— Vois-tu, en graphologie, plus un détail est minuscule, plus il est difficile à maîtriser, et plus il est révélateur, répondit-il, en lui mettant la note sous le nez.

Il se rapprocha d'elle, en profitant pour coller sa cuisse contre celle de sa voisine.

— Tiens, reprit-il, en désignant la feuille de papier du bout de l'index, observe attentivement les « o » et les « a », ici : tu remarqueras un léger « bosselé » dans l'arrondi gauche de ces deux lettres...

— Vache ! il faut avoir de bons yeux ! souffla Justine. Je ne l'aurais jamais remarqué toute seule.

— C'est bien pour ça que la personne qui a écrit la prétendue lettre de Karine Albert n'a même pas dû penser à gommer cette particularité de son écriture. Peut-être même qu'elle n'en a jamais pris conscience.

— Ah, parce que... commença Justine.

— Oui ! la coupa Aziz avec une certaine excitation dans la voix : la lettre de Karine présentait exactement le même « bosselé » sur les mêmes lettres !

Justine Sandillon se rua sur son portable pour appeler Géraldine Hébert.

Afin de lui apprendre que, selon toute probabilité, Nicolas Collobert était effectivement l'auteur de la fausse lettre de Karine Albert.

CHAPITRE XIV



La voiture de service que conduisait Aimé Brichot fut dépassée par un camion, provoquant un juron de la part de celui-ci : en se rabattant devant lui, juste à l'entrée du boulevard d'Auteuil, le camion lui cachait à présent la Fiat pilotée par Nicolas Collobert.

Il était huit heures du soir, la circulation était dense. Il ne manquerait plus qu'il le perde maintenant !

Aimé Brichot avait passé près de deux heures, le long du trottoir du boulevard Beaumarchais, où habitait le capitaine de la Brigade mondaine. Les yeux rivés à sa voiture, garée quelques dizaines de mètres plus loin.

Collobert était sorti de chez lui vers sept heures vingt. Au bout d'un petit quart d'heure, Aimé Brichot avait senti un frisson d'excitation le parcourir : grosso modo, l'homme qu'il filait roulait vers l'ouest dans la direction du bois de Boulogne.

Et, au-delà du Bois, il y avait Saint-Cloud !

Aimé Brichot profita de ce que le feu de la rue Robert-Schumann était rouge, pour venir se placer à la hauteur du camion qui lui bouchait la vue. Puis, lorsqu'il passa au vert, il démarra sèchement, afin de se replacer devant lui. Il rattrapa la Fiat de Nicolas Collobert au feu suivant, celui de la Porte de

Boulogne.

C'était là que tout se jouait. Si Collobert embarquait sur la bretelle d'accès de l'autoroute A13, cela signifiait que, depuis la veille, les policiers le pistaient en vain, qu'il ne se rendrait pas à la « petite soirée » organisée par les Lectoure...

Aimé Brichot ne put retenir une petite exclamation de joie, lorsque, devant lui, il vit la Fiat obliquer légèrement à droite, pour s'engager dans le boulevard Anatole-France. Car cette longue artère rectiligne longeant le Bois de Boulogne, se terminait à la Seine, qu'elle franchissait par la Passerelle de l'Avre, laquelle permettait d'entrer dans Saint-Cloud !

Dix minutes plus tard, Brichot vit la Fiat de Collobert mettre son clignotant à gauche, tourner et disparaître à sa vue. Parvenu à la même hauteur, il constata que c'était bel et bien dans l'allée du parc de la résidence des Lectoure que la voiture qu'il suivait venait de s'engager.

Il s'arrêta dix mètres plus loin, devant un arrêt de bus désert, attrapa son portable sur le siège conducteur et enfonça l'une des touches « mémoire » :

— Allô, Boris ? C'est moi : Je suis à deux pas de la propriété des Lectoure, dans laquelle Collobert vient d'entrer...

Il y eut un court silence à l'autre bout de la ligne, puis la voix concentrée de Boris Corentin :

— Parfait, Mémé : tu ne bouges pas, tu surveilles les entrées et les sorties. Le Petit bonhomme et moi, on sera là d'ici une vingtaine de minutes...

Clotilde Véron entrebâilla la porte de la salle à manger afin de voir où en étaient les invités. La première chose qu'elle constata fut que « monsieur Émile », comme Marie-Ange Lectoure avait surnommé Nicolas Collobert, venait de prendre sa place autour de la table, où les huit autres convives l'attendaient en prenant du champagne et en discutant mollement entre eux.

Elle eut un petit sourire sans joie. Elle avait été bien inspirée, très bien inspirée même, le soir de la mort de Karine Albert, de suivre discrètement le policier, chargé de son macabre colis, jusqu'au petit cimetière voisin de la propriété.

Sinon, elle n'aurait jamais pu indiquer à la police, dans sa lettre anonyme, à quel endroit ils pourraient trouver le corps de la jeune fille.

Quelques heures plus tôt, prétextant une course urgente, elle s'était éclipmée de l'école et avait couru jusqu'au cimetière. En voyant que la tombe de Fernand Lomagne avait été fraîchement remuée, elle avait senti une grande joie l'envahir, cela voulait dire que la police avait fait son travail.

Désormais, les jours, voire les heures de liberté de ses bourreaux étaient comptés.

La gouvernante reporta son attention sur ce qui se passait en salle. Les trois garçons et les trois filles requis pour le service étaient en train de servir les entrées – des timbales de homard breton, à la gelée d'algues et aux grains de caviar d'oscietre, servies avec un Gewurztraminer 2003.

Déjà, des mains masculines s'égarèrent entre les cuisses nues des jeunes serveuses. Plus loin, l'une des deux femmes présentes, une brune à l'air vicieux que Clotilde ne connaissait pas, jouait négligemment avec le sexe du jeune homme blond occupé à la servir. Lequel, étrangement, avait l'air très gêné de cet attouchement.

Jonathan Kepler avait failli lâcher le plat d'argent qu'il tenait en équilibre sur son bras gauche, lorsque les doigts de la femme qu'il s'appropriait à servir s'étaient enroulés doucement autour de son sexe assoupi.

Il avait beau savoir à quoi s'attendre, cela faisait tout de même un drôle d'effet...

Il eut une pensée pour Jamila qui, la veille, lui avait passé le « savon du siècle », lorsqu'il avait eu la bêtise de lui parler de la proposition qui lui avait été faite par Marie-Ange Lectoure. Mais, finalement, il ne le regrettait pas, puisque, Jamila en ayant parlé à Géraldine Hébert, et celle-ci à Boris Corentin, on lui avait finalement demandé d'accepter de participer à cette soirée pour le moins « spéciale ».

Il était en mission ! C'était très excitant. Bien sûr, la mission en question n'avait rien de très héroïque. Il devait juste aller régulièrement, au vestiaire, jeter un coup d'œil à son portable. Dès qu'il aurait reçu un message « OK », émanant de Géraldine Hébert, il devrait aller déclencher au panneau électronique l'ouverture automatique de la grille du parc, et entrebâiller la porte de la résidence. Rien de plus.

Tout de même, auparavant, c'est lui qui était chargé, toujours au moyen de son portable, d'alerter Géraldine Hébert, lorsque la cocaïne ferait son apparition dans la salle, de façon à ce que les policiers n'interviennent qu'à coup sûr.

Déposant la timbale de homard devant la femme brune, Jonathan prit soudain conscience que les « agaceries » des doigts de celle-ci n'étaient pas sans effet sur lui : à sa grande confusion, il s'aperçut que son sexe était en train de s'ériger de manière irrésistible ! Et devant tout le monde !

Il croisa le regard de Marie-Ange Lectoure. Visiblement, elle s'était avisée de son érection et lui adressa un petit sourire complice et amusé.

Au même moment, Nicolas Collobert, qui s'était absenté un moment, revint avec un plateau d'argent sur lequel reposaient deux sachets de poudre blanche, trois petits miroirs et six pailles d'argent ciselé.

Jonathan Kepler sentit brusquement les battements de son cœur s'accélérer. La cocaïne venait de faire son entrée dans la danse. Ç'allait être à lui de jouer.

Un bref appel de phares indiqua à Boris Corentin où se trouvait la voiture d'Aimé Brichot. Il rangea son propre véhicule un peu plus loin, grimpant carrément sur le trottoir, sous l'œil nettement réprobateur d'un vieux monsieur qui promenait son minuscule chien.

Aussitôt, Aimé Brichot quitta sa voiture de service et vint s'installer à l'arrière de la Mégane toute neuve.

— Rien de neuf depuis tout à l'heure, annonça-t-il à Boris et Géraldine. Personne n'est entré ni sorti depuis l'arrivée de Collobert, il y a une petite demi-heure.

— Il ne reste plus qu'à attendre des nouvelles de ce bon Jonathan, enchaîna Géraldine Hébert. J'espère que tout se passe bien pour lui et qu'il ne va pas être obligé de se trombiner des bourgeoises en chaleur pour assurer sa couverture : Jamila ne me le pardonnerait jamais !

— Trombiner des bourgeoises en chaleur, soupira Aimé Brichot : quelle distinction ! quelle élégance !

Il fut interrompu dans ses lamentations par la sonnerie du téléphone de Géraldine. Petite sonnerie très courte, indiquant l'arrivée d'un sms.

Géraldine Hébert saisit l'appareil sur le tableau de bord et enfonça la touche « lecture ». Elle lut ces cinq mots sur le petit écran luminescent :

Tout schuss dans la poudreuse

— Manque pas d'humour, ce Jonathan... nota Boris Corentin, qui avait lu en même temps qu'elle.

— Je lui réponds OK ? voulut savoir Géraldine.

— Mon Dieu, oui : il n'y a aucune raison d'attendre plus longtemps, répondit Corentin.

— Bon, voilà, fit sa jeune coéquipière, après avoir expédié son très court message. Et maintenant ?

— On guette la grille du parc : dès qu'elle s'ouvre, on y va... fit Boris, d'une voix un peu plus tendue.

Jonathan Kepler commençait à se dire que c'était une bien agréable mission qu'on lui avait confiée là.

Sitôt après avoir expédié son sms – dont il était très content de la formulation... –, il était revenu dans la salle à manger, de peur qu'une trop

longue absence n'éveille les soupçons, Géraldine lui ayant dit de se méfier particulièrement de Nicolas Collobert, autrement dit Monsieur Émile.

Sitôt qu'il était entré, Jonathan avait pu constater que l'ambiance avait brusquement chauffé, durant sa courte absence. Malika, la petite beurette, était en train de se faire prendre par Alain Lectoure, tandis qu'elle-même engloutissait entre ses lèvres le sexe énorme mais un peu mou de l'un des convives, celui au crâne rasé et à la bedaine proéminente.

Jonathan n'avait pas eu le temps de pousser plus loin ses observations : il s'était fait happer dès son retour par Christelle, la brune qui avait commencé à tripoter son sexe lorsqu'il lui servait sa timbale.

Elle l'avait entraîné avec une autorité sans réplique dans l'embrasement de l'une des hautes fenêtres masquées par des tentures. Et, à présent, accroupie devant lui, elle engloutissait savamment sa verge entre ses lèvres épaisses et humides, tout en jouant d'une main avec ses testicules, pendant que l'autre était enfouie entre ses propres cuisses écartées.

Jonathan ferma les yeux et renversa légèrement la tête en arrière. Il était aux anges. Jamais encore on ne l'avait sucé avec autant de science érotique, autant de sensualité vorace – une constatation agréable, mais qu'il était fermement décidé à garder pour lui par la suite...

Pourtant, le jeune homme ne parvenait pas à s'abandonner totalement à la caresse divine qui lui était prodiguée. En même temps, il se demandait comment il allait faire pour fausser compagnie à la brune goulue, afin de retourner au vestiaire pour vérifier son portable.

Soudain, il trouva la solution idéale, celle qui réconciliait ces deux exigences contradictoires : il n'avait qu'à se laisser aller jusqu'à la jouissance ! Après, il pourrait sans doute s'éclipser, sous couvert de « récupération »...

Jonathan se laissa totalement aller aux sensations que lui procurait la bouche experte de Christelle. Et, sa jeunesse aidant, il ne lui fallut pas plus de trente ou quarante secondes avant de se répandre au fond de la gorge de sa fellatrice. Qui l'avalait jusqu'à la dernière goutte, en se masturbant elle-même de plus en plus frénétiquement.

Lorsque l'orgasme faucha Christelle à son tour, Jonathan en profita pour lui fausser compagnie. Il quitta la salle à manger aussi discrètement que possible. De toute façon, partout ce n'était plus qu'enchevêtrements de corps, et personne ne faisait attention à lui.

Il se faufila dans le vestiaire, prit son téléphone dans sa poche de jean et vit que le « feu vert » de Géraldine était arrivé. Il ressortit et traversa le hall en diagonale, pour rejoindre le panneau de commandes électronique, qui se trouvait dans la petite pièce contiguë au hall, à l'entrée du couloir ouest. En passant, il débloqua la porte d'entrée et la laissa légèrement entrebâillée.

Il se glissa dans la petite pièce et, sans allumer la lumière, se contentant de

la lueur diffusée par le cartouche « sortie » du couloir, il abaissa la petite manette qui permettait d'ouvrir le portail du parc à distance.

Il ressortit tout aussi silencieusement de la pièce, tourna dans le couloir à droite et déboucha dans le hall... où il se trouva nez à nez avec Marie-Ange Lectoure.

— D'où tu viens ? lui demanda-t-elle d'une voix sèche, où perçait une nuance de menace.

— Des toilettes ! répondit Jonathan du tac au tac.

— Les toilettes sont exactement de l'autre côté du hall ! laissa tomber la directrice de plus en plus soupçonneuse.

Jonathan réussit à sourire d'un air naturel :

— Oui, je sais, je me suis complètement planté ! Ce doit être l'effet de ce que votre amie Christelle venait de me faire, hein ! Du coup, j'ai été obligé de faire des kilomètres, jusqu'aux toilettes de l'aile ouest. C'est idiot, non ?

Il y eut un moment de silence assez lourd. Puis Marie-Ange Lectoure parut se détendre, et c'est même avec un petit sourire qu'elle lui dit :

— Bon, dépêche-toi d'y retourner : je crois que Christelle a encore envie de ta compagnie...

— Tant mieux ! s'exclama Jonathan, en s'efforçant de prendre un ton convaincant.

C'est seulement lorsqu'il se fut éloigné de la directrice de quelques mètres qu'il s'aperçut que les paumes de ses mains étaient toutes moites.

Et il ne put s'apercevoir que, dans son dos, Marie-Ange Lectoure venait de refermer la porte d'entrée de la maison, en lui lançant un long regard noir...

— Regardez, les garçons : le portail est en train de s'ouvrir ! s'exclama Géraldine Hébert, l'index pointé en direction de la grille du parc.

— Ça va être à nous de jouer, répondit en écho Boris Corentin, en retirant la clé de contact du tableau de bord.

— Concrètement, on fait quoi ? voulut savoir Aimé Brichot, toujours plus rationnel que les deux autres.

— On joue à fond l'effet de surprise, lui répondit Corentin. À savoir : on entre dans la maison, on trouve la salle à manger aussi discrètement que possible et on déboule au beau milieu de la partouze : logiquement, tout ce petit monde devrait être suffisamment perturbé par notre arrivée pour ne pas être tenté de jouer aux petits soldats !

— Même Collobert ? fit Aimé Brichot, sceptique.

— C'est lui le point noir, admit Corentin. S'il se sent piégé, s'il pense

qu'il n'a plus rien à perdre, il peut en effet jouer son va-tout et faire une grosse connerie. C'est donc lui qu'il nous faudra neutraliser en premier, tu as raison. Bon, allez, assez discuté : en route !

Les trois policiers franchirent le portail ouvert et, en silence, remontèrent l'allée qui serpentait à travers les grands arbres mollement agités par la brise.

Bientôt, ils furent en vue de la grande demeure qui, totalement sombre, paraissait déserte.

Clotilde Véron comprima sa poitrine des deux mains, machinalement, comme pour tenter de discipliner les battements trop rapides de son cœur.

Elle sentait qu'il allait se passer quelque chose, mais elle ne parvenait pas à savoir quoi, et cela, cette attente sans objet précis, l'angoissait.

Mue par une impulsion qu'elle aurait été bien en peine d'expliquer, elle poussa la porte derrière laquelle elle se dissimulait et pénétra dans la salle à manger. Où plus personne ne mangeait, mais où tout le monde forniquait à qui mieux mieux.

Elle repéra presque tout de suite Marie-Ange Lectoure, à quatre pattes, haletant sous les coups de boutoir de l'un des invités, député de la majorité actuelle qui, dans ses discours, n'avait que le mot « morale » à la bouche.

Clotilde fut très heureuse de constater que, pour la première fois, elle ne ressentait aucun pincement de jalousie face au plaisir que sa patronne prenait sans elle.

Elle se dit qu'elle devait probablement être guérie. Ou en bonne voie de l'être...

Clotilde se dirigea vers l'une des hautes fenêtres. Elle écarta de quelques centimètres la lourde tenture qui l'obstruait complètement.

Elle se raidit en distinguant trois silhouettes sombres s'approchant de la maison, par l'allée centrale, seulement éclairées par la lune.

Son cœur bondit dans sa poitrine maigre : le moment qu'elle attendait était arrivé ! Furtivement, elle se déplaça jusqu'à la double porte de la salle à manger et disparut hors de la pièce, vers le grand hall.

— Merde ! c'est fermé... fit à voix basse Géraldine Hébert, première arrivée à la porte d'entrée de la grande bâtisse. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Avant que Boris Corentin ait trouvé une réponse satisfaisante à cette question, la porte s'ouvrit. Et les trois policiers se retrouvèrent face à une jeune femme brune, habillée de gris, aux formes plus ou moins androgynes.

— Vous êtes la police ? leur demanda-t-elle de but en blanc, d'une voix curieusement pleine d'espoir.

Sans attendre une éventuelle réponse, elle ajouta, en s'adressant instinctivement à Boris Corentin :

— Je m'appelle Clotilde Véron, je suis la gouvernante de l'école. C'est moi qui vous ai fait porter la lettre dans laquelle j'indiquais où se trouvait le corps de Karine Albert...

Elle s'effaça pour laisser entrer les trois inspecteurs. Puis, elle étendit le bras, en direction du fond du hall :

— La double porte au fond de ce petit couloir : c'est celle de la salle à manger...

— Est-ce que Nicolas Collobert est parmi les invités ? demanda aussitôt Boris Corentin.

La gouvernante eut un petit sourire sans joie :

— Oui, oui, ne vous inquiétez pas : il est bien avec les autres...

— Est-ce qu'il y a une autre issue, demanda Aimé Brichot, en rajustant ses lunettes sur son nez.

— Oui, elle donne sur les cuisines, répondit Clotilde Véron. Je peux vous y emmener...

— Bon, Mémé, tu suis Madame, décida Boris Corentin, pendant que Géraldine et moi, on s'occupe de la porte principale. Je me mets en mode vibreur : dès que tu es en place, tu m'appelles et on investit les lieux en même temps.

— Ça joue ! murmura Aimé Brichot, avant de s'éloigner sur les talons de Clotilde.

Boris Corentin et Géraldine Hébert traversèrent le hall et s'engouffrèrent dans le petit couloir très peu éclairé. Il ne faisait guère plus que cinq ou six mètres de long et se terminait sur une double porte en chêne, de derrière laquelle leur parvinrent des bruits confus.

Dès qu'ils furent à pied d'œuvre, le téléphone portable de Boris se mit à vibrer dans sa poche. Il prit la communication aussitôt :

— Mémé ? Tu y es ? Bon, dès que j'aurai coupé la communication, tu comptes mentalement jusqu'à trois et tu fonces à l'intérieur !

Boris Corentin remit son téléphone dans sa poche et se tourna vers Géraldine Hébert :

— On y va, Petit bonhomme !

Et, sans précaution aucune, au contraire, il ouvrit en grand la lourde porte de chêne.

Une chaleur moite et violemment odorante les saisit à la gorge. D'un seul regard, ils embrassèrent l'ensemble du tableau puissamment orgiaque qui

s'étalait sous leurs yeux. Ce n'étaient que corps enchevêtrés, pénétrations diverses, etc.

Avec ses halètements, ses soupirs, ses cris, ses râles, la bande son n'était pas mal non plus.

À l'autre bout de la vaste pièce, Boris Corentin vit qu'Aimé Brichot contemplait la même scène avec une sorte de stupeur un peu dégoûtée.

Mais le plus stupéfiant est que, parmi les participants à cette incroyable partouze, personne ne semblait avoir pris conscience de leur irruption !

— C'est dingue ! murmura Géraldine à côté de lui. Tu crois qu'on est devenu brusquement invisibles, Grand chef ? Ou alors, ils sont en catalepsie...

Boris Corentin eut un petit sourire carnassier :

— T'inquiète, Petit bonhomme, je vais les ramener vite fait à la conscience, moi, tu vas voir !

Posément, Corentin sortit son arme de service de sa ceinture et, la levant vers le plafond à moulures, il appuya par deux fois sur la détente.

Les soupirs et les râles s'interrompirent net. De même, tous les acteurs se figèrent dans la position qu'ils occupaient une fraction de seconde plus tôt.

— Police ! hurla Boris Corentin. Ne bougez pas de l'endroit où vous êtes et tout se passera bien !

Il y eut un bref et strident cri de femme, au milieu de la stupeur générale.

Nicolas Collobert fut le premier à reprendre ses esprits. Du coin de l'œil, Boris Corentin venait juste de le repérer. Il le vit saisir par les épaules la jeune blonde qu'il était occupé à sodomiser, la redresser et la plaquer contre lui, comme pour s'en faire un bouclier vivant.

En même temps, le capitaine de la Brigade mondaine avança rapidement la main en direction du grand couteau qui se trouvait sur la nappe maculée.

Il n'eut pas le temps de s'en saisir.

D'un geste encore plus vif, arrivant par-derrière, Aimé Brichot venait de le balancer hors de sa portée. En même temps, il braqua son arme de service en direction de son collègue.

— Si j'étais toi, Collobert, je lâcherais cette fille tout de suite, articula Brichot très calmement.

Nicolas Collobert resta immobile, tendu à l'extrême. Boris Corentin, qui l'observait attentivement, se dit qu'il devait être en train de réfléchir à toute vitesse au moyen de se sortir de là. De s'en sortir avec un minimum de casse.

Finalement, les trois policiers le virent se relâcher. Il repoussa doucement la fille blonde loin de lui, et s'assit sur la chaise qui se trouvait derrière lui. Il s'offrit même le luxe de sourire à Boris Corentin, qui s'approchait de lui :

— Eh bien, commandant Corentin, dit-il très calmement, on interrompt les

petites fêtes entre amis, maintenant ?

— Lorsque la cocaïne y circule, sous l'œil bienveillant d'un policier assermenté, toujours ! répondit froidement ce dernier.

Il se tourna vers Aimé Brichot et Géraldine Hébert :

— Mémé, appelle donc du renfort, afin d'embarquer tout ce joli petit monde ! Et toi, Géraldine, assure-toi que personne n'essaie de nous fausser compagnie...

Mais les « invités », réalisant enfin ce qui était en train de leur tomber dessus, étaient si terrorisés qu'aucun d'eux ne semblait seulement avoir l'idée de bouger.

Corentin se tourna de nouveau vers Nicolas Collobert, qui semblait, lui, parfaitement maître de ses nerfs :

— Il faudra aussi que vous nous expliquiez comment vous saviez que la tombe de Fernand Lomagne avait été creusée l'après-midi même, lorsque vous êtes allé y enfouir le corps de Karine Albert !

Et, là, pour la première fois, le capitaine Nicolas Collobert perdit nettement de sa superbe...

CHAPITRE XV



— Mais qu'est-ce qu'il fout, notre Grand chef ? On va finir par être

obligés de se prendre une deuxième mousse, si ça continue comme ça !

L'exclamation de Géraldine Hébert fit sourire Aimé Brichot, assis en face d'elle, sur la terrasse couverte du *Bar du Palais*, à quelques dizaines de mètres du quai des Orfèvres.

— Il devait passer chez Baba avant de nous rejoindre ici, fit-il observer à sa jeune coéquipière. Et le bureau de Baba, on sait quand y entre, mais jamais quand on en ressort. Cela étant, si son retard peut fournir une excuse à votre ivrognerie, vous auriez tort de ne pas en profiter...

— Eh ! oh ! charriez pas quand même, Mémé ! le rembarra Géraldine, avec un grand sourire qui fit réapparaître la petite fossette de sa joue droite.

Elle allait ajouter autre chose mais, juste à ce moment, la silhouette athlétique de Boris Corentin s'encadra dans l'ouverture de la terrasse.

— Baba a finalement signé ta levée d'écrou, Grand chef ? railla Géraldine, tandis qu'il prenait place à leur table et faisait signe au serveur.

— *Yes M'am* ! sourit Corentin, en sortant son paquet de cigarettes de sa poche.

— Et alors ? On en est où ? demanda Aimé Brichot, après avoir sifflé la dernière gorgée de son demi de 1664.

Il y avait cinq jours que les trois policiers avaient fait irruption dans les locaux des *Papilles de la nation*, pour y interrompre une orgie carabinée. Depuis, l'enquête avait progressé à grands pas.

Bien entendu, *les Papilles de la nation* avaient été immédiatement fermées – au grand dam de Jonathan Kepler, qui devait tout recommencer à zéro.

Cela dit, il s'estimait tout de même heureux : Jamila avait bien voulu croire qu'il n'avait en rien donné de sa personne, lors de l'orgie finale...

Si Marie-Ange Lectoure s'était montrée très retorse durant son premier interrogatoire, son mari, lui, s'était totalement effondré et avait révélé tout ce qu'on avait voulu, à propos des « petites soirées ». Il avait entre autres confirmé les déclarations de Clotilde Véron, à savoir que c'était bien Nicolas Collobert qui s'était chargé de faire disparaître le corps de Karine Albert, le soir même de sa mort.

Mais, jusqu'à présent, nul n'avait pu leur dire qui l'avait tuée, en lui plongeant la tête dans la crème emplissant le gâteau géant d'où elle était censée jaillir.

— Baba voulait me dire qu'il venait tout juste de recevoir les résultats des tests ADN, répondit Boris Corentin, à la question d'Aimé Brichot.

— Et alors ? demandèrent en même temps ce dernier et Géraldine Hébert.

— Alors, l'éclat d'ongle trouvé dans les cheveux de Karine Albert appartient bien à Collobert. De même que des graphologues professionnels ont confirmé qu'il est l'auteur de la fausse lettre adressée aux malheureux

parents de Karine. Cela dit, ça ne résout rien...

Les deux autres se turent, sachant très bien ce que Boris Corentin voulait dire par là.

Depuis quatre jours, Nicolas Collobert était entre les mains des policiers de l'IGS, qui voulaient absolument lui faire avouer le meurtre de Karine Albert. Seulement, Collobert n'était pas tombé avec la dernière pluie. Et s'il avait reconnu tout de suite avoir en effet caché le corps – parce qu'il se rendait compte qu'il ne pouvait pas faire autrement –, il n'aurait pas hésité à l'avoir tuée, sachant que ses ex collègues et désormais adversaires n'avaient aucune preuve probante.

— Il finira par avouer, finit par dire Boris Corentin, avec conviction, avant de tremper ses lèvres dans le demi que le serveur venait de déposer devant lui. C'est une question de patience. Et de pression habilement exercée.

— J'aimerais en être aussi certain que toi, marmonna Aimé Brichtot, toujours plus pessimiste que sa flèche. Du reste, même s'il avoue, ce ne...

— Tiens ! regardez donc qui voilà ! l'interrompit joyeusement Géraldine Hébert.

Les deux hommes tournèrent la tête vers la porte. Et virent s'approcher Justine Sandillon, tout sourire, tenant par la main un jeune homme de type maghrébin, que Géraldine, pourtant peu portée sur la virilité, trouva très séduisant.

— Comment t'as su qu'on était là, ma grande ? demanda-t-elle à la jeune journaliste.

— J'ai appelé à votre bureau il y a un quart d'heure et un type à la voix grasse...

— Rabert... glissa Géraldine.

— ... m'a dit que je te trouverais ici, compléta Justine, en s'asseyant. Mais je ne pensais pas trouver la bande au complet ! J'en suis ravie, d'ailleurs : ça me permet de vous présenter Aziz Ouarglah...

— Ah ! le photographe graphologue ! s'exclama Boris Corentin, qui l'avait eu au téléphone au début de l'enquête. Ravi de faire votre connaissance...

— Moi aussi, répondit le photographe de sa voix naturellement chaude. J'ai beaucoup entendu parler de vous par Justine...

— Ne croyez rien de ce qu'elle a pu vous dire : c'est certainement très exagéré ! rigola Géraldine. Cela dit, moi aussi, j'ai entendu parler de vous...

C'est en rosissant imperceptiblement que Justine Sandillon se tourna vers Aziz :

— Je ne cache jamais rien à Didine. C'est pourquoi je lui ai dit que tu étais désormais mon amant préféré... et même le seul, si tu veux bien !

Géraldine Hébert se tourna à son tour vers le beau photographe et ne

prononça que deux mots à son adresse :

— Sincères condoléances...

Boris Corentin et Aimé Brichot éclatèrent de rire en même temps.

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

TABLE

[1] L'un des personnages les plus sombres, les plus débauchés, de l'Histoire de Juliette, du marquis de Sade.

[2] Autre personnage de l'Histoire de Juliette, encore plus noir et « sadique » que le précédent.